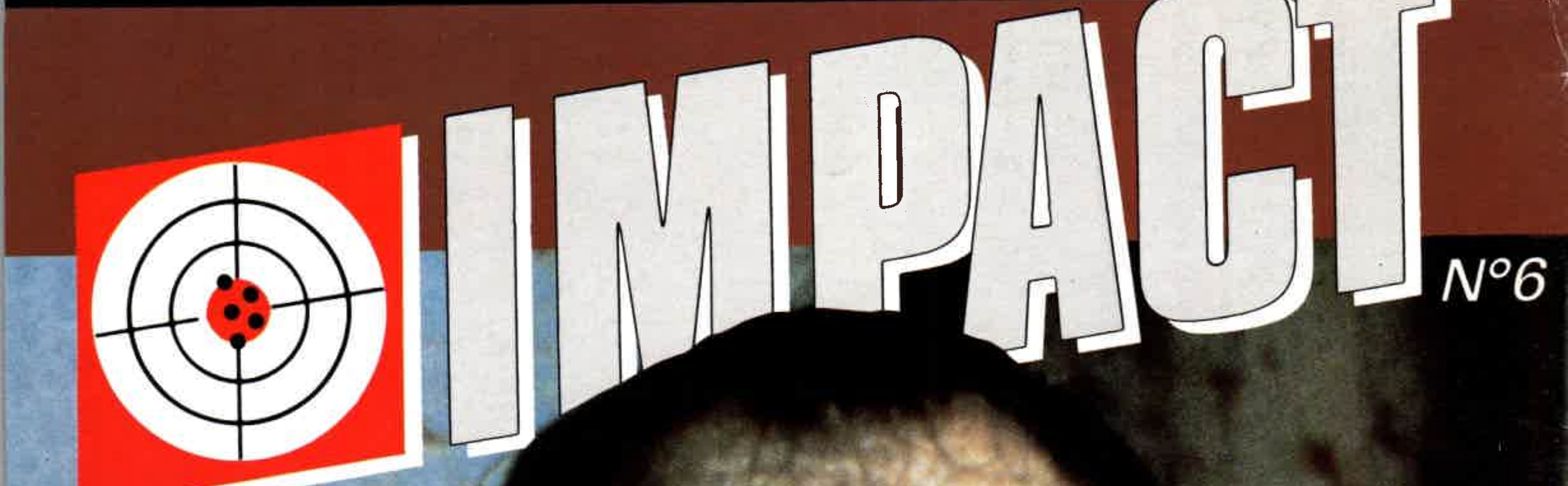

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
45
THE FLY
L'horreur génétique
KING KONG II
Moteur !
AVORIAZ 1987
tous les films
SPECIAL AVORIAZ
M 2016 - 45 - 20,00 F CANADA $ 4,75 BELGIQUE 150 FB
SUISSE 6,50 F ESPAGNE 500 Pts



LE JOUR DES MORTS-VIVANTS

LE NOM DE LA ROSE

Sean Connery enquête

MORT OU VIF

Rutger HAUER contre les terroristes



M. - 3226 - 6 - 20,00 F
ESP. : 500 PTS - CAN : $ 5.50

AVENTURE – POLICIER – EROTISME – FANTASTIQUE



LE TITRE MYSTÉRIEUX

Figurez-vous que l'ignoble personnage de notre titre mystérieux du précédent numéro recherche une petite copine... on a fouillé dans nos tiroirs et nous avons trouvé cette jeune personne – sympa – pas causante mais sympa ; en fait elle est un peu morte, c'est peut-être pour ça.
Sauriez-vous nous dire de quel film elle surgit ? Sachez que ce film sortira bientôt et que nous en avons déjà parlé dans *Mad*, et même que nous en parlons encore. Comme d'habitude, le prochain numéro sera offert aux cinq premiers gagnants.

Pour notre titre précédent, beaucoup de lecteurs ont trouvé un petit air de **Lifeforce** à notre homme. Ben non, c'était pas ça. D'autres, moins nombreux, ont pensé à ce personnage du manège du temps dans **La Foire des Ténèbres**, pas de chance non plus. Quant à la majorité, elle a préféré faire dans l'efficacité : le réalisateur est une femme, donc c'est **Spookies**, **C.Q.F.D.** ! En fait, Eugénie Joseph n'avait rien à faire ici car il s'agissait de Roberta Findlay et du film **The Oracle.** Nous attendons d'ailleurs sa seconde réalisation, **Tenement.** Les gagnants furent Olivier Malik (Roubaix), Jean-Claude Sagot (Arcueil), Sven Delsupehe (Gent, Belgique), Stéphane Thiellement (Embrun), Marc Jeunet (Paris). Avaient également trouvé : Michel de Rydt (Vilvoorde, Belgique), Michel Sarrot (Paris) et Franck Beckelynck (Marcq-en-Barœul). À la prochaine...

petites annonces

Vidéophile recherche amateur séries B années 50 pour échanges. Vends affiches films fantastiques, péplums, westerns italiens. Ecrire à Claude Charon, 1 rue Louis Davillé, 57070 Metz.

Recherche tout document sur le film **Alien,** serais prêt à acheter n'importe quel prix. Écrire à Stéphane Thomas, résidence « Le Galion » chambre 223, 38 avenue Guy de Collongue, 69130 Ecully.

Recherche tout sur **Star Trek** (la série TV et les films) et William Shatner. Possibilité d'achat ou échange. Ecrire à Béatrice Guillaume, 23 rue de la Cheneau, 57160 Scy-Chazelles.

Vends stock d'affiches de cinéma à des prix très intéressants. Choix variés : affiches anciennes ou récentes. Liste sur demande. Véronique Doche, Bassy, 74910 Seyssel.

Particulier vend en nombre limité maquettes de **La Guerre des étoiles** dans leur boîte d'origine. Prix à débattre. Tél. : 43.83.26.98, Emmanuel.

Vends livres de SF, Fleuve noir, CLA, Doc Savage, Bob Morane... et anciens ouvrages. S'adresser à Francis Tem Perville, Ferme des Compagnons du Rabot, 5 rue Bellevue, 91400 Orsay.

Recherche B.O. (disque) de **L'Homme au Pistolet d'or, Moonraker, Star Trek, Les Dents de la mer II.** Merci. S'adresser à Pascal Trouvé, 21 rue du Bois, 14730 Giberville.

Incroyable ! Vends deux exemplaires très recherchés de la BD *Star Wars* (chez Lug) en très bon état. Vente au plus offrant. Ecrire (avec téléphone et timbres pour la réponse) à Pascal Witaszek, 19 rue des Anémones 60800 Crepy-en-Valois.

Achète revues de cinéma fantastique, SF et livres de SF toutes séries. Vends Démons et Merveilles de Lovecraft (illustré Druillet) (plus offrant). M. Tempruille, 38 rue Pasteur, 59210 Coudekerque Brande.

Vends important stock de livres, affiches, véritables photos, magazines, films VHS, posters, de tous les genres possibles. Une liquidation à des prix encore jamais égalés. Demandez la liste à Claude Thinès, 1 cité Marcel Cochin, porte 717 N, 93700 Drancy.

Recherche n'importe quel document sur les films **Massacre à la Tronçonneuse, Blood Feast, La Colline a des Yeux.** Je remercierai et rembourserai les frais d'envoi. ecrire à Joël Gravière, Résidence du Parc, 23 avenue Marmontel, 19200 Ussel.

Recherche affiche **Jaws, Halloween, Le Seigneur des Anneaux,** Portfolio « Blueberry » (1972-75) et *Mad Movies* N°s 9 à 11. Faire offres à Christophe Dulon, chambre 191, Bât. 1, Cité L'Hiv. D. Foucher, avenue Prof. Camille Soula, 31400 Toulouse.

Vends revues super-héros *Marvel* (éditions Lug et Aredit), *Strange, Nova, Titans, Spidey.* Album *Araignée*, etc. Écrire à Alain Gourmelin, 1710, Quartier du Bois, 14200 Hérouville St.-Clair.

Vends affichettes de cinéma en tout genre plus quelques cartes postales. Photos des films de Stallone, quelques posters et paroles de chansons du Top 50 magazine. Écrire Jean-Luc Le Bihan, Boulinat Hengoat, 22450 La Roche-Derrien.

Recherche les synopsis illustrés des « James Bond » avec Sean Connery, ainsi que ceux d'**Au Service Secret de sa Majesté** et de **L'Espion qui m'aimait.** Ivan Marsault, 28 Cours Lieutaud, 13001 Marseille.

Je recherche tout sur **Les griffes de la Nuit, La Revanche deFreddy** et Robert Englund ; documents, affiches et posters à échanger. Sophie Boutigny, Le Concorde La Chapelle, 42160 Andrézieux Bouthéon.

Recherche *Mad Movies* 25, 30, 33, 35, 36, 37 et 38 ou leur rubrique du Ciné-fan, ce qui serait parfait. Christophe Di Gioia, 91 bd. Joliot Curie, 38600 Fontaine.

Vends 250 F pièce affiches américaines (80 × 120) **From Beyon, Re-Animator, Troll, Ghoulies, Crawlspace** et **Future Cop.** Olivier Delouis, En Auger, 81500 Teulat. *Tâchez de faire baisser les prix, les mecs, c'est cher !* (N.D.L.R.).

Je recherche tout document sur les films d'H.G. Lewis et sur la série des **Elm Street.** Je recherche aussi (ou une) correspondant(e) de 12 à 15 ans fou (folle) de Freddy, Jason et les autres. Eric Gobet, 15 av. du Grand Salève, 1255 Veyrier, Suisse.

Cherche tout renseignement sur Bob Marley et son reggae, échange affiches, disques, badges, etc. Vincent Santini, 21, Le Clos St.-Jacques, 77145 May-en-Multien.

Cherche à tout prix *Mad Movies* 1 à 14. S'adresser à Jacqueline Haron, 64 rue Jacques Brel, Bât. B, Porte B.25, 59287 Guesnain.

Je recherche désespérément les affiches (40 × 60 ou 60 × 80) de tous les **Vendredi 13.** Alain Muré, 83 rue de Molina, 42000 St. Étienne.

Vends diverses affiches ou les échange contre des affiches d'horreur. Vends également divers films VHS en bon état, échanges possibles, demandez liste à Yves Le Gac, 11 rue Nungesser et Coli, 91430 Vauhallan.

A vendre K7 import Varèse Sarabande : **Supergirl, Rambo II, The Fog, Top Secret,** plus d'autres B.O. en K7 et en disques. Régis Colléon, 2, avenue Jean Jaurès, 56700 Hennebont.

Recherche un réalisateur de film Super 8, dans le genre « Space-Opéra ». Philippe Robert serait le bienvenu. Écrire à Yann Leboucher, 5 rue Paul Fort, 75014 Paris.

Vends *Metal Hurlant* « Spécial **Alien** », 50 F plus 10 F de frais de port, ou l'échangerais contre la grande affiche française d'**Alien.** Laurent Bonetti, 9 Square Honoré de Balzac, 60200 Compiègne.

Vends B.O. neuves import U.S.A. de **Massacre II, Brainstorm, The Fly.** Cherche également B.O. U.S. **Alien.** Écrire à Ilan Leban, 22 Square de la Sarette, 13009 Marseille.

J'ai 17 ans, je suis un passionné d'animation, j'ai des idées plein la tête et de l'espoir au cœur. Une équipe aurait-elle besoin de ma collaboration ? David Kamm, appt. 517, 90 Galerie de l'Arlequin, 38100 Villeneuve-de-Grenoble.

Je suis un dingue de ciné fantastique qui cherche à dessiner des monstres, démons ou autres créatures, pour des fanzines ou des magazines fantastiques. Pascal Vandôme, 27 avenue du Colonel Fabien, 93100 Montreuil.

Fan de cinéma fantastique et d'action, nouvellement arrivé à Paris, cherche personnes avec goûts similaires pour amitié, sorties, etc. Christophe Garcia, résidence PTT, 14 passage Bonne-Graine, 75011 Paris.

A vendre nombreuses revues de cinéma fantastique. Demandez liste auprès d'Eric Letang, 50, quai Cdt. L'Herminier, 42300 Roanne.

Cherche film 8 ou Super 8 tous genres mais surtout **La Guerre des Étoiles** et films de Buster Keaton (également en VHS). A Loïc : 61.09.12.46.

Je suis étudiant en design et j'aimerais rencontrer des réalisateurs (pub, Super 8, etc.) pour dessiner décors, vaisseaux, monstres... Je me déplacerai volontiers dans la région parisienne et répondrai au courrier. Jean Meunier, 117 av. Philippe Auguste, 75011 Paris.

Vends **Dracula,** film en Super 8 sonore de Tod Browing avec Bela Lugosi. Extrait 120 mètres, dans boîtier d'origine. Universal. Etat neuf. Prix amical. Me consulter. Gérard Nallet, 11 rue de l'Aubépin, 01000 Bourg-en-Bresse.

Achète affiche pantalon de **Massacre à la Tronçonneuse** et cherche tout document (articles, photos, fiches techniques, etc.) concernant la caméra Steadycam. Vincent Texier, 6 rue du Clos Maillard, 78730 St. Arnoult-en-Yvelines.

Vends *Starfix* N°s 4, 22, 24, 25, 33, 35 à 38. *Vidéo 7* N°s 43 à 45, 47, 49, 50. *Ciné-Choc* N°s 4 à 6 et *Mad Movies* N°s 29 à 34 et 37 à 41. Plus de nombreux magazines informatiques et achèterais *Strange* 1 à 100, *Super Strange* 1 à 12 et *Titans* 1 à 15. Benoît Roux, 2 chemins du Calvaire, 61100 Flers.

Je vends un stock de disques B.O. de films surtout fantastiques, aventures, etc. en très bon état, plus disques neufs, français et imports U.S.A. et italiens. Liste complète contre 3 timbres à 2,20 F. Renzo Soru, 127 bd. de Charonne, 75011 Paris.

Vends K7 vidéo VHS (originale) de **La Forteresse Noire.** 220 F port compris. Damir Mihajlovic, 5 rue des Chataîgniers, 95660 Champagne/Oise.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINÉMA FANTASTIQUE :

N° 23

CREEPSHOW 2

affiche américaine →

(Sortie en France : Printemps 87)

BONNE ANNÉEDITORIAL...

Platon n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il déclarait finement (et là je cite) : « Cette fois, les gars, ça commence à se rafraîchir sérieusement ! ». Tout le monde la trouvait en effet excellente et j'attendais l'occasion de pouvoir vous la replacer un de ces prochains jours. Déjà qu'à l'époque ça avait beaucoup fait rire, alors vous pensez, aujourd'hui...
Mais ce n'est pas pour vous faire ce genre de citations que je vous ai dérangés de si bon matin. Non. Moi, une saison pareille, ça me fait inévitablement penser à Avoriaz et je ne crois pas trop m'avancer en prétendant que nous allons assister au Festival le plus hard que nous ayons vu depuis longtemps. Et cela tombe bien car nous venons de nous apercevoir que le sommaire de ce numéro recoupait si bien la sélection officielle que nous aurions plus vite fait de vous proposer carrément un « Spécial Avoriaz », ce que nous fîmes (si, si, c'est du français...). Veinards comme nous sommes dans ce métier, vous pensez bien que nous avons déjà eu l'occasion de voir une bonne partie des films sélectionnés. Tout simplement parce qu'une fois sur place on a souvent autre chose à faire qu'à regarder des films : prendre des contacts (qu'est-ce que vous faites ce soir, jeunes esseuléeees ? Oui, oui, on travaille à *Mad Movies*, quouah...), sortir en boîte, se réconcilier avec les concurrents, faire du ski et, accessoirement, poser de pertinentes questions à des personnalités marquantes, et surtout présentes (du style : « Cher monsieur Spielberg, il commence à neiger sur Avoriaz et en plus on m'a piqué mes moufles ; qu'en pensez-vous ? », etc.). Tout une école du journalisme qui ressort au grand jour, là.
Donc, Avoriaz à l'honneur dans ce numéro, et vous verrez bien vite que si 1986 donnait dans l'humour et la dérision, 1987, quant à lui, ne plaisante pas mais fait dans l'efficace. Il y a des années comme cela...
Et puis, dans ce siècle où la communication fait loi et où la télématique force notre quotidien, *Mad Movies* ne pouvait pas rester plus longtemps indifférent. Cela se traduit en ce début d'année par la mise en œuvre d'un service sur le 36.15, avec comme code d'accès « GM*MAD ». En bref, ce que nous vous proposons c'est *Mad Movies* chez vous, quand vous le voulez et pour tous les services que vous désirez. C'est vraiment l'écran fantastique, ça, non ? Rendez-vous dans ce numéro pour en connaître toutes les applications, et elles seront multiples, mais sachez que vous pourrez dialoguer avec nous, connaître les dates de sortie de vos prochains films, passer vos petites annonces, proposer vos idées, ouvrir des boîtes aux lettres afin de laisser et de recevoir des messages, gagner des affiches, des places de cinéma ou des jeux de photos couleurs à nos concours permanents, poser des questions à la revue, connaître le sommaire du futur numéro, obtenir des informations (scénario, critique, fiche technique) sur les nouveaux films avant leur sortie, établir vous-mêmes votre box-office, intervenir sur un vaste fichier qui, progressivement, s'étendra à tout le cinéma fantastique depuis les origines, avec filmographies d'acteurs, réalisateurs, etc. Et, pour démarrer, nous vous proposons un direct d'Avoriaz où vous saurez tout au jour le jour, avec le palmarès en fin de Festival. Alors, tous à vos minitels pour que *Mad Movies* devienne ce que vous en attendez et qu'il passe enfin du bimestriel au quotidien.

Jean-Pierre PUTTERS



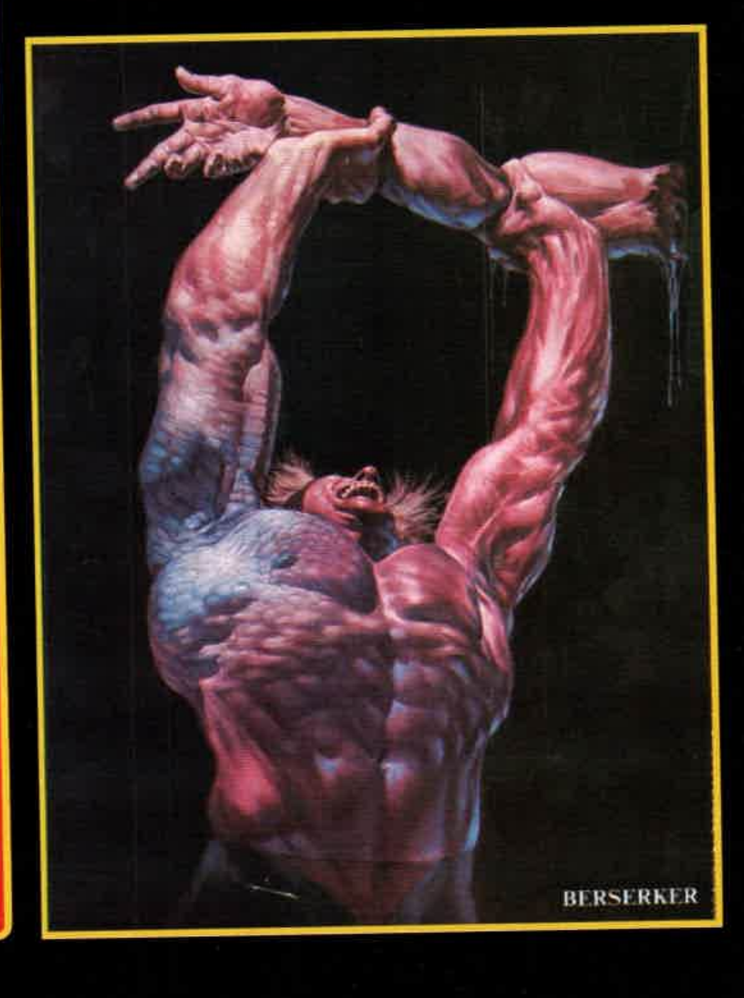
■ Chez Troma (**Toxic Avenger**, **Classe Of Nuke Em'High**), y'a un **I Married a Vampire** en préparation sous la houlette de Jay Raskin. Une « comédie mordante » narrant la quête amoureuse d'une belle jeune femme qui va s'apercevoir trop tard que l'homme de ses rêves n'est autre que le Comte Dracula.

■ Contre toute attente, G.A. Romero s'apprête donc à travailler pour une major, en l'occurence la Paramount, afin d'effectuer un remake de **La Guerre des Mondes.** Outre le peu d'intérêt que représente l'idée d'un tel projet (l'adaptation de la nouvelle de Wells dans les années 50, OK, mais en 1987, cela nous paraît pour le moins désuet), on peut se demander si le père de **Day of the Dead** (qui, rappelons-le, fut un échec commercial aux USA) ne va pas y laisser une partie de sa virulence coutumière... En tout cas, Romero-scénariste va nous revenir sous peu avec **Creepshow II** qu'on annonce déjà pour très très bientôt sur nos écrans.

■ Neil Jordan, après son **Mona Lisa**, va revenir au genre qui l'a rendu célèbre, avec **Ghost Tours**, une comédie de fantômes qu'il s'apprête à réaliser en Irlande.

■ Outre la suite de **Salem's Lot**, Larry Cohen va mettre en route un troisième film après **Le Monstre est vivant** (It's Alive/1973), et **Les Monstres sont toujours vivants** (It A Lives Again/1978). Mais cette fois-ci, les bébés ont grandi pour atteindre leur taille adulte. Avec Michaël Moriarty (acteur fétiche des films de L. Cohen) et Karen Black pour les dorloter...

■ On n'a fait que vous l'annoncer alors il nous faut insister sur l'un des multiples projets en cours chez Empire, peut-être le plus intéressant de tous. Il s'agit du **Berserker** de Stuart Gordon, qui promet de délirer sec sur un sujet ma foi fort original : le culturisme. Un adepte de la gonflette prêt à tout sacrifier pour parvenir au plus haut point de perfection physique découvre un stéroïde (substance à base d'hormones et de vitamines et dérivée du stérol – comme quoi on peut sacrément s'instruire à *Mad Movies*) surpuissant qui va provoquer des résultats dépassant tous ses espoirs de monsieur muscle. Voilà



BERSERKER


Ill. : Guy Royer

enfin un film qui ne va pas nous gonfler (contrairement à son héros) et qui risque de donner de sérieux complexes à Arnold.

■ Après avoir cherché Susan désespérément, la réalisatrice Susan Seidelman vient de terminer **Making Mr. Right**, une comédie futuriste centrée sur la personne de Frankie Stone interprétée par Ann Magnuson, qui est consultante en communication. Après la promotion des rock-stars et des politiques, on lui confie la tâche de faire connaître Ulysse au public ; il s'agit d'un androïde extrêmement sophistiqué destiné aux voyages dans l'espace. En fait, le robot est presque humain et Sausan Seidelman présente son film comme une approche des relations entre hommes et femmes dans les années 80. A l'extrême, le personnage de Frankie est devenue l'homme qu'elle pensait vouloir épouser. L'androïde est interprété par John Malkovitch.

■ Comme elle risque fort de passer inaperçue, signalons la disparition en octobre dernier du plus prolifique des réalisateurs allemands : Harald Reinl, à l'âge de 78 ans. Trop souvent considéré comme le Fritz Lang du pauvre, il a mérité des amateurs du fantastique en signant quelques œuvre sympathiques : **La Vengeance de Sigfried** (1967), **Le Vampire et le Sang des Vierges** (1967) tous deux disponibles en vidéo. Il a également abondamment mis en scène les ouvrages de Edgar Wallace (**La Grenouille attaque Scotland Yard, L'Araignée Blanche défie Scotland Yard, Le Chateau des Chiens hurlants...**) de Karl May ((**Winnetou**) de Jack London (**Die Blutigen Geier Von Alaska**), quelques « **Mabuse** » etc. Réalisateur authentiquement populaire, Rein mériterait plus que cette notule, mais qui s'en préoccupe encore ?

■ Après Stephen King, l'écrivain britannique Clive Barker (**Underworld, Rawhead Rex**) passe derrière la caméra. Évidemment, son premier né, **Hellraiser**, est une sanglante histoire de monstres. Tout commence par l'arrivée d'un jeune couple dans une « old dark house ». Et bien-sûr, les héros mettront les pieds dans une pièce interdite. Découverte rapide des Cenobites, créatures infernales dont on vous reparlera dans le prochain numéro de *Mad Movies*...

■ Le 9.1.87, c'est-à-dire aux alentours de tout à fait bientôt, se déroulera au cinéma *l'Escurial Panorama*, une nuit du cinéma fantastique sur le thème de la parodie. Ça démarre donc à 0 h 30 le vendredi soir (ou le samedi matin, si vous préférez...) et les films prévus sont **Frankenstein Junior, Monthy Python Sacré Graal** et 1941 (Steven Spielberg).


HELLRAISER

■ *Samhain* nous arrive d'Angleterre: Il s'agit d'un nouveau fanzine qui se hisse dès son premier numéro à un niveau semi-professionnel. Au sommaire : Dario Argento, David Cronenberg, le premier **Invaders From Mars, Vendredi 13 N° 6** et une revue des nouveaux films fantastiques. Joindre 1,50 £ port compris (par mandat international) à John Gullidge, 19 Elm Grove Road, Topsham, Exeter, Devon, EX3 OEQ, Angleterre.

■ Encore un n° 1 avec *Espaces Temps*. A ne pas confondre avec le regretté homonyme édité dans les années soixante-dix par Marcel Becker et qui nous offrit une dizaine de numéros. Ceci dit, on y retrouve la même structure avec des nouvelles de science-fiction, des interviews avec des écrivains (ici Philippe Curval), un petit rayon cinéma (**Aliens**, en l'occurrence), des critiques de livres et plein d'infos sur tout ce qui concerne la SF. On commande à *Espace Temps*, 55, rue Kléber, 93100 Montreuil. 27 F port compris.

■ Edition de superbes cartes postales de SF imaginées par le talentueux Guy Roger, illustrateur. Pour vos cartes de vœux, c'est vraiment le truc qui tranchera sur les traditionnels paysages enneigés. Par contre, je ne sais pas combien ça coûte ni où ça se trouve (bien le journaliste !). En fait on doit pouvoir se renseigner auprès de l'auteur : Guy Roger, La Bertinière, Chanteloup, 79320 Moncoutant.

■ Un « Tanya Roberts Fan Club » est en train de se créer, le siège social (ouah !) se trouve chez Richard Tuil, 2, croix Petit Verte, 95000 Cergy. Ils attendent du courrier de tous les fans, des suggestions et leur adhésion. On peut déjà leur conseiller de se procurer le N° 3 de la revue *Impact* où un article lui est consacré.



On vous l'annonçait dans notre précédent numéro : **The Farm** est une histoire lovecraftienne qui semble être tirée de « La Couleur tombée du Ciel ». Un mystérieux orbe céleste atterrit près d'une ferme et provoque d'étranges autant que terrifants effets sur les êtres et la nature alentour. La famille de Zach est ainsi contaminée, devenant d'atroces créatures au regard vide. Zach va-t-il pouvoir arrêter l'action monstrueuse de cet orbe qui dévore toute vie ? Vous le saurez en allant voir le film de David Keith avec Wil Wheaton, Claude Akins, John Schneider.

A-Z N° 14 est paru. Un bulletin d'information et de critique de l'imaginaire qui propose dans ce numéro 20 questions à Jean-Pierre Andrevon, toute l'actualité du livre, du cinéma et de la musique. Avec des nouvelles, des infos et tout ce qui concerne la science-fiction, le fantastique, le polar et l'imaginaire. Le prix : 10 F (dont frais d'envoi à Laurent et Philippe Pfeiffer, 86/164, rue Martre, 92110 Clichy.

Darkness sort son N° 3, un petit zine sympa d'une quarantaine de pages avec un dossier « morts-vivants », quelques critiques de films récents ou moins récents, une rubrique « phénomènes étranges » (ici, des soucoupes volantes) et un entretien avec Norbert Moutier, réalisateur d'**Ogroff** et éditeur d'un célèbre fanzine, *Monster-bis* (la honte : l'interviewer ne le connaissait pas ! ça jette tout de suite un froid...). On commande auprès de Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77100 Meaux et ça coûte 12 francs.

Chez New Line, la compagnie de Robert Shaye, le fantastique est toujours à l'honneur. **Shock Wave** de Tex Fuller, innove sur le thème des prises d'otages puisque cette fois-ci, ce sont les extraterrestres qui s'y mettent. Certains d'entre eux n'hésitent en effet pas à enlever une femme et sa fille après avoir échoué accidentellement sur notre planète. Vous allez vois que bientôt ces putains d'aliens vont nous réclamer des rançons et qu'il va falloir leur envoyer un commando dirigé par James Cameron. Dans **Hidden,** c'est une force extraterrestre qui prend possession des corps humains pour leur faire commettre d'horribles forfaits. New Line annonce un **Critters 2,** la suite de la chasse aux bestioles poilues par les deux bounty hunters aux multiples visages. Quant à **Nightmare On Elm Street Pt 3, the Dream Warriors,** c'est Chuck Russell qui va le mettre en scène. Cette fois-ci, que Freddy Krueger fasse gaffe, car il va devoir affronter plusieurs jeunes (sûrement des lecteurs de *Mad Movies*, en fait), considérés comme fous par les docteurs (on les comprend...), et qui vont entrer dans la dimension du rêve pour le rencontrer et le rendre encore plus moche que d'habitude...

Un scientifique et ses assistants sont confrontés à une créature mi-humaine, mi-bestiale, créée par la maman du dit scientifique à partir de ses cellules. C'est dans **The Kindred** de Jeff Obrow que cela se passe et c'est avec Rod Steiger, Kim Hunter. Le film va d'ailleurs peut-être passer à Avoriaz. Dans la même boîte, Norkat Co. Ltd, il y a aussi **Near Dark,** une love story entre un jeune fermier et une femme vampire. Une romance mise en scène par Kathryn Bigelow.

Clive Donner, mauvais réalisateur de films fantastiques qui ne sortent même plus (ainsi de son **Merlin and the Sword**), est de retour à la mise en scène avec **Babes in Toyland.** Une jeune fille (jouée par Drew Barrymore), inconsciente suite à un accident de voiture, se retrouve dans la ville féérique de Toyland (la ville des jouets). Tout irait pour le mieux dans ce royaume de rêve s'il n'y avait le vilain Barnaby, un être malfaisant entouré de monstres et qui veut asservir Toyland.

Sur un thème proche de celui de **Fright Night,** sont annoncés **The Visitants.** Un jeune homme découvre que ses voisins sont en fait des extraterrestres qui vont essayer de l'éliminer afin que leur présence ne soit pas révélée. Les aliens remplacent les vampires et on retrouve bien la trame du film de Tom Holland, qui, lui-même... Allons, allons, messieurs les scénaristes, creusez-vous un peu les méninges !

A l'horizon se profilent encore et sans cesse de nouvelles productions en provenance de l'Empire du fantastique : **The Caller,** sur le thème des coups de téléphone meurtriers, pas ceux sur la tête, mais de ces appels anonymes et répétés qui plongent les jeunes femmes esseulées dans la terreur. Avec Malcolm McDowell et Madolyn Smith. **Enemy Territory** est le nouveau Peter Manoogian (**Eliminators**), la lutte de deux hommes enfermés dans une tour et aux prises avec un gang baptisé les Vampires. Larry Cohen, quant à lui, nous mijotera **Apparatus** dans lequel des assassins téléguidés dont le corps est bourré d'explosifs sèment la terreur. David DeCocteau (encore un nouveau venu dans l'écurie de Ch. Band) s'occupera de **Inhuman**, voir illustration de couverture, ou les méfaits horrifiants de Lilly, une succube qui fait l'amour avec ses partenaires avant de les zigouiller, mais on nous précise qu'elle ne procède pas nécessairement dans l'ordre. **Zombiethon,** une nouvelle invasion de morts-vivants orchestrée par Ken Dixon, et **Maximum Thrust** de Tim Kincaid (**Breeders**) qui narre l'erreur fatale d'un garde du corps invulnérable tombant amoureux d'une ennemie achèvent ce tour d'horizon des productions Empire. La suite au prochain numéro...

Le nouveau film de Rob Reiner **(Stand By Me)** s'intitule **Princess Bride** et nous entraînera dans un moyen-âge de légende aux côtés de son héroïne, une jeune fille malade dont





AMIENS : LE FANTASTIQUE AILLEURS

Le choc du dernier festival d'Amiens provient d'Argentine : Diapason de Jorge Polaco. S'y mêlent étroitement passé, présent, rêves, fantasmes, dans une suite de tableaux somptueusement reconstitués. Film intemporel, hors des normes et des sentiers battus, Diapason conte une histoire tour à tour simple et complexe : un homme d'une cinquantaine d'années éduque une femme laide afin d'en faire une dame du monde. Mais ce n'est Pygmalion. Jorge Polaco montre tout, tout ce que la retenue, une certaine esthétique, avaient jusque là tenu à l'écart. Le voyeurisme joue un rôle prépondérant et le spectateur a cette impression d'intimité violée lors de nombreuses séquences. Diapason ne sombre jamais dans le mauvais goût, jamais dans la provocation facile... Il se contente de détailler, citant volontiers Kafka, Lewis Carroll et utilisant malicieusement la schizophrénie de ses personnages.

Dark Side of the Moon, du Danois Erik Clausen, est nettement moins dérangeant. Un homme sort de prison : il a tué sa femme quelques années auparavant. Il trouve un travail minable dans un restaurant et tente de revoir sa fille. Rien de bien fantastique a priori mais une fois de plus le choc passé-présent entraîne une forme d'irréalité sournoise. Les images, contrastées comme chez un Argento, ainsi que les cadrages acrobatiques accentuent encore le décalage. Dark Side of the Moon fonctionne pour beaucoup sur l'esthétique, mais quand cette esthétique traduit quelque chose de profond et d'inconscient, impossible de nier son importance.

M. T.

l'imagination va la mener dans de fabuleuses aventures où se côtoient beaux gentilhommes, vilains traîtres, monstrueuses créatures, combats épiques, miracles, tortures, etc. Bref, tous les charmes des temps médiévaux lorsque la féérie avait encore son mot à dire. Avec Peter Falk, Billy Crystal, Mandy Patinkin, Christopher Guest, Chris Sarandon, Wallace Shawn, Peter Cook.

■ **La Femme en Rouge** est un court métrage fantastique réalisé en 16 mm par Jean-Michel Longo. On y voit un paisible passant hanté par une demoiselle (celle du titre) qui s'obstine, où qu'il aille, à se trouver sur son chemin pour lui demander du feu. Mystère et obsession.

■ Le numéro 2 du « *Hamburger volant* » vient de paraître. Au sommaire de ce nouveau fanzine : Interview de Jean-Pierre Jeunet (réalisateur du **Bunker de la dernière Rafale**), Frédéric et Jacques Gastineau (effets spéciaux de **Terminus**), Bruno Lermechin (vainqueur du grand prix du Festival Mad Movies avec **L'Exil**) et toute l'actualité cinéma, du Super 8 au 35 mm. 20 F (frais de port compris) chez Jean-Christophe Spadaccini, 38 avenue du Président Wilson, 93320 Pavillon-Sous-Bois.

■ Voilà **Valhalla** de Peter Madsen. L'aventure de deux enfants dans le monde magique des dieux nordiques. Brrrr...

■ Les tâcherons sont toujours à la tâche : Thom Eberhardt (**Night of the Comet**) prépare un **The Night Before** qui nous a tout l'air d'être encore un psycho-killer movie prenant une nouvelle fois pour cadre un collège. Jimmy Huston (**Final Exam**) réalise, lui, un **I Was a Teenage Vampire** dont le scénario ne brille guère par son originalité.

■ Un mystérieux paquet laissé par un vieillard que Paul a hébergé chez lui. A l'intérieur, un bocal qui contient une monstruosité embryonnaire provoquant chez Paul d'affreuses hallucinations. Détruire le récipient et son contenu diabolique ne vont pas être choses aisées pour la victime de **The Jar.** Et c'est Bruce Toscano qui a mis en boîte cette histoire comme on les aime.

■ **Witchboard** est une nouvelle histoire de spiritisme et de possession mise en scène par Kevin S. Tenney. Un groupe d'amis, utilisant à la légère un système pour invoquer les morts, vont s'attirer les foudres d'un esprit du mal nommé Malfeitor...

■ La 3e guerre mondiale a ravagé toute la surface du globe à l'exception d'un vaste sanctuaire, l'**Interzone.** Ce lieu préservé dissimule un trésor gardé par une confrérie de sages. Mais lorsque deux groupes de survivants s'affrontent, l'existence de cet ultime refuge est mise en danger et seul Swann (accompagné d'une belle esclave, of course) va pouvoir s'opposer à eux. C'est Dean Sarafian qui réalise cette production Transworld qui nous permettra de retrouver Bruce Abbott, le jeune héros de **The Last Starfighter.**

■ Mel Brooks, absent des écrans en tant que réalisateur depuis sa ratée **Folle Histoire du Monde,** tourne actuellement **Spaceballs,** une parodie des films de SF actuels. Evidemment, il en est aussi le scénariste et le principal interprète !

San HELVING



COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : __________ Prénom : __________

Adresse : __________

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 IMPACT





Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'exécutrice :** entretien avec Brigitte Lahaie.



Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide. Remo sans Arme et Dangereux. Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House. Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher :** entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive :** Entretien avec le réalisateur : Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti). Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.



Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars :** entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.



Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.

Maintenant sur votre minitel

MAD MOVIES chez vous !

Composez le 36-15 code d'accès « GM*MAD » :
Désormais vous pourrez vivre le fantastique au jour le jour avec toute notre équipe.



PREMIÈRES RUBRIQUES :

■ NOUVEAUX FILMS

Pour connaître la date de sortie, la fiche technique, le scénario et notre avis sur les films qui vont sortir sur les écrans.

■ CONCOURS CINÉMA

Portant sur les nouveaux films ou sur des thèmes du cinéma fantastique.
Des affiches, des jeux de photos couleurs et des places de cinéma à gagner.

■ VOS ANNONCES

Pour inscrire vos petites annonces et pouvoir lire celles des autres.

■ BOX-OFFICE

Pour classer et noter vos films. Le box-office permanent des lecteurs avec résultat annoncé chaque semaine.

■ DIALOGUES

Pour échanger vos idées et pouvoir dialoguer à tout instant avec d'autres lecteurs. Tous les jeudis, de 15 h à 17 h : dialogue avec l'équipe de Mad Movies.

■ BOÎTE À LETTRES

Pour laisser des messages ou recevoir ceux des autres. Cette rubrique fonctionne comme un vrai service postal instantané avec affichage sur votre écran.

■ SORTIES VIDEO

Les cassettes nouvelles dans le domaine du fantastique et de l'action.

■ AU SOMMAIRE DU N° DE MAD MOVIES

Suivant votre date d'appel, pouvoir consulter le sommaire du dernier ou du prochain numéro.

■ FICHIER FILMS

Pour tout savoir sur un film fantastique qui vous intéresse, il vous suffit de composer le titre recherché. Pour l'instant, le service se limite aux années 84 à 86 mais il remontera progressivement jusqu'aux origines du cinéma.

■ FICHIER ACTEURS, TECHNICIENS...

Filmographies instantanées de vos acteurs, réalisateurs, maquilleurs ou personnalités du fantastique préférés.

■ DIRECT AVORIAZ

Tous les films présentés, l'avis des personnalités présentes au festival, les critiques au jour le jour par des journalistes de Mad Movies, le palmarès, etc.

S NUMÉROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II.** Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer.** Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal.** Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres.** Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing.** Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants.** Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : **Alien.** Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie.** Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome.** Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars.** Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « **Star Wars** dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien, **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais.** Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** : entretien David Bowie. Film décrypté : **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi.** Avant-première : **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco). **Le Trésor des quatre couronnes.** Tournage : **Clash.** Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie.** Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow.**



N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres.** Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, Le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang.** La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby.** Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone.** Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine.** Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : **Brainstorm.**





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise.** Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus.** Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. **Vidéodrome.** Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire.** Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker.** Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans.** Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4.** Dossier : Heroïc-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash.** Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Dossier David Lynch. Dossier **Dune.** Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves** : entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan.** Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de **Nemo.** Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show.** Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl,** entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.





N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena,** entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins,** entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones** : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984,** entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman.** Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : **2001, l'Odyssée de l'espace.**

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984.** Effets spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves.** Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins.** Entretien avec Wes Craven, **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks.** Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback.** Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being.** Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : **Outer Limits** (Au-delà du Réel).





N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena.** Dossier « **Star Trek** » : les films et la série TV. **2010, Starman.** Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator.** Cinéphage : **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III.** Le film décrypté : **Blade Runner.** Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway.** Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival de l'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side.**



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead.** Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5.** Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator.** Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire.** Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite.**

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend.** Dossier **Lifeforce.** Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II.** Dossier **Mad Max III,** entretien avec George Miller. Cinéphage : **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conquéror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider.** Avant-première : **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies.** Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : Hors-série : Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre.** Dossier **Dangereusement Vôtre,** le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David.** Dossier : **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire.** Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign.** Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous.** Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein.** Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies.** Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator** : Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy.** Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue.** Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon.**

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy.** Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators.** Dossier **Highlander,** entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy.** Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux,** analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan.** En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N° 41 : Effets spéciaux, **Evil Dead II.** Cinéphage : **Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander.** Dossier « **House** », entretien avec Steve Miner et Sean S. Cunningham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension.** Avant-première : **April Fools Day, Critters.** Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose.** Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N° 42 : Dossier **From Beyond,** entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars** : entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop.** Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : **Rencontres du troisième type.** Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N° 43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : **Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf.** Avant-première : **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon.** Dossier : **Aliens. Salomé, Les yeux sans visage.** Dossier **Critters** : entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton...** Mad in France. Série télé : **Les Mystères de l'Ouest.** Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.

DANS LES GRIFFES DU

CINÉPHAGE

FIRESTARTER

Firestarter. *USA. 1984. Réal. : Mark L. Lester. Prod. Frank Capra Jr. pour Dino de Laurentiis. Prod. Scén. : Stanley Mann d'après le roman de Stephen King « Charlie ». Dir. Phot. : Giuseppe Ruzzolini. Mus. : Tangerine Dream. Mont. : David Rawlins. SFX : Van der Veer. Int. : David Keith (Andrew McGee), Drew Barrymore (Charlie McGee), Martin Sheen (Captain Hollister), George C. Scott (John Rainbird), etc. Durée : 1 h 42. Sortie Paris le 14 janvier 1987.*

Un homme qui court, avec une petite fille dans les bras. Ils sont poursuivis, trois types en voiture leur veulent du mal. Le début de **Firestarter**, c'est ça : d'emblée au cœur de l'action, sans perdre une minute, pour cueillir le spectateur avant même qu'il ait eu le temps de s'enfoncer confortablement dans son fauteuil. Le mettre en haleine. Une des caractéristiques du cinéma américain.
Seulement voilà, le plus difficile pour commencer un film, ce n'est peut-être pas de démarrer sur les chapeaux de roues ; mais plutôt, une fois que le bolide est lancé, d'expliquer d'où il vient, et où il va ; et surtout d'être capable de faire ça sans ralentir le rythme et sans perdre de temps. C'est là que les choses se compliquent. En particulier pour un film comme **Firestarter**.
Pour nous faire comprendre qui sont cet homme et cette petite fille, et pourquoi ils courent si vite, les auteurs n'ont rien trouvé de mieux que de nous asséner deux flash-backs en cours de route. Double échec : la rapidité de l'action est brisée (à deux reprises), et les scènes qui nous sont montrées dévoilent gros comme une maison la lourdeur de leur dispositif. Toute la nervosité de l'entrée en matière foutue en l'air pour qu'on sache que, suite à une expérience, le héros et sa fille (car c'est sa fille) ont des pouvoirs paranormaux que des individus à l'âme noire aimeraient utiliser à des fins pas très catholiques. Le pire, c'est que le film aurait indiscutablement gagné à entretenir le mystère de ces étranges pouvoirs. Jusqu'à ce qu'une vraie occasion se présente de le dissiper : par exemple, lorsque dans leur fuite, Andy et la petite Charlie rencontrent un couple de vieux fermiers qui leur offrent quelques instants de calme et de chaleur. L'explication du pourquoi par Andy aurait également exprimé la relation de confiance qui s'est instaurée entre lui et ses interlocuteurs. En d'autres termes, il aurait fallu donner à la mécanique du scénario une charge émotionnelle. Sans parler du découpage.
Et c'est vraiment dommage, parce qu'il y a dans cette histoire tous les éléments d'une jolie ballade pleine de tendresse et de suspense : une course-poursuite, l'évolution des rapports entre un père et sa fille, avec au cœur l'absence de la figure maternelle, un pouvoir plus ou moins maîtrisé, et un méchant (interprété par George C. Scott) d'une ambiguïté retorse.
Le fait est que le film de Mark Lester ne saisit aucune de ces opportunités. Et il faut des acteurs confirmés comme C. Scott, Martin Sheen ou Louise Fletcher pour relever l'espace d'une courte scène la fadeur de l'ensemble. Un moment se distingue quand même : celui où Scott gagne petit à petit la confiance de Charlie séquestrée dans le centre



d'expérimentation. La confrontation d'un homme aux portes de la vieillesse et d'une fillette à peine sortie de la petite enfance, et en plus une confrontation faussée par le mensonge, a ici une consistance assez curieuse. Le regain d'intérêt (dramatique et autre) qui en résulte permet de tenir le coup jusqu'à la fin du film. Qui n'est rien d'autre qu'un feu d'artifice modérément spectaculaire, somme toute amusant à regarder. Suivi d'un épilogue gentillet, et très elliptique.
Il a été question au début que John Carpenter réalise ce film. Une chose est sûre : plutôt que d'aller voir le **Firestarter** de Mark Lester, mieux vaut encore prendre un bon coussin, s'allonger, fermer les yeux et rêver pendant une heure trente et quelque à celui que l'ami John aurait fait.

Jean-Michel LONGO

HOWARD... UNE NOUVELLE RACE DE HÉROS !



HOWARD THE DUCK (Universal). *Réal. : William Huyck. Prod. : Gloria Katz. Prod. Excéc. : George Lucas. Scén. : Willard Huyck et Gloria Katz, d'après le personnage des bandes dessinées Marvel « Howard the Duck », créé par Steve Gerber. Ph. : Richard H. Kline. Int. : Lea Thompson (Beverly Switzler), Jeffrey Jones (Dr. Jenning), Tim Robbins (Phil Blumburtt), Lisa Sturz et Jordan Prentice (Howard L. Canard), Paul Guilfoyle (Lt. Welker), Liz Sagal (Ronette). Durée : 1 h 51. Sortie Paris 10 décembre. Dist. C.I.C.*

Le fiasco de l'année aux States. Bide à tel point que quelques dizaines de têtes ont sauté à Lucasfilm... Ce n'est pas **La Porte du Paradis** entraînant la chute de United Artists, mais il n'y a pas loin. Producteur de **Howard** : George Lucas dont le flair était réputé infaillible. A ajouter au déficit de Lucasfilm les pertes à peine moins catastrophiques de **Labyrinth**...
Pourquoi un tel four ? Facile d'y répondre. Howard ne s'adresse à aucun public en particulier. Film pour gosses ? La présence d'un canard duveteux n'a pas rameuté les fanas de Disney, et les inconditionnels de Donald Duck n'ont pas tenu à faire la comparaison. Pourtant, comme Duffy et Donald, Howard est une bestiole au caractère détestable. Coléreux, égoïste, excessivement malin, boudeur, vicieux, fainéant... Et en plus, il effraie à grand renfort de grimaces une bande de gosses avant d'envoyer paître une brave mère de famille. Quasiment un aveu de la part des auteurs. Howard ne se contente pas de quelques insultes bien senties afin de se démarquer du gentil personnage de cartoon. Shocking : on le présente au lit avec une rockeuse en petite culotte. **Max mon Amour... Howard my Love** : du chimpanzé au volatile la marge est bien restreinte. Evidemment les échanges se limitent à un chaste baiser mais cela suffit à retourner le teenager yankee plus tenté par une saine amitié que par cette zoophilie lourdement suggérée. Déjà, on avait à peine pardonné les écarts libertins de Superman dans le troisième volet de la saga... Sachez maintenant, messieurs les producteurs, que les cocottes en papier ne baisent pas, que la chasteté du héros de B.D. ne peut être remise en question même sous l'angle humoristique. Exit les adolescents boutonneux gonflés de pop-corn donc. Exit également l'adulte pour qui le spectacle paraît paradoxalement trop infantile.
Vraisemblablement, metteur en scène et scénariste ont hésité durant tout le tournage à orienter vraiment **Howard** vers un public bien défini. A vouloir ménager l'ensemble des couches d'âges, ils ont échoué dans une zone intermédiaire très peu fréquentée.
Pour le reste, **Howard** n'est pas le navet intégral dénoncé par la majorité de la critique américaine. Bien peu crédible au début, le rôle-titre, malgré la rigidité du masque, se laisse progressivement accepter. Et le final présente des effets spéciaux assez extraordinaires qui justifient à eux seuls le déplacement. Comme quoi il serait absurde de poser un lapin à ce canard...

Marc TOULLEC

MAUVAIS SANG

France. 1986. Réal. : Léos Carax. Prod. : Alain Dahan et Philippe Diaz. Les films Plain Chant, Soprofilms, FR3 Films Productions. Scén. : Léos Carax. Dir. Phot. : Jean-Yves Escoffier. Mus. : Benjamin Britten, Prokofiev, Charlie Chaplin. Mont. Nelly Quettier, Hélène Muller. Int. Denis Lavant (Alex), Juliette Binoche (Anna), Michel Piccoli (Marc), Hans Meyer (Hans), Julie Delpy (Lise), Caroll Broks (l'Américaine), Hugo Pratt (Boris), etc. Dit. : AAA Classic. Durée : 2 h 05 mn. Sortie Paris le 26 novembre 1986.

Ça se passe dans un futur indéterminé... C'est au moment d'un des passages de la comète de Haley à proximité de la terre... Alors il fait chaud, très chaud, même à Paris... Et puis il y a une nouvelle maladie dans le monde, celle des gens qui font l'amour sans sentiment, une maladie qui se répand, qui se répand...

Au cœur de l'histoire, dans ce film, quatre personnages : Lise aime Alex qui aime Anna qui aime Marc qui aime on ne sait pas trop quoi (peut-être plus rien). Et ce qui les relie, c'est la perspective d'un cambriolage : dérober dans une grosse société une mise en culture du virus de la nouvelle maladie ; parce que ça vaut beaucoup d'argent. Sachant qu'il y a une bande rivale qui aimerait bien elle aussi toucher le gros lot.

Ceci dit, le véritable fil conducteur de **Mauvais Sang**, le moteur de l'action comme on pourrait dire, c'est l'attirance d'Alex pour Anna. Depuis cette vision fugitive, magique, dans l'autobus. Une image rêvée, une projection d'un idéal plus qu'une réalité.

La relation entre Alex et Anna, ambiguë, compliquée, pas évidente, donne au film certains de ses plus beaux moments. Même si parfois on aurait aimé qu'elle soit moins développée, moins étirée ; et qu'il y ait plus de zones d'ombre. En un mot, qu'elle garde un peu plus de mystère. L'instant de la rencontre, lorsqu'Anna se trouve pour la première fois en face d'Alex, est vraiment inoubliable. Elle est là, debout, mal réveillée, les cheveux ébouriffés, elle ne dit rien. Simplement, elle bat gracieusement des paupières, éblouie par la lumière. Et elle regarde les gens devant elle, sans tout à fait les voir, avec des yeux de petit faon effarouché. La pureté à l'état pur.

Mauvais Sang s'inscrit avec bonheur dans la continuité des séries B de jadis, avec son intrigue menée jusqu'au bout, sa mise en scène à couper au couteau, avec son goût pour l'exploit physique, l'acrobatie, et aussi l'artifice cinématographique. Malgré un soin trop grand accordé à la fabrication (un tournage qui a duré je ne sais combien de semaines), qui lui fait perdre en spontanéité ce qu'il gagne en qualité d'exécution. Signe des temps, d'ailleurs : l'idée, liée au contexte cinématographique actuel, que chaque film doit être l'Événement. Autrement dit, une tendance (généralisée) à vouloir faire un feu d'artifice avec n'importe quel petit pétard. Mais c'est comme ça...

De toutes façons, c'est aussi ce qui fait la lucidité d'un film comme **Mauvais Sang** : s'intégrer, admettre les nouveaux codes de l'image. Clip et compagnie...

Léos Carax, un cinéaste parfois trop malin, mais toujours honnête.

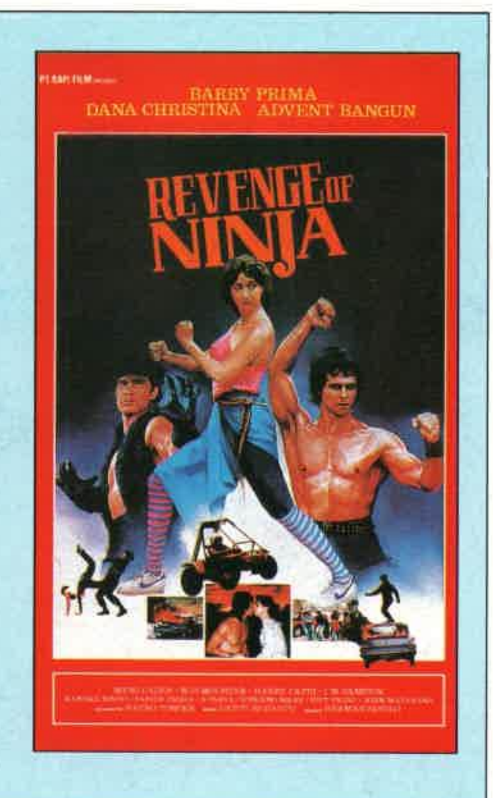
Jean-Michel LONGO

LES TROIS FURIES DU NINJA

Revenge of the Ninja. *Indonésie. 1985. Réal. : Ratno Timoer. Prod. : Rapi Film. Dir. Photo : Herman Susilo. Mus. : Gatot Sudarto. Int. Barry Prima, Dana Christina, Advent Bangun, Muni Cader, W.D. Mochtar, Harry Capri, I.L. Damsyik... Dis. : Sami Films. Durée : 1 h 30. Sortie Paris le 5 novembre 1986.*

Une merveille de kitsch à l'épreuve du temps. Au début, on se croirait dans un **Mad Max 2** de dernière catégorie plus ringard encore que le plus fauché des équivalents ritals. Pétoires gigantesques, figurants bardés d'accessoires grotesques... La fête commence. Ces messieurs se disputent la possession d'un médaillon magique procurant une force surhumaine à son heureux propriétaire. Une jeune femme qui passait par là hérite du précieux bijou et acquiert donc une totale invincibilité. Pas très original ce scénario : à quelques détails près, c'est celui de **Ninja III : The Domination** ! Les analogies ne plaident pas en faveur de Ratno Timoer. L'héroïne est une férue d'aérobic, son boy friend la conduit chez un exorciste et les séquences de possession sont pompées jusque dans les éclairages sur le film de Sam Firstenberg. Comme de coutume, l'étroitesse du budget ne permet pas de folies au niveau des effets spéciaux. Les fils qui soutiennent le médaillon sont énormes ainsi que ceux qui transportent dans une inénarrable scène de lévitation un cœur humain fraîchement extrait. Mais **Les Trois Furies du Ninja** s'avère trop peu gore comparé à d'autres produits indonésiens. Demeurent quelques détails bien craspecs : un clou énorme enfoncé au sommet du crâne d'un colosse, lequel s'en accommode fort bien, et l'explosion finale de l'affreux sorcier qui aura tout bêtement avalé le médaillon. Détails bienvenus. Dommage que les combats à mains nues péniblement démarqués des kung fu made in Hong Kong parasitent le script. On peut toujours ricaner face à ces scènes sentimentales au coin d'un feu de bois, sur une plage, et se tenir les côtes devant ces zombies irrésistibles qu'on croirait couverts de plumes et enduits de goudron.

Marc TOULLEC



LE DÉFI DE NINJA

The Warrior and the Ninja Woman. *Indonésie. 1984. Réal. Tjut Djalil. Prod. : Rapi Film. Scén. : Iman Tantowi. Dir. Photo : Thomas Susamto. Mus. : Gatot Sudarto. Int. Barry Prima, El Manik, Rita Zahara, Zurmany, Moosdijk. Dist. : Sami Films. Durée : 1 h 32 mn. Sortie Paris le 22 octobre 1986.*

Une seconde aventure de Jaka Sembun, alias le Guerrier, héros national indonésien. Une fois de plus, il s'agit de combattre l'envahisseur hollandais qui massacre, affame, rançonne le bon peuple. Jaka Sembun et une femme tout de noir vêtue se dressent contre l'oppresseur européen. Film historique ? Niet. Tout juste une toile de fond aux invraisemblables aventures du Superman local. La caricature l'emporte haut-la-main. Les méchants croulent sous le ridicule, surtout ce collabo maniéré que la version française a gratifié d'une voix de grande folle. Ennuyeux quand il disserte sur la misère du peuple, **Le Défi de Ninja** devient franchement hilarant lorsqu'il sort du placard l'arsenal du cinéma fantastique. Il y a surtout le personnage de Balou qui s'écrie au réveil d'un sommeil millénaire : « Je suis Balouuuuuu... ». Et le personnage est méchant comme c'est pas permis : il tue à tour de bras sans restriction numérique. Impossible de lui résister puisque son épiderme est doublé de métal. Jaka Sembun le précipite dans un lac puis d'un revers du poing le brise en mille morceaux ! La galerie des affreux est complétée par deux autres figures pour le moins folkloriques. Le premier est un vieillard invalide expert en hypnose : son regard cuit à distance celui qui le soutient. Belle cuisson. Présent à l'appel un troisième larron : une femme guerrière dont la chevelure est une arme meurtrière suffisamment aiguisée pour tailler l'adversaire. Seul moyen de l'empêcher de nuire : lui retourner le cuir chevelu ! **Le Défi de Ninja** n'a évidemment rien d'un bon film : la mise en scène est indécise, le montage tranche souvent n'importe où et l'ensemble exhale une bonne dose de ringardise. Mais qui a demandé à un tel film de faire dans la dentelle, en bref d'être bon ?

Marc TOULLEC

KAMIKAZE

France. 1986. Réal. : Didier Grousset. Prod. : Luc Besson pour les Films du Loup/A.R.P./Gaumont. Scén. : Michèle Halberstadt, Luc Besson et Didier Grousset. Dir. Phot. : Jean-François Robin. Mus. : Eric Serra. SPFX : Georges Demetreau, Pierre Foury et Jacky Dufour. Int. : Richard Bohringer (Romain), Michel Galabru (Albert), Dominique Lavanant (Laure), Riton Liebman (Olive), Kim Massee (Lea), Harry Cleven (Patrick), Etienne Chicot (Samrat), Romane Bohringer (Julie)... Dut. : 1 h 30 mn. Dist. : Gaumont. Sortie Paris le 10 décembre 1986.

Polar, science-fiction, humour... Pour une fois qu'un film français réussit à accomoder le plus plaisamment du monde ces trois ingrédients ! L'idée de base de **Kamikaze** n'est pas d'une originalité bouleversante, mais à partir d'un argument simple (la vengeance d'un « congédié » contre la société), les scénaristes ont organisé une histoire tour à tour effrayante et irrésistiblement drôle. Albert, un génie de l'électronique, se retrouve remercié par sa direction. Furieux, il se cantonne dans sa résidence et subit les programmes débiles, les speakerines ripolinées de la télévision. Il conçoit dans le plus grand secret une machine infernale qui, à distance, permet d'abattre les personnes intervenant en direct. Albert braque l'appreil sur le téléviseur et des ondes hyper-concentrées passant dans l'axe de la caméra « éclatent » journalistes et présentatrices,



La mise en scène et les moyens techniques ne trahissent nullement le scénario, ce qui est toujours à craindre dans un film français de ce type. Mieux, **Kamikaze** n'a rien à envier au cinéma américain. Le look est résolument moderne : décors high-tech des plateaux télé, salle de travail des cinquante scientifiques du monde entier convoqués pour enrayer le fléau... La musique est à l'avenant. De plus, Didier Grousset choisit des angles de prises de vue insolites fort bien intégrés au film. En bref, **Kamikaze** tient toutes ses promesses, surtout celle de distraire sans recourir à des effets racoleurs. Grousset n'oublie pas d'accorder à ses acteurs des rôles d'envergure. Richard Bohringer mène, avec une mine totalement ahurie, une enquête tortueuse tandis que Michel Galabru, surprenant, fulmine, peste contre la connerie et les « petites dents étincelantes » des speakerines. Impossible de ne pas le soutenir lorsqu'il interrompt brusquement l'annonce du prochain Babar ou de **Magnum**. Et puis les dialogues, souvent brillants, ironisent sur l'inégalité des chances : « Cinquante contre un pauvre vieillard ; ce n'est pas tricher, ça ? ». Il ne croit pas si bien dire...

Marc TOULLEC

LE PASSAGE

***Le Passage.** France. 1986. Prod. : Alain Delon. Co-prod. : Francis Lalanne. Réal. : René Manzor. Scén. : René Manzor. Ph. : André Diot. Déc. : Emmanuel de Chauvigny. Mont. : Rolan Baubeau. Christian Ange. Mus. : Jean-Félix Lalanne. Maq. : et SPFX : Christopher Tucker. Anim. : René Manzor. Avec : Alain Delon (Jean Diaz), Alain Musy (David Diaz), Christine Boisson (Catherine Diaz), Jean-Luc Moreau (Patrick). Durée : 1 h 25. Dist. : U.G.C. Sortie à Paris le 3 décembre 1986.*

René Manzor est sans doute un garçon très généreux, très angoissé, très concerné par les problèmes de notre temps. Pour lancer son cri d'alarme, éveiller les consciences et inciter à la réflexion, il a donc réalisé **Le Passage**, fable fantastique où la Mort en personne séquestre un cinéaste et le soumet à un terrible chantage : la vie de son enfant et le salut de la planète contre un film mettant en scène les horreurs qui ensanglantent notre existence quotidienne. Pendant que Jean Diaz (Alain Delon) travaille d'arrache-pied dans un sous-sol probablement situé en Enfer, son fils David (Alain Musy) attend son retour en pleurant jour et nuit.
Belle idée... de court métrage. La preuve, **Le Passage** abat toutes ses cartes dès le premier quart d'heure, ce qui a pour effet de vider le film de son potentiel de mystère, de suspense et d'originalité : la guerre, c'est horrible ; le viol, c'est affreux ; le chômage, c'est triste ; l'agression des personnes âgées, c'est lâche. On a l'impression de toucher au but avant même d'être partis. Quelques images frappent par leur esthétisme glacé (le réveil de la « momie » est réellement superbe), d'autres assomment par leur banalité (la Mort a l'apparence d'une vieillarde squelettique armée d'une faux !), et le scénario se répète avec une monotonie de disque rayé. Des intermèdes en forme de dessins pauvrement animés viennent bien de temps à autre aérer le propos, mais dans son foudroyant **Pink Floyd, The Wall,** Alan Parker utilisait déjà ce procédé avec une intelligence et une force autrement plus évocatrices que les balbutiants gribouillages de Manzor. D'ailleurs, on trouve dans ces parenthèses illustratives une façon de visualiser le sang trop proche de celle de Parker pour ne pas penser à un plagiat pur et simple. Admettons cependant. Les ambitions du film sont suffisamment louables pour susciter l'indulgence. Hélas, victime de cette désolante alchimie qui métamorphose implacablement la gentillesse en mièvrerie, la simplicité en schématisme et la naïveté en béatitude, **Le Passage** étouffe sous ses propres bonnes intentions. Dans un sens, son échec n'est pas loin d'être sympathique.
Mais il y a plus grave. Que René Manzor ait choisi le biais de l'imaginaire et de l'émotion pour transmettre son message, cela n'a rien de contestable en soi. Avec du génie et un vrai sens du spectacle, une telle démarche peut aboutir aux sublimes **Rencontres du 3e Type**



ou au féérique **E.T.** Seulement **Le Passage** ne se borne pas à suggérer l'émotion : à trop vouloir bien faire, il nous l'assène en utilisant sans la moindre retenue les clichés les plus archaïques et les plus indécents. Gros plans sur la frimousse de poulbot pleurnichard d'Alain Musy – quoi de plus déchirant que la douleur d'un enfant ? –, interminables scènes de tendresse père-fils – ah ! quelle poignante complicité –, morceau de bravoure lacrymal par magnétoscope interposé, et en prime un final d'anthologie où les deux Alain courent l'un vers l'autre **au ralenti** (on a presque envie de siffloter l'air des **Chariots de Feu** tant l'effet tombe à plat) avant de s'étreindre dans un indescriptible ruissellement de musique religieuse. N'en jetez plus ! Quand la manipulation atteint un tel degré d'énormité, il en résulte une pernicieuse titillation des sentiments du spectateur, une espèce de mendicité permanente visant à extraire l'adhésion par tous les moyens, et c'est parfois intolérable.
Une chose encore, qui achève de faire de ce **Passage** une voie sans issue. La non-violence, d'accord. La paix sur Terre, mille fois oui. Mais pourquoi diable adopter ce ton professoral, didactique et sentencieux ? Pourquoi ces dialogues explicatifs dont on est saturés au bout de dix minutes ? Pourquoi ne pas laisser parler l'image ? Pas une séquence, pas une péripétie qui ne soient lourdement soulignées par des bavardages censés exprimer les « intentions de l'auteur ». Du coup, le manifeste pacifiste se transforme en leçon de morale : il faut, il ne faut pas, c'est bien, c'est mal. La guerre, le chômage, l'insécurité (déjà, on subodore des relents aigrelets auxquels les partis pris politiques de Delon ne sont certainement pas étrangers)... et pourquoi pas la drogue, l'homosexualité, le sida tant qu'on y est ? Si le film avait duré une heure de plus, nous n'aurions sans doute pas coupé.
Par quelque bout qu'on le prenne, **Le Passage** n'en finit donc pas de se saborder. C'est dommage pour la sincérité de René Manzor, mais c'est surtout dommage pour une des rares incursions du cinéma français dans la science-fiction. Capable de réussites aussi éclatantes que **Mélo, 37°2 Le Matin, Désordre** ou **Autour de Minuit,** notre cinéma n'a apparemment pas la fibre fantastique... Mais peut-être la sortie prochaine de **Terminus** me démentira-t-elle. Je ne demande que ça.

Bernard ACHOUR

LE GUERRIER FANTÔME

***(Swordkill)* USA.** *1984. Réal. : J. Larry Carroll. Prod. : Albert Band International Productions/Empire Pictures/Harkham Productions. Scén. : Tim Curnen d'après une idée originale de Charles Band. Dir. Photo. : Mac Ahlberg. Mus. : Richard Band. Int. : Hiroshi Fujioka, Janet Julian, Charles Lampkin, John Calvi, Frank Schuller. Dur. : 1 h 20 mn. Dist. : Metropolitan Filmexport. Sortie Paris mi-février 1987.*



Un amour de série B réalisé par un transfuge de l'écurie Charles Band, un certain Larry Carroll. Le scénario ne possède rien de fondamentalement neuf, mais il demeure astucieux. Un samouraï congelé depuis plusieurs siècles est réanimé par une équipe de savants américains. Cet « hibernatus » retrouve dans une civilisation qui le dépasse toute la fourberie du monde, ce qui, une seconde fois, entraînera sa perte. A l'origine, ce **Guerrier Fantôme** devait être une production radicalement différente. Prévu pour un tournage en relief, il envisageait de mettre en scène un samouraï particulièrement belliqueux. Ses mauvaises intentions reléguées aux oubliettes des scripts modulables ne se font nullement regretter. **Le Guerrier Fantôme** dérive du film d'horreur pure à une romance atténuée par un sens inné du rebondissement. Larry Carroll ne cherche pas à éviter certains clichés, certains anachronismes de toute manière obligatoires. Exemples : le réveil de Taga découvrant un appareil de télévision, Taga en habits traditionnels sabrant une bande de loubards dépenaillés... Sur cette confrontation, Carroll insiste juste ce qu'il faut, sans lourdeurs. Très efficace dans l'action, **Le Guerrier Fantôme** s'accomplit au niveau des sentiments. En témoignent surtout l'amitié entre Taga et le vieux black agressé par des voyous, ainsi que la love story avec son éducatrice (divine Janet Julian). L'équilibre violence-intimisme ne déborde jamais sur des excès. Le dernier quart d'heure se plie à la logique des films d'action : une poursuite tumultueuse où interviennent voitures, hélicoptères opposés au samouraï à cheval. Toute l'adresse du cinéma américain de série B apparaît alors : crescendo haletant, photographie bleutée du suédois Mac Ahlberg (maintenant, avec Sergio Salvati, le plus doué des chefs op d'Empire), partition robuste et classique de Richard Band (**Ré-Animator, From Beyond**...). Que demander de plus ? Le spectacle, mouvementé et attachant, se termine sur la séquence d'ouverture, ce qui « boucle la boucle » comme il est de tradition dans ce type de conte. Enfin un film qui reconcilie les lecteurs de **Mad Movies** et les minettes de Hit Magazine !

Marc TOULLEC

AMITYVILLE 3

Amityville 3 D : *USA, 1983. Réal. : Richard Fleischer. Prod. : Stephen F. Kesten/Dino DeLaurentiis/Orion. Scén. : Williams Wales. Dir. phot. : Fred Schuler. Mus. : Howard Blake. SPFX : Michael Wood (coordination), Jeff Jarvis (supervision), Gary Platek (optiques), Vince Callaghan, John Caglione Jr. (maquillages)... Int. : Tony Roberts (John Baxter), Tess Harper (Nancy Baxter), Robert Joy (Elliot West), Candy Clark (Melanie), John Beal (Harold Caswell). Dur. : 1 h 33 mn. Dist. : Circuit 4. Sortie Paris prévue fin janvier 1987.*

Le troisième volet des aventures de la célèbre maisonnée. Après Stuart Rosenberg (1979) et Damiano Damiani (1982), Richard Fleischer s'applique à créer le grand frisson. Cinéaste tantôt doué (**Soleil Vert, Le Voyage Fantastique**), parfois inepte (**Kalidor, Conan le Destructeur**), Fleischer délaisse l'arsenal du grand-guignol et tente un fantastique tout en suggestion, en nuance. Il a ainsi éjecté du scénario tout ce qu'il pouvait contenir de tapageur, si bien que passés les préliminaires on s'ennuie ferme. « Il se passe quelque chose de bizarre dans cette maison » annonce une jeune femme dès le début. On le savait avant même d'entrer dans la salle. Il n'y a pas vraiment de scénario, sinon un bel entêtement de la part des protagonistes à ne pas vouloir déguerpir des lieux. Attaque d'un essaim de mouches, ascenseur fou, séance de spiritisme, vent froid en provenance de la cave, quelques morts violentes et apparition finale d'un petit monstre. L'originalité, faut la chercher ailleurs. **Amityville 3** débute pourtant par une séquence prometteuse et un tantinet démystificatrice : une séance de spiritisme montée de toutes pièces par deux malfrats. Après, la parapsychologie se prend au sérieux et l'ennui s'installe. Une différence notable par rapport aux précédents navets de la saga, **Amytiville 3** a été tourné en relief, procédé dont chaque série (**Vendredi 13, Jaws**) fait bénéficier un de ses épisodes. On nous balance donc à la gueule du crachas, un tuyau perforant un pare-brise, un cadavre et quelques gerbes de flammes. Rien qui justifie vraiment l'emploi de la troisième dimension. La preuve : la copie française ne sera pas exploitée en relief.

Machine à faire du blé, **Amytiville 3** n'apporte rien à une trilogie déjà datée avant le premier film. Le thème des maisons hantées attend toujours autre chose que les sempiternelles grosses ficelles qui prêtent plus à ricaner qu'à effrayer. A moins de revoir **La Maison du Diable** de Robert Wise, dans lequel c'était justement l'absence de clichés qui procurait la peur.

Marc TOULLEC

AMERICAN WARRIOR II

Avenging Force. *USA/1986. Réal. : Sam Firstenberg. : Prod. : M. Golan & Y. Globus. Sc. : James Booth. Ph. : Gideon Porath. Mont. : Michael J. Duthie. Dir. Art. : Bo Johnson. Mus. : George S. Clinton. Int. : Michael Dudikoff, Steve James, James Booth, John P. Ryan, Bill Wallace, Karl Johnson, Mark Alaimo, Allison Gereighty. Durée : 103 mn. Dist. : Cannon France. Sortie : 31.12.86.*

Un jour ou deux trop tard, et il nous est impossible de parler d'un film à temps. C'est ce qui est arrivé à **Impact** pour cette nouvelle réalisation de Sam Firstenberg. Alors le boss m'a dit : « Coco, t'expliques la chose aux lecteurs de **Mad Movies** et tu nous parles d'**American Warrior II** dans « Les Griffes du Cinéphage », parce que le film sort le 31 décembre. Même si c'est tout juste du fantastique ! ». **Mad Movies** et **Impact** même combat, non ? Bon, alors cet **American Warrior II** n'a rien à voir avec son prédécesseur. Michael Dudikoff ne se déguise plus cette fois en ninja pour rendre la justice. Toujours ex-agent de la CIA, Matt Hunter va devoir se venger d'une puissante organisation d'extrême-droite appelée « Le Pentangle », responsable d'un véritable carnage lors de la parade de Mardi-Gras à laquelle participe Larry Richards (Steve James), l'ami de couleur de Hunter (et déjà son co-équipier dans le premier film) qui se présente pour devenir sénateur. Un noir libéral qui mène une campagne électorale, ça ne plait pas aux membres de cette « American Survival Association » qui vont l'éliminer, lui et toute sa famille, et vont par la même occasion kidnapper la jeune soeur de Hunter. Une poursuite féroce va donc s'engager, à un contre tous. C'est à James Booth (le scénariste/acteur de **Prière pour un tueur** et qui joue ici aussi un rôle malfaisant) qu'on doit ce scénario à l'emporte-pièce, ne s'embarrassant pas de fioritures. Des pesonnages au caractère schématique : les bons d'une part, les méchants de l'autre. Cela peut paraître sommaire, mais cela n'a jamais été le fort des productions Cannon de donner dans la subtilité (mis à part leurs films de prestige évidemment). On savait Sam Firstenberg bon réalisateur (**Ultime Violence**), il nous le confirme ici au centuple. Ca n'arrête pas et c'est filmé avec une maestria surprenante et même parfois avec une certaine inventivité (légers ralentis, angles recherchés). Beaucoup mieux que le premier **American Warrior**. Les acteurs se donnent à fond (cascades, jeu outré – génial cabotineur que John P. Ryan), ce qui nous vaut des corps à corps assez phénoménaux au coeur du bayou louisianais. Les quatre dirigeants du « Pentangle » y ont en effet l'habitude d'y pratiquer leur sport favori : la chasse à l'homme. C'est là que se retrouvent en tant que gibier les agents trop fureteurs, et c'est aussi là que Matt Hunter va récupérer sa soeurette et devoir survivre aux chasseurs masqués. Le Comte Zaroff a encore trouvé des adeptes parmi les membres d'une élite totalitaire (comme récemment dans le **Campus** d'Albert Pyun) qui assouvissent ainsi leurs tendances sadiques aggravées ici d'un profond désir d'extermination envers tous ceux ne partageant pas leurs idées fascistes. Mais justement, sous cette dénonciation primaire, **American Warrior II** confirme le libéralisme bidon véhiculé par un certain cinéma américain (les films d'action de chez Cannon en tête) qui croit nous faire avaler la pilule en faisant s'opposer un valheureux héros américain et son ami de couleur à un groupe d'extrémistes (de droite pour sembler moins de parti-pris), tout cela pour mieux nous chanter les louanges de cette si tolérante amérique reagannienne. L'idéologie qui se dégage d'**American Warrior II** est donc à prendre avec des pincettes, mais il vaut mieux sans doute en rigoler.

Denis TREHIN.

PEGGY SUE S'EST MARIÉE

Peggy Sue Got Married. USA. 1986. Réal. : Francis Coppola. Prod. : Paul R. Gurian. Sc. : Jerry Leichtling & Arlene Sarner. Ph. : Jordan Cronenweth. A.S.C. Déc. : Dean Tavoularis. Mont. : Barry Malkin. Prod. : exéc. : Barrie M. Osborne. Cost. : Theadora Van Runkle. Mus. : John Barry. Int. : Kathleen Turner (Peggy Sue), Nicolas Cage (Charlie Bodell), Barry Miller (Richard Norvik), Catherine Hicks (Carol Heath), Joan Allen (Maddy Nagle), Kevin J. O'Connor (Michael Fitzsimmons), Jim Carrey (Walter Getz). Durée : 1 h 40. Dist. : Warner Columbia. Sortie : 7.1.87.



Nostalgie, nostalgie. D'anciens élèves de la classe 1960 se retrouvent pour leur 25e réunion. Tenues et coiffures sixties de rigueur. On rigole, on se rappelle les bons vieux souvenirs, on disserte sur ce qu'est devenu chacun. Et l'on élit un Roi et une Reine. Peggy Sue (Kathleen Turner) se retrouve ainsi sur l'estrade et sous les applaudissements. Trop de souvenirs, Peggy perd connaissance et se réveille dans la clinique de son lycée en... 1960. Un rêve ? Non, elle se souvient clairement du futur, et en retrouvant le monde de son adolescence, ses amis, son entourage, elle va porter sur eux un regard ému mais chargé aussi de toute l'expérience d'un avenir qu'elle connaît déjà.

Surprenant film que le dernier Coppola. De la part du cinéaste de **Cotton Club, Rusty James** et **Apocalypse Now,** cette histoire digne de celle de **Retour vers le Futur** étonne dans un premier temps. Et puis l'on se rappelle que chaque nouveau film de Coppola est une expérience nouvelle (à l'instar d'un S. Kubrick) à laquelle il va imprimer sa forte personnalité. D'ailleurs, si le scénario de **Peggy Sue Got Married** rappelle celui du film de Zemeckis, la comparaison entre les deux œuvres peut s'arrêter là. Exploitation du sujet vu résolument sous l'angle de la SF (et de la comédie) pour **Retour vers le Futur,** avec un maximum d'astuces visuelles et narratives permises par le thème du paradoxe temporel, alors que pour **Peggy Sue,** le voyage dans le temps ne constitue qu'un truc, qu'un point de départ pour nous faire partager la vision attendrie d'une jeune femme sur son passé, et peut-être aussi le moyen pour elle de remodeler sa destinée. La reconstitution du décor de cette année 1960 ne sert pas tant non plus à une évocation nostalgique de cette période (comme le fut **American Graffiti** pour les fifties). Tout est axé sur Peggy Sue, sa vie, ses doutes et ses amours considérés sous la lumière du déjà vécu. Doit-elle laisser les événements se répéter, ou bien leur donner le coup de pouce nécessaire afin que l'échec de son mariage n'ait pas lieu ? Si elle est déjà morte, peut-elle être touchée par un véhicule lancé à toute allure ? Autant de questions devant lesquelles Peggy Sue se trouve confrontée et qui lui laissent le choix du libre arbitre. Pas comme ces personnages désincarnés ou réincarnés qui venaient refaire leur vie ou réparer leurs fautes dans les diverses versions du **Ciel peut attendre,** mais **Peggy Sue s'est mariée** retrouve à sa façon le charme féerique de ces bandes un peu désuètes. Point de bondieuseries, de rachat, de permissions d'aller au ciel ou en enfer dans le film de Coppola, et beaucoup plus de générosité : celle qui consiste à ouvrir les yeux de ceux qui nous sont chers, attitude pouvant parfois être taxée de prétentieuse, mais qui s'avère au delà de tout soupçon dès lors qu'on a conscience précise de l'avenir, comme Peggy Sue. Elle va ainsi tenter d'apporter à Charlie, son futur époux chanteur de rock, un peu de sa clairvoyance et va révéler à un de ses meilleurs amis, un fou de maths et de sciences, quels seront les gadgets révolutionnaires du futur : fours à micro-ondes, postes à transistors, collants ! Vingt cinq années plus tard, il sera évidemment le seul à avoir fait fortune. Il serait vain de s'étendre sur l'interprétation de **Peggy Sue Got Married** : elle est sensationnelle, Kathleen Turner dans son double rôle espacé de 25 ans, et l'impayable Nicolas Cage, hilarant en amoureux transi. Quant à la facture visuelle du film (réalisation, photographie) : c'est une véritable splendeur. **Peggy Sue** s'est mariée doit être vu ne serait-ce que pour ce motif.

Denis TRÉHIN

BOX-OFFICE : la routine

Bientôt 900 000 entrées sur Paris pour Highlander ! C'est incontestablement le grand vainqueur dans le domaine du cinéma fantastique de cette saison 1986. Les soupirants à ce titre étaient venus nombreux. Parmi ceux-ci, Aliens, qui a seulement bien marché : 395 000 impressionnés. Pas de quoi pavoiser lorsqu'on compare ce chiffre à celui du film de Ridley Scott qui avait dépassé les 500 000 avec une combinaison de salles bien moins importante et une pub moins évidente. La Fox empoche donc des recettes honorables mais sans plus. Celles de Nuit de Noces chez les Fantômes sont à des années-lumière : 72 000 rigolos qui ne se sont guère marrés. Pauvre, mais vue l'absence cruelle de gags, les dégâts auraient pu s'avérer plus catastrophiques...
Malgré une sortie sans cesse reculée, House atteint 83 000 fidèles sur Paris-périphérie. Mieux que pas mal, vues les circonstances de son exploitation (le film a été repris par un second distributeur). Enfin un chiffre qui rassure quant à l'avenir de la bonne série B dans l'Hexagone. Idem pour Critters qui a gentiment marché sans pour autant défoncer des plafonds : environ 70 000 fanas. Pour une œuvre de ce calibre, c'est actuellement le top niveau. Par contre, Cap sur les Etoiles, lancé à grand renfort de biftons, grapille à peine 22 000 cosmonautes potentiels. La nullité du produit a dû les convaincre de demeurer fixés au plancher des vaches.
Toujours dans le domaine des bides : Ratboy. L'affiche était bien laide et la promotion mollement menée. Résultat : tout juste 17 000 rongeurs.
Séries B balancées sur les écrans avec un strict minimum de pub, Atlantis Interceptor et Démons s'en tirent pas trop mal. Respectivement 14 000 et 17 000 amateurs, ce qui ni bon ni mauvais si l'on tient compte de leur vocation de bouche-trou. Pour l'heure, Frankenstein 2000 se plante carrément : 20 000 pelés. Le film ne méritait pas ça. Il devrait mieux fonctionner sur les écrans de province. Fou à Tuer démarre sans éclat : 20 000 en une semaine. Médiocre score qui doublera à peine sur le total de l'exclusivité. Basil Détective Privé bénéficie des faveurs du public : 96 000 pour sa première semaine, et les vacances scolaires approchant, Basil devrait faire fort. Star Strek IV casse tout aux States : 25 millions de dollars pour les cinq premiers jours. Un futur bide en France ?

AVIS CHIFFRÉS

0 : Nul/Worthless. **1** : Très mauvais/Very poor. **2** : Mauvais/Poor. **3** : Moyen/Fair. **4** : Bon/Good. **5** : Très bon/Very good. **6** : Chef-d'œuvre/Masterpiece.
B.A. : Bernard Achour. **M.B.** : Marcel Burel. **B.L.** : Bernard Lehoux. **J.L.** : Jean-Michel Longo. **M.M.** : Maitland McDonagh. **J.P.P.** : Jean-Pierre Putters. **M.T.** : Marc Toullec. **D.T.** : Denis Tréhin.

	BA	MB	BL	JL	MM	JPP	MT	DT
American Warrior II	2		0			1		4
Amityville 3		2			1	2	1	1
Blue Velvet					6		6	
La Colline a des yeux II		2			1	2	3	1
Deadly Friend					1			
E.T. (reprise)	6	5	4	5		5	4	5
Firestarter				2	2		4	4
From Beyond (Les portes de l'Au-delà)		3	2		4	4	3	4
Howard, une nouvelle race de héros	3		3		0		4	
Jason le mort-vivant	3					3	4	0
Le jour des morts-vivants	4	4		6	4	5	6	5
Kamikaze	3					5	5	5
Labyrinth					2		3	5
Massacre à la tronçonneuse II			2	6	4	5	5	4
Mauvais sang	3			5			5	1
La mouche			6		5	5	6	6
Le passage	1					1	2	0
Peggy Sue s'est mariée								5



LA MOUCHE

En cette période hivernale, si beaucoup attrapent un rhume, d'autres prennent la mouche. Une affreuse maladie racontée par le docteur Cronenberg.

Si David Cronenberg considère lui-même Chromosome 3 **comme son** Kramer contre Kramer, **on peut tenir sans hésiter** La Mouche **pour sa version de** Roméo et Juliette : **une tragique histoire d'amour adaptée à ses propres obsessions d'auteur. Une dose d'horreur traditionnelle, une dose d'humour cynique et deux doses d'abominations génétiques.**

Personne ne peut nier l'importance de Cronenberg dans le cinéma fantastique contemporain. Ceci dit, c'est la première fois qu'une de ses oeuvres est reconnue de façon « officielle ». Reconnaissance soulignée par la rumeur selon laquelle Jeff Goldblum ferait partie des nominés aux prochains Oscars dans la catégorie « meilleur acteur ». Il faut remonter aux années quarante pour voir un acteur ainsi honoré pour sa prestation dans un film d'horreur : il s'agissait de Spencer Tracy dans Dr. Jekyll et Mr. Hyde, **de Rouben Mamoulian. Cela ne veut pas dire que le travail de Cronenberg ait toujours été irréprochable ni qu'il ait toujours été apprécié par la critique. En fait,** Dead Zone **– qu'on a du mal à considérer comme un vrai film de Cronenberg –, fut la première de ses oeuvres à avoir suscité l'intérêt de la critique non–spécialisée. Le problème avec des films comme** Scanners **ou** Videodrome **était qu'ils aboutissaient à des conclusions indignes des promesses qu'ils faisaient miroiter. Si** Frissons **demeure le plus hermétique de ses films, c'est qu'à ses débuts, Cronenberg était obligé de tourner à partir de scénarios complètement écrits. L'exemple aujourd'hui légendaire des innombrables fins prévues pour** Scanners **montre bien que ce n'est pas sous des pressions extérieures que Cronenberg donne le meilleur de lui-même. Et si l'anonyme** Dead Zone **– écrit par Jeffrey Boam d'après le roman de Stephen King – ne proposait pas une conclusion aussi fumeuse que celles de ses précédents films, il était également dépourvu de leur impact formidablement dérangeant. Il ressort de tout cela que Cronenberg est à son meilleur niveau lorsqu'il décide d'adapter ses propres scénarios.**

La Mouche **est à bien des égards un cas particulier. C'est avant tout le remake d'un film réalisé en 1958 par Kurt Neumann. Le script de Charles Edward Pogue** (Psychose III) **fut soumis à Cronenberg pendant la pré-production pour le Dino de Laurentiis Entertainment Group d'un projet inabouti intitulé** Total Recall. **Il refusa dans un premier temps, puis accepta à condition de pouvoir l'adapter lui-même. « Je ne me suis pas emparé de** La Mouche **», dit-il, «c'est** La Mouche **qui s'est emparée de moi. Je n'avais jamais envisagé de réaliser un quelconque remake. Je travaille en général sur mes propres scénarios, et j'aime par-dessus tout les histoires originales. Mais quand Mel Brooks m'a envoyé le scénario, j'ai été très impressionné. J'étais toutefois sceptique dans la mesure où j'ai toujours pensé que les remakes ne valent jamais leur modèle. On a beau les mettre au goût du jour, on retrouve rarement la saveur de l'original. Le scénario m'a néanmoins frappé en ce qu'il repensait entièrement les données de** La Mouche **noire de 1958. En le lisant, j'ai compris que le film de Neumann ne m'avait jamais vraiment emballé. Certes, c'est un classique dans le sens où**

« les films des années cinquante sont tous des classiques », mais je me suis dit que d'une certaine façon, c'était moi qui allais faire la vraie Mouche noire, et que la version précédente n'était que l'embryon de ce qui aurait dû être fait. J'ai senti que le scénario développait le potentiel du premier ».
L'histoire est connue : un scientifique travaillant sur le transfert de la matière est victime de ses propres expériences et finit par se transformer en mouche. « L'idée de départ », dit Cronenberg, « est que le savant entre lui-même dans le transporteur de matière afin de se téléporter dans l'espace sur une distance de six mètres, mais il ne s'aperçoit pas qu'une mouche est aussi entrée dans la machine... dans le film de Neumann, il en ressort avec une tête d'insecte. Seulement on ne voyait pas la scène où il se trouvait enfermé dans l'appareil avec la mouche. Quand j'étais jeune, je voulais voir cette scène, et je me sentais frustré de ne pas savoir ce qui s'était passé. Dans mon film, on le sait ». Une fois enclenchée la fusion entre l'homme et l'animal, on se dirige tout droit vers le temple de la « nouvelle chair » qu'affectionne tant Cronenberg. Cette transformation est au coeur de La Mouche. Là où la version de Pogue s'attardait sur les vues d'un industriel vicieux sur le transporteur de matière, Cronenberg a tranché dans le vif en concentrant toute l'histoire sur les relations entre le malheureux Seth Brundle (Jeff Goldblum), son amie désespérée et le vieil amant de cette dernière. « Le film fonctionne comme un drame psychologique », dit Cronenberg. Pas un drame traditionnel, « mais une tragédie intense et très complexe. Je pense que ceux qui verront le film sans rien en savoir seront très surpris par les thèmes qu'il développe. Les chocs émotionnels précèdent les agressions visuelles, principalement basées sur les scènes de transformations. Quant au détail de ce qui arrive à cet homme –que ce soit sentimental ou physique –, je pense que le spectateur ira de surprise en surprise ».

Maitland MCDONAGH
(Traduction Bernard Achour)



Tournage : Geena Davis et David Cronenberg.

LES EFFETS SPÉCIAUX

ENTRETIEN AVEC

CHRIS WALAS

Responsable des impressionnantes mutations de* La Mouche, *Chris Walas est bien placé pour décrocher l'Oscar des meilleurs maquillages. Il révèle à* Mad Movies *les secrets des principales scènes chocs du chef-d'œuvre de David Cronenberg.

M. M. : Parlez–nous pour commencer du maquillage que porte Jeff Goldblum dans ce film.

C. W. : Si vous voulez. En fait, il y a eu sept étapes, les deux premières seulement pouvant être considérées comme un pur travail de maquillage. Pendant la phase de préparation, je travaillais avec tout une équipe sur des modèles – surtout des moulages d'approche – pour la mouche et pour les transformations intermédiaires, parce que nous n'avions pas beaucoup de temps et devions obtenir de David le plus d'indications possibles. Par bonheur, David savait exactement ce qu'il voulait : « Quelque chose dans ce goût-là, mais en plus... vous me comprenez ». Une fois les plans achevés, j'ai supervisé leur réalisation ; si la préparation des maquillages de transition nous a pris si longtemps, c'est que l'élaboration des créatures demandait elle aussi beaucoup de travail. Stephan Dupuis, avec lequel j'ai collaboré sur **Enemy** – dont il a assuré la majeure partie des maquillages –ainsi que sur **Scanners**, s'est chargé de presque toutes les prothèses de **La Mouche**.
Au début, Jeff Goldblum porte quelques maquillages simples, des poils de mouche entre autres, mais nous lui avons appliqué par la suite des prothèses beaucoup plus élaborées – les ongles qui tombent et tout le reste. Pour les deux dernières étapes – je crois malheureusement que l'une d'elle, hélas la meilleure, sera coupée au montage –, Jeff est non seulement recouvert de prothèses, mais également d'un véritable costume. Très élaboré. Dans la dernière phase, il porte des verres de contact, des fausses dents, etc... Tout ce qu'on voit de Jeff à ce moment-là est faux à 99,9 %. Ce qui n'a pas empêché Jeff de préserver l'humanité de son personnage. Je pense qu'il a réalisé

La construction du « Bébé ver ».



Création d'un effet choc pour la scène finale.





là une performance extraordinaire ; c'est à la fois un acteur exceptionnel et la personne la plus charmante que j'aie eu à engluer dans le caoutchouc.

M. M. : Vous n'avez donc jamais travaillé sur un mannequin – Jeff Goldblum était toujours dessous ?

C. W. : Pas exactement. Après la cinquième phase, Jeff se transforme en une espèce d'araignée marchant au plafond, qui est en réalité une poupée grandeur-nature entièrement articulée. Nous avons aussi utilisé un modèle spécial pour les gros plans où les mouvements sont plus complexes, ainsi que des mains mécaniques capables de briser du verre.

M. M. : Vous avez aussi fabriqué une langue de mouche tout à fait dégoûtante.

C. W. : Oh oui... Oh oui... Absolument. Nous avions deux ou trois têtes mécaniques pour la cinquième étape de la transformation de Jeff ; sur l'une d'elles, les mâchoires se distendent et une langue de mouche jaillit en sifflant pour lécher de la chair humaine décomposée.

M. M. : Comment l'avez-vous construite ?

C. W. : On en a bavé, surtout parce que cette langue était translucide. C'était mon idée, fou que j'étais : mais je pense qu'il est parfois enrichissant de se lancer des défis, même si le temps presse.

M. M. : Vous êtes-vous uniquement servi de câbles ?

C. W. : Pas toujours. Pour le mannequin grandeur nature par

La tête à la mâchoire « tombante ».



LES PREMIERS VOLS DE LA MOUCHE

C'est sous la plume de George Langelaan que naquît en 1957 l'histoire horrible de « La Mouche », dans laquelle un scientifique testait une invention absolument révolutionnaire : la téléportation, ou le moyen de transmuter la matière d'un endroit à un autre par désintégration puis reformation de la structure moléculaire, et ce à partir de deux cabines. Le principe même du téléphone, mais appliqué à la matière en somme, et un mode de transport couramment utilisé par les voyageurs du futur, parfois même pour se déplacer d'une planète à l'autre ! Seulement, qui dit invention, dit essais et parfois... accidents.

Après avoir réussi l'expérience sur des objets et des animaux, le scientifique de « La Mouche » aurait dû bien vérifier qu'il était seul dans la cabine le jour où il voulut tenter la manœuvre avec lui-même. Une simple mouche, c'est petit et ça ne se remarque pas forcément au départ. Mais à la sortie, c'est une autre affaire... Surtout dans le film de Kurt Neumann (réalisateur, entre autres films, de quelques **Tarzan** et de films de SF à petit budget tels **Rocketship X-M** ou **Kronos**), mis en scène dès l'année suivant la nouvelle de Langelaan, à partir d'un scénario de James Clavell. Al Hedison y incarnait le savant dont les atomes allaient donc se mêler affreusement à ceux de l'insecte indésirable, se retrouvant ainsi affublé d'une patte et d'une tête de mouche, tandis que cette dernière héritait de l'équivalent humain avant de s'envoler dans la nature. Le film de Neumann est bien ce qu'il est convenu de considérer comme un classique de la SF des années 50, mais péchait par cet énorme non-sens qui faisait que la tête et la patte de l'insecte volant avaient grandi démesurément au passage pour atteindre une taille humaine. Incohérence pour le moins notable que David Cronenberg ne manqua pas lui-même de relever dans sa jeunesse de fantasticophile : « J'ai vu **La Mouche noire** à 15 ans et je me souviens que le distributeur avait organisé un concours promotionnel offrant un prix de 500 dollars à celui qui prouverait que la téléportation était scientifiquement impossible. Or le film n'expliquait jamais pourquoi la tête du savant changeait de volume ! D'où venaient les molécules et les atomes supplémentaires indispensables à cette transformation ? Normalement, le savant aurait dû hériter d'une petite tête de mouche ! Je me présentai à l'huissier chargé du concours et lui fis cette objection. Il m'ordonna sèchement de décamper. J'ai dû attendre vingt-huit ans pour toucher mes 500 dollars... »

Mais, de plus, s'il perdait la tête, le savant de **La Mouche noire** n'en « prenait pas la mouche » pour autant. En effet, son cerveau demeurait illogiquement celui d'un homme durant la majeure partie du film, et ce n'est que vers la fin que les choses empiraient. Bref, le film de Neumann est incroyablement naïf, mais l'histoire en est tellement atroce qu'un frisson d'horreur légitime nous parcourt l'échine à sa vision, et le final s'avère franchement hallucinant lorsque les proches du scientifique, retrouvant enfin la mouche à tête humaine (ils veulent renouveler l'expérience afin de rendre à chacun ce qui lui appartient, cette idée étant franchement très risquée puisque pouvant tout aussi bien aggraver les choses...) enserrée dans une toile d'araignée, assistent à son effroyable destin : une affreuse araignée vient la dévorer tandis que la minuscule tête humaine implore qu'on vienne à son secours ! Un très grand moment de cinéma-délire. Le savant, lui, périssait écrabouillé sous une énorme presse, sur l'initiative de sa compagne.

La Mouche noire est une production bien représentative de son époque dans sa mise en garde contre les dangers de la science, contre les risques que celle-ci court à vouloir défier les lois de la nature, une tendance moralisatrice très marquée dans les années cinquante, qui, ajoutée aux invraisemblances abyssales du film de Neumann, ne pouvait que pousser un cinéaste comme David Cronenberg à en faire un remake de. Une véritable relecture en fait qui, en cette période de remakes stériles et de stagnation scénaristique, s'imposait vraiment.

L'année suivante (donc en 1959), le fils du scientifique malchanceux du film de Neumann décida de poursuivre les expériences de son infortuné paternel dans **Return of the Fly** signé Edward L. Bernds ; et cette fois-ci, le fiston téméraire se retrouve affublé de la tête et de deux pattes de mouche, l'accident ayant été provoqué par malveillance ! Alors-là, on rigole un peu plus, d'autant que tout se terminera bien, chaque créature retrouvant ses membres respectifs.

Enfin, en 1965, le **Curse of the Fly** de Don Sharp reprenait à son compte l'idée du transmetteur de matière, mais au lieu de l'être hybride mi-homme mi-mouche, on avait droit à des créatures monstrueuses résultant d'erreurs scientifiques. Les caractères étaient encore tirés de la nouvelle de G. Langelaan, mais le script n'avait plus grand chose à voir avec elle...

Denis TRÉHIN



exemple, nous avons utilisé tout en même temps – des bladders, des câbles, des armatures, des ficelles. Idem pour la scène où la fille arrache la mâchoire de la créature. Pour la transformation finale, nous avons construit une tête capable de se tordre, de s'agrandir, et de s'élargir. Sans oublier un torse, des bras, cinq pattes de mouche et divers autres éléments. Après l'étape homme-araignée, le malheureux héros est victime d'un nouvel accident qui le fond au télépôle, ce qui le transforme en une espèce de pathétique bouillie de chair et de métal : nous avons élaboré pour cette séquence une superbe mécanique.

M. M. : Vous avez donc travaillé sur les méfaits du transporteur de matière. Parlez-nous de ce babouin qui se retourne comme un gant.

.C. W. : Oui... c'était une poupée articulée truffée de bladders qui pissaient le sang.

M. M. : Est-ce que ça bouge ?

C. W. : « Est-ce que ça bouge... » Non seulement ça bouge, mais ça gigote, ça se tortille, ça palpite... C'en est même répugnant. A vrai dire, c'est surtout fait pour choquer et pour faire comprendre que la machine est loin d'être fiable. La preuve, elle fait d'un brave singe un répugnant tas de chair torturée.

M. M. : N'y-a-t-il pas un autre accident où deux animaux se retrouvent mélangés l'un à l'autre ?

C. W. : Si, mais la scène a été jugée trop horrible pour figurer dans le montage final. On avait baptisé le produit de ce croisement un « chimpanchat », vu que les victimes étaient un chimpanzé et un matou. C'est vraiment dommage qu'on ait dû la supprimer, parce que nous avions donné le maximum. C'était une masse bicéphale de chair et de fourrure à six jambes parfaitement écoeurante : ça mordait, saccageait tout, déboulait sur le plancher...

M. M. : Il y a aussi le bébé ver de terre...

C. W. : Exact. Le personnage interprété par Geena Davis met au monde un ignoble lombric (dans une scène onirique où David Cronenberg apparaît en praticien – sans doute une allusion à Martin Scorcese lui ayant dit un jour qu'il ressemblait à « un gynécologue de Beverly Hills »). C'est à en avoir des haut-le-coeur. C'est un ver de terre géant qui ne cesse de se tortiller. Nous l'avons fabriqué à partir d'une simple baguette articulée recouverte d'une prothèse. Nous avons également conçu pour cette séquence une sorte de chrysalide d'où s'envolait un papillon, mais elle n'a pas été utilisée. Avec un film comme **La Mouche**, il faut toujours veiller à ce que les effets spéciaux n'éclipsent pas le scénario, comme dans **The Thing** où tout s'arrête pour leur laisser la place. Je crois que nous nous en sommes très bien tirés.

Entretien réalisé par Maitland MC DONAGH
(Traduction : Bernard Achour).

LA CRITIQUE

Au savant incarné par Al Hedison succède donc maintenant celui joué par Jeff Goldblum, Seth Brundle. Dans la mythologie égyptienne, Seth était le nom donné au dieu du vent. Un nom prédestiné pour celui dont l'invention permet de transporter la matière à travers l'espace. Les cabines en usage dans le film de Neumann font place à de modernes « télépôles » dans le film de Cronenberg; deux caissons étanches assistés par ordinateur. La technologie est de pointe mais l'aventure de la téléportation est aussi folle et risquée qu'en 1958.
Après les essais préliminaires sur des objets inertes, la première tentative de Brundle sur un organisme vivant en témoigne : le babouin téléporté réapparait dans le télépôle récepteur dans un état indescriptible... A partir de cet échec, Brundle va pousser ses recherches vers ce qui a pour l'instant peu importé dans son existence : la chair. Et il est bien parti pour en goûter les plaisir autant que les mystères puisqu'il est parvenu à convaincre une séduisante journaliste, Veronica Quaile (Geena Davis) de l'importance révolutionnaire de son travail. Mais à condition de n'en rien dire à personne pour le moment... Plus qu'une collaboration, va naître entre eux une passion amoureuse étayée par la formidable portée des expériences de Brundle. Une importance qui n'échappe pas au rédac'chef (et ancien amant) de Veronica, qui va sans prévenir publier un article choc. C'en est un peu trop pour Brundle qui, un soir de beuverie, décide de se téléporter. Sans penser à l'impensable.

Oh... l'expérience réussit au delà de toutes ses espérances et procure même un étrange effet d'exaltation physique et mentale. Mais que sont ces curieux poils noirs dépassant d'une minuscule cicatrice dans son dos ?



En ce seul plan effrayant, particulièrement efficace, Cronenberg vient de concentrer une décennie entière de terreur cinématographique, laissant le spectateur dans une expectative abyssale, dans l'attente d'un résultat dont l'inexorable compte à rebours vient de débuter. Stuart Cornfeld, le producteur : « le traitement de **La Mouche noire** laissait fortement à désirer. Le procédé de « l'échange » était simplet, mélo et kitsch. Nous lui avons substitué le récit d'une lente et angoissante métamorphose. **La Mouche** est l'histoire d'un homme qui change de l'intérieur, acquérant une agilité et une puissance phénoménales, puis succombant à des appétits qu'il ne parvient pas à contrôler ». Alors, quel autre cinéaste que David Cronenberg pouvait mieux s'occuper d'une telle histoire, lui, le spécialiste des douloureuses mutations charnelles contrôlées pas l'esprit, lui, le concepteur de la : « nouvelle chair » **(Videodrome) ?** Tous ses films traitent des relations entre le psychique et le physique, des effets que peut avoir l'un sur l'autre. Et le thème de **The Fly** permet à Cronenberg de pousser encore plus loin ces échanges, puisque la personnalité mentale de Brundle va se nourrir de sa lente métamorphose physiologique et vice-versa. David Cronenberg : « Seth Brundle est **à la fois** le héros et le « méchant » du film, son Dr Jekyll et son Mr Hyde ». Mais loin de nous étaler la transformation de Brundle comme un spectacle d'horreur raccoleur et impudique, Cronenberg nous place dans l'intimité de ses deux personnages, aux côtés de Veronica qui assiste à la dégradation complète de Brundle, et aux côtés de celui-ci, en nous faisant partager ses doutes, son basculement progressif dans un état échappant aux caractéristiques humaines. Le scientifique de **The Fly** n'est plus le monstre à abattre qui se dissimule aux yeux des visiteurs et du public pour ensuite le faire sursauter mais une victime dont les souffrances et la folie nous sont communiquées comme autant d'appels au secours. Pathétique, **The Fly** l'est assurément, et horrible, il l'est d'autant plus. L'horreur d'un être qui refuse de sombrer dans la bestialité mais aussi la beauté et l'exaltation que provoquent chez lui sa nouvelle et envahissante personnalité. Et aux oubliettes le moralisme rétro du film de Neumann. David Cronenberg toujours : « Dans le premier film, le télépôle était dénoncé comme une machine « diabolique » qui devait être anéantie. Cela me paraissait simplet : pourquoi le savant devait-il détruire son invention ? La machine avait fonctionné à la perfection, lui seul avait commis une erreur. Dans **La Mouche,** Brundle n'exprime aucun regret : si l'expérience était à refaire, il la referait sans hésitation : il accepte les risques inhérents à sa recherche, à l'instar des Curie, par exemple... Dans mes films, les sav ants sont toujours des héros qui tentent de repousser les limites du savoir humain, et s'aventurent dans l'inconnu, prenant des risques considérables dont ils subissent les conséquences avec leur entourage. Je me sens très proche d'eux. » Un progressisme tout à l'honneur de Cronenberg et de son chercheur héroïque, mais qui nous rend encore plus douloureuse sa déchéance et poignants ses derniers instants de lucidité. La métamorphose de Brundle en une créature monstrueuse, avec toutes les phases abominables qu'une telle transformation provoque, fait évidemment de **The Fly** un sommet du film horrifique, mais pas tant grâce aux extraordinaires effets de maquillage de Chris Walas que parce que nous la vivons comme la perte de ce qui est essentiel chez Brundle comme chez nous-mêmes : l'âme.



Denis TREHIN

The Fly. USA. 1986. Réal. : David Cronenberg. prod. : Stuart Cornfeld. SC. : Charles Edward Pogue & D. Cronenberg, d'après la nouvelle de G. Langelaan. Ph. : Mark Irwin, C.S.C. Déc. : Carol Spier. Mont. : Ronald Sanders. Mus. : Howard Shore. Créateur et concepteur de « La Mouche » : Chris Walas. Int. : Jeff Goldblum (Seth Brundle), Geena Davis (Veronica Quaife), John Getz (Stathis Borans), et Joy Boushel, Les Carlson, George Chuvalo, Michael Copeman, David Cronenberg, Carol Lazare, Shawn Hewitt, Brent Meyers. Une production Brooksfilms. Dolby stéréo. Durée : 1 h 36. Dist. : 20th Century Fox. Sortie : 21.1.87.

AVORIAZ 87

AVORIAZ

PARTEZ !

Quinzième édition. Le Festival d'Avoriaz est en passe de devenir une institution au même titre que Cannes. Du 17 au 24 janvier 1987, près de 25 films nous sont proposés. Evidemment, la production américaine se taille la part du lion. Hormis quelques productions très attendues parce que déjà précédées par une réputation (**The Fly**, **Massacre à la Tronçonneuse 2**, **Blue Velvet**...), elle a, du moins cette année, la particularité de révéler de jeunes metteurs en scène inconnus jusque là. Leurs films illustrent des thèmes classiques (**The Lamp**, **The Kindred**, **Graveyard Shift**), parfois sous l'angle de la parodie (**Night of the Creeps**, **Monster In the Closet**)... L'informatique et les techniques modernes sont également représentées (**Deadly Game**, teintées de surnaturel avec **Deadly Friend**) ainsi qu'une forme de fantastique assez proche de l'esprit Hara-kiri (**Street Trash**, **American Way**). Egalement visitée une parcelle des productions Empire en passe de devenir le premier promoteur au monde de cinéma fantastique (**Dolls** et **From Beyond** de leur auteur fétiche Stuart Gordon primé l'an dernier avec **Ré-Animator**). **Labyrinth** et le dessin-animé **Transformers** viennent à point démontrer que les enfants sont aussi de la partie... L'Italie délègue deux produits de conception très classique : une histoire de monstres infernaux (**Démons 2**) et de tueur psychopathe (**Bloody Bird**, par un ex-assistant d'Argento). Des essais plus originaux proviennent de pays dont le patrimoine en matière de cinéma fantastique est totalement ignoré : la Hollande avec **The Pointsman**, et **Schmutz** importé d'Autriche. Ces œuvres traitent d'un fantastique sortant des sentiers battus, assez proches de la réalité et en même temps irréalistes.
La France délègue **Terminus** en clôture du Festival, une production de plusieurs milliards destinée à concurrencer les Américains. On lui souhaite bonne chance...

Evidemment, vus les délais de bouclage (le 20 décembre), ce dossier ne vise pas à l'exhaustivité absolue. Des modifications sont susceptibles d'intervenir au dernier moment. Le prochain *Mad Movies* vous en rendra compte...

Sommaire

Gothic *(de Ken Russell)*.



Night of the Creeps *(de Fred Dekker)*. →



Deadly Game

Comment fabriquer sa bombe atomique à domicile ? Deadly Game vous donne la recette...

(U.S.A.) Le jeu de la peur

Voilà le genre de film dont est friand le teenager moyen : un brin de science-fiction, de l'aventure, des poursuites, un gentil petit suspense, une gentille petite histoire d'amour... pas de quoi casser trois pattes à un canard, pas de quoi hurler au navet, puisque les composantes majeures du bon produit manufacturé ont été soignées, dosées, et tout et tout. Autrement dit, impossible de vraiment s'ennuyer à ce **Deadly Game.** Déjà le titre n'est pas très éloigné de **Wargames. Wargames** auquel on pense immédiatement. Le héros est toujours un adolescent surdoué traqué par les forces gouvernementales. Le génie de l'informatique mis en scène par John Badham cède la place à un puceau tout aussi génial, très porté quant à lui sur la bombe atomique. Aussitôt pensé, aussitôt fait, notre bonhomme fabrique son engin infernal, ce qui le fait passer pour un terroriste aux yeux des autorités. Un peu de plutonium et beaucoup de système D suffisent à sa confection. Notre génie en herbe brouille les canaux de surveillance du centre de recherche, troque la matière radio active contre une denrée jumelle, et le fruit du casse est transporté hors des lieux sur une petite voiture télécommandée. Ne reste plus qu'à consulter quelques bouquins techniques pour boulonner la bombe. Facile non ? Plutôt invraisemblable, mais le scénariste réussit à faire passer la pilule en recourant à quelques trucs bien classiques. La jeune mère de l'atomiste en culottes courtes, divorcée comme de coutume, sert à merveille ses ambitions ; le scientifique d'âge mûr possesseur du plutonium ne dissimule pas ses sentiments envers elle, et c'est ainsi qu'il dévoilera au fiston quelques uns de ses secrets d'alambic. Tout simplement afin de s'attirer les bonnes grâces de maman Stevens. Enfin, on joue le jeu, aussi cousu de fil blanc soit-il. Les choses se gâtent sérieusement lors du dénouement, lorsque notre héros poursuivi par les flics (ils tiennent à l'abattre, les chiens) est sauvé par la mobilisation de toute la jeunesse du pays. Enfin je pousse, mais si peu... Tout est bien qui finit bien dans le meilleur des mondes surtout que le savant atomicien vire à l'écologiste acharné. Message naïf à l'image même du film.

Il faut toutefois reconnaître une certaine habilité à Marshall Brickman lequel se tire honorablement d'une entreprise anonyme qui pourrait très bien porter la signature de n'importe quel tâcheron doué de savoir-faire en provenance de la télévision. Un reproche : les quelques longueurs qui ralentissent singulièrement l'action. La présence de John Lithgow ajoute néanmoins une réelle saveur à une œuvre par trop fabriquée. Industriel mégalomane dans **Santa Claus,** savant plus que fou dans **Buckaroo Banzaï,** voyageur terrifié dans **La Quatrième Dimension,** il apporte dans le rôle du savant devenu écolo ce qui manque à **Deadly Game** : une vraie fantaisie... Même si beaucoup restreindront le débat du film à la possibilité réelle de fabriquer sa bombe atomique à domicile, déplorons la trop conventionnelle tenue de l'ensemble. Après **Wargames,** il demeure excessivement difficile d'apporter quelque chose de neuf à une histoire qu'on a l'impression de connaître par cœur.



Marc TOULLEC

*(**DEADLY GAME** ex-**Manhattan Project**). USA 1985. Réal. : Marshall Brickman. Scén. : Marshall Brickman et Thomas Baum. Dir. Phot. : Billy Williams. Mus. : Philippe Sarde. SPFX : Bran Ferren. Int. : John Lithgow (John Mattewson), Christopher Collet (Paul Stevens), Cynthia Nixon (Jenny), Jill Eikenberry (Elisabeth Stevens), John Mahoney (Lt. Col. Conroy)... Dist. : A.A.A. Durée : 1 h 50. Sortie : 18 février*

Night of the Creeps

Des Aliens, des zombies, du gore, des créatures, des teenagers idiots... C'est tout ?

(U.S.A.)

Un véritable fourre-tout sous forme d'hommage à la science-fiction ringarde des années cinquante. Fred Dekker, metteur en scène, se met à citer **Plan 9 from Outer Space** et **I Was a Teenage Frankenstein,** l'envers des références a **Citizen Kane** et autres incunables de cinémathèque. **Night of the Creeps** est donc un film de cinéphile croulant sous les private-jokes, les lieux communs, les personnages mille fois vus. Il en a été voulu ainsi.

Evidemment, tout démarre à la fin des fifties, période bénite s'il en est. Un météore atterrit sur Terre et des extra-terrestres prennent possession des humains. Le simple énoncé de l'histoire évoque à lui seul tout une branche de la science-fiction. Fred Dekker y a néanmoins introduit un élément propre à **Alien** : les monstres incubés à l'intérieur du corps et surgissant comme des poupées sur ressort. Mais ça se rapporterait aussi bien à **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** et à une ribambelle d'autres productions.

C'est avec délectation que le scénariste-réalisateur a accumulé les clichés : adolescents niais, farce macabre (voler un cadavre à la morgue), fête estudiantine de fin d'année, peur du tueur psychopathe armé d'une hache... J'en passe et non des moindres. C'est à croire que Dekker a voulu éviter toute originalité jusque dans les détails ; les personnages se comportent comme il est de coutume de se comporter face à l'envahisseur extra-terrestre... Amateurs de second degré, **Night of the Creeps** sera pour vous un point de référence. Le spectacle ménage également une love story aussi conventionnelle qu'on puisse la concevoir. Une fois de plus, la règle du jeu accepte son caractère rabâché.

Arrivent les effets-spéciaux jouant sur deux registres : créatures et gore. Les créatures sont des aliens sortis des bandes dessinées les plus connues et à la physionomie très « petits bonshommes verts ». Au niveau du gore, **Night of the Creeps** fait plaisir à voir : têtes éclatées, flots d'hémoglobine, cervelles versées à terre...

Sympathique. Même si l'on constate que **Night of Creeps** s'adresse en priorité aux inconditionnels du genre, le grand public pourra apprécier un dosage bien étudié humour-science-fiction, et reconnaîtra toujours la gueule de ce bon vieux Tom Atkins habitué du genre (**Halloween III, Creepshow, Fog...**) et des rôles de shérifs.

Finalement, si vous conservez un agréable souvenir de **La Nuit des Morts-Vivants,** d'**Alien** et des pitreries du National Lampoon, **Night of the Creeps** sera à votre pointure.

Marc TOULLEC

*(**Night of the Creeps.** USA. 1986. Réal. & Scén. : Fred Dekker. Prod. : Charles Gordon/Tri-Star. Dir. Phot. : Robert C. New. Mus. : Barry DeVorzon. SPFX : David B. Miller (effets de maquillage et créatures), Ted Rae, Anthony Laudati, Todd Masters, Diana Williams (effets d'animation), David Stipes et Richard L. Bennett (effets visuels). Int. : Jason Lively (Chris Romero), Steve Marshall (J. Carpenter), Jill Whitlow (Cynthia Cronenberg), Tom Atkins (Ray Cameron), Wally Taylor (Detective Landis), Bruce Solomon (Sergent Raimi), Allan J. Kayser (Brad Craven)... Dur. : 1 h 25 mn. Dist. : Warner-Columbia Films.*

Trick or Treat

Hard-Rock + Héroïc-Fantasy, une formule explosive

(U.S.A.)



Sammi Curr dans ses œuvres !

Parmi les projets actuellement en chantier chez De Laurentiis Entertainment Group, les plus alléchants sont **Evil Dead II** de Sam Raimi, **King Kong Lives !** de John Guillermin, et **Trick or Treat,** réalisé par le comédien Charles Martin Smith **(Starman, American Graffitti),** produit et écrit par Joël Soisson et Michaël Murphy, le tandem responsable de **La Revanche de Freddy** pour New Line Cinema. Il bénéficie d'effets spéciaux supervisés par Kevin Yagher et Doug Beswick, d'un scénario inspiré par une très récente actualité – l'influence satanique du rock and roll sur la jeunesse – et de deux seconds rôles pour le moins surprenants.

Le titre est trompeur. « Trick or Treat » sont les trois premiers mots d'une ritournelle que chantent les enfants déguisés le soir de Halloween. Justement, voyez **La Nuit des Masques, Week-end de Terreur, The Mutilator, Black Christmas, New Year's Evil,** etc... Des titres bien saignants, riches de sous-entendus. **Trick or Treat** n'appartient pas tout à fait à la même famille. Le metteur en scène Charles Martin Smith, dont la carrière d'acteur va du Tod d'**American Graffitti** au naturaliste qui se nourrit de souris vivantes dans **Un Homme parmi les Loups,** s'est déclaré attiré par le projet parce que « le film possédait un sens de l'humour très particulier ; ce n'était pas un récit horrifique comme les autres, il comportait des éléments musicaux – et j'aime beaucoup le rock and roll. Enfant, j'adorais les films d'horreur : je pense avoir grandi en regardant les mêmes films que tout un chacun, mais je m'en suis en quelque sorte détaché. Quand j'ai vu **L'Exorciste,** je suis sorti de la salle dans un tel état de choc que j'ai refusé de voir tout film d'épouvante pendant **des années.** Mon dernier rôle au cinéma remonte à **Starman...** Ensuite, j'ai potassé les œuvres de John Carpenter, et j'ai réalisé que moi aussi, j'avais mon mot à dire sur le cinéma fantastique : c'est pourquoi je suis retourné en voir quelques uns. Prendre ce que les autres ont de meilleur, voilà ma philosophie. » Alors, qu'est-ce qui a bien pu attirer l'homme que **L'Exorciste** a révulsé à ce point ? **Trick or Treat** raconte l'histoire d'un adolescent, Eddie Weinbauer, lycéen plutôt impopulaire qui se réfugie dans le martèlement rythmique du rock and roll dans ce qu'il a de plus brutal, et qui vénère l'hystérique Sammi Surr, le prototype du chanteur que les mères du P.M.R.C.* aimeraient voir brûler en enfer, bien que ce désir ne parte pas de la plus pure charité chrétienne. Traumatisé par la mort de son idole dans un incendie, il découvre très vite le monde merveilleux du « backmasking » (vous savez, ces messages plus ou moins occultes dissimulés sur le vinyle des disques ou dans les paroles des chansons) et trouve ainsi une foule de petites phrases gravées sur le dernier trente-trois tours de Sammi. De dramatiques, les événements deviennent vite épouvantables, d'autant que le diabolique Sammi était largement aussi pervers qu'on pouvait le croire ; la preuve en est qu'il communique d'outre-tombe avec le jeune Eddie par l'intermédiaire d'une chaîne stéréo. Et plus sa puissance augmente, plus Eddie s'avère incapable de maîtriser la situation, qui tourne d'ailleurs très bientôt à la catastrophe... Le scénario fut conçu par les auteurs/co-producteurs Soisson et Murphy juste après leur contribution à **La Revanche de Freddy.** « C'est après avoir vu ce film que Dino de Laurentiis a décidé de travailler avec nous. Il nous a téléphoné, donné un rendez-vous à son bureau, et nous a dit qu'il avait trouvé un titre », explique Murphy, « **Trick or Treat.** Il nous a demandé de construire une histoire autour de ce titre, et nous a même indiqué la date à laquelle il comptait sortir le film, à savoir la troisième semaine d'août... Nous ne voulions surtout pas refaire **La Nuit des Masques,** alors nous sommes retournés voir Dino pour un complément d'information. Nous voulions savoir ce qu'il avait derrière la tête, ce qu'il attendait de nous. Il nous a dit de faire ce que nous voulions



Réal. : Charles Martin Smith. Prod. : Joël Soisson et Michaël Murphy. Scén. : Joël Soisson, Michaël Murphy et Rhet Topham. Phot. : Robert Elswit. SPFX : Kevin Yagher et Doug Beswick. Une production D.E.G.
Avec : Marc Price (Eddie Weinbauer), Tony Fields (Sammi Curr), Gene Simmons (Norman « Nuke » Taurog), Lisa Orgolini (Leslie), Elaine Joyce (Mrs Weinbauer), Glen Morgan (Roger), Ozzy Osbourne (Reverend Gillstrom).

et de revenir aussitôt qu'on le saurait. Nous avons passé environ une semaine à nous essorer les méninges en quête d'une **idée.** Ensuite, nous avons rencontré un jeune écrivain appelé Rhett Toefel... il a commencé à parler, nous a demandé si ça nous plaisait, et c'est ainsi que nous avons abouti à notre scénario. » L'idée de base d'un zombie chanteur de rock s'est bientôt enrichie d'horreur, d'humour et d'éléments sociologiques. « J'aime cette façon de railler deux institutions à la fois (le rock et la censure) », dit Smith. « Le personnage de Sammi est un peu outrancier : il décapite un serpent avec les dents, avale le sang qui jaillit par saccades... Ceci dit, nous ne sommes pas si loin des exploits scéniques de groupes comme WASP. En fait, c'est surtout la censure que nous visons, et notre véritable intention est de montrer que le rock and roll n'est pas nocif, même si Sammi apparaît comme un démon revenu d'entre les morts pour assassiner les gens. Ça ne signifie nullement qu'Eddie doive cesser d'écouter du heavy metal ». L'une des piques de **Trick or Treat** dirigées contre la censure est le choix de l'acteur incarnant le Révérend Gillstrom, un anti-rock and roll qui finit très mal. On a confié ce rôle à Ozzy Osbourne en personne, un fondu de heavy metal dont les prestations en concert pourraient bien avoir inspiré les débordements de Sammi. « J'ai préféré ne pas montrer le scénario à Ozzy, parce que les échantillons qu'il nous donnait dépassaient largement ce que nous avions pu imaginer dans le script », déclare fort diplomatiquement Smith. Osbourne s'est illustré dans certains vidéo-clips tirés de ses chansons, notamment « Bark at the Moon » avec son loup-garou, et « Shot in the Dark » avec ses possessions démoniaques. Mais dans **Trick or Treat,** les cheveux lissés en arrière, il enfile la défroque d'un prêtre, ce qui nous prive de ses fameux tatouages (on les retrouvera dans le film sous une autre forme), mais ce qui lui permet de pester contre les effets polluants de cette musique impie sur nos chers enfants. Et toutes ces belles paroles dans la bouche d'un ancien de Black Sabbath. « Ozzy s'est tellement identifié à son personnage qu'il nous a abreuvé de préroraisons au moins aussi délirantes que celles que nous assènent les prêcheurs les plus en verve », observe Smith. On ricane sauvagement.
Tant que nous sommes au rayon des vedettes du rock and roll, n'oublions pas Gene Simmons dans le rôle du disc-jockey qui projette de diffuser le dernier disque de Sammi pendant les douze coups de minuit le soir d'Halloween. Au contraire d'Osbourne,



Les bons vieux délires d'un fou d'Heavy Metal (ainsi que page ci-contre).



◄ Sammi Curr, départ pour l'enfer.

LA CRITIQUE

Fondu de heavy-metal, le pauvre Eddie subit à la fois les harcèlements de ses camarades de collège et l'intolérence de sa mère. Aussi, quand son idole Sammi Curr périt brûlé vif dans un hôtel en flammes, c'est pour lui la fin du monde. Mais Nuke, le disc-jockey local, lui offre par amitié une copie pirate du dernier disque de Sammi. A son grand étonnement, Eddie découvre sur l'enregistrement des messages subliminaux qui semblent s'adresser directement à lui. Pas des crétineries du style « Dieu est mort », mais de véritables encouragements à se venger des lycéens qui le tarabustent. Le jeune homme réalise alors que Sammi Curr a vendu son âme au rock and roll.
Ce qui fait de **Trick or Treat** un bon film tient paradoxalement à ce qu'il n'est **pas.** Ce n'est **pas** un de ces psycho-killers essoufflés du type **Week-end de terreur, The Mutilator** ou **Mother's Day** ; ce n'est **pas** un énième gore-movie pour collégiens boutonneux. C'est au contraire une variation souvent intelligente et constamment originale sur un problème contemporain, qui donne à la formule « le rock and roll ne mourra jamais » une signification que Neil Young n'avait sans doute pas prévue. Si la censure de la musique rock est une aberration typiquement américaine (voir le dossier publié dans ce numéro), l'Angleterre ne se prive pas de jeter l'anathème sur des vidéo-clips jugés « vicieux », et l'Italie s'est rendue célèbre pour les allègements systématiques qu'elle effectue sur les films d'horreur étrangers trop violents à son goût. Le scénario de **Trick or Treat** dépasse donc en intérêt les frontières des Etats-Unis, et si le personnage de Sammi Curr illustre bien le côté prétendument infernal du heavy-metal, le film tire cependant à boulets rouges sur tous les imbéciles qui se sont mobilisés pour entreprendre une croisade morale contre cette musique « nocive ». Assez peu sanglant, **Trick or Treat** réserve toutefois quelques spectaculaires scènes de transformations à la **Vidéodrome** (dont une chaîne stéréo respirant comme la vidéo-cassette du traumatisant délire de Cronenberg), et en prime une séquence où une jeune fille se fait carrément violer par le Diable. La musique, quant à elle, se laisse écouter avec plaisir, ce qui ne gâche rien. Au bout du compte, le film de Charles Martin Smith est un divertissement tout à fait réjouissant : par les temps qui courent, c'est même une manière de petit chef-d'œuvre.

Maitland MC DONAGH

AVORIAZ



Halloween pour le héros, Eddie Weinbauer.

Simmons est **un habitué du** grand écran. En **espion psychotique**, il partageait **la vedette de Runaway** avec Tom Selleck, et on pourra le voir **en travesti psychopathe** dans **Never too Young to Die.** Ajoutons à sa filmographie **Kiss contre les Fantômes,** un téléfilm de Gordon Hessler distribué en salles en Europe, où il apparaissait dans toute sa splendeur ultra-maquillée au milieu d'un scénario à base de clones et de savants fous égarés dans un parc d'attraction. Bien que son rôle dans **Trick or Treat** excède à peine la durée d'une simple participation amicale, ses admirateurs ne seront pas déçus. Après tout, rappelez-vous ces fanatiques de **Rocky Horror Picture Show** qui se retrouvaient en bandes pour aller contempler Tim Curry dans **Le Cri du Sorcier** de Jerzy Skolimowski. Ce qu'ils voyaient ne correspondait pas vraiment à ce qu'ils attendaient, mais au fond, peu leur importait. On peut s'étonner qu'un film bénéficiant de la présence d'Osbourne et de Simmons confie le rôle capital de Sammi Curr à un parfait inconnu, Tony Fields, qu'on a pu voir dans **Chorus Line** de Richard Attenborough, ainsi que parmi la sarabande de zombies dansants du clip de Michaël Jackson **Thriller.** Même si cela n'égale pas les débuts de Fred Murray Abraham (Oscar du meilleur acteur en 1985 pour **Amadeus,** où il incarnait Salieri) dans la publicité pour sous-vêtements masculins, c'est tout de même un peu léger. Murphy s'explique : « Pour le rôle de Sami Curr, nous voulions une vraie star du rock. Nous avons contacté toutes sortes de gens comme Ozzy, Kiss, Judas Priest, Blackie Lawless de Wasp, etc. Mais nous n'avons obtenu d'eux que des réactions très négatives. Ils n'appréciaient pas le côté intégralement satanique de notre personnage ». Rappelons-nous toutefois qu'Ozzy Osbourne est actuellement poursuivi en justice par des parents qui rejettent sur une de ses chansons la responsabilité du suicide de leur garçon. Comme acteur, Tony Fields est, heureusement pour lui, confronté à des problèmes moins immédiats.

La visite du plateau ne saurait se terminer sans un petit tour du côté des effets spéciaux, supervisés dans le cas présent par Kevin Yagher, que les lecteurs de *Mad Movies* et d'*Impact* connaissent depuis ses travaux sur **La Revanche de Freddy,** où il assura le maquillage de grand brûlé qui recouvre le visage du croquemitaine. Dans **Trick or Treat,** on lui doit l'aspect peu ragoûtant de Sammi après son immolation, la mort du Révérend et autres joyeusetés ; mais son « chouchou » reste Skeezix, une gargouille très élaborée animée par câbles. Yagher nous explique que Skeezix est « une apparition créée par Sami Curr. Le méchant garnement qui embête Eddie à l'école a une petite copine, et ils se pelotent dans une voiture. Pendant que son ami sort pour se soulager un peu, la jeune fille tombe sur une cassette de Sammi Curr, celle où est utilisé le procédé du backmasking. Elle commence à l'écouter, s'abandonne à une espèce de torpeur sensuelle, et c'est à ce moment-là que Skeezix apparaît. Elle ouvre les yeux, s'aperçoit qu'il est allongé sur elle et qu'il lui lèche la poitrine tout en lui faisant des tas d'autres cochonneries, en digne mascotte de Sammi qu'il est. Vous savez, de même qu'Iron Maiden exhibe un zombie sur chaque pochette, Charles Martin Smith voulait que Sammi ait son propre symbole. Sur le plateau où nous avions construit l'école, il y avait un énorme tableau représentant Skeezix. Dans la séquence où ma tête explose (Yagher fait une apparition en musicien pendant le bal d'Halloween), Sammi apparaît et le tableau s'allume. Le visage difforme de Skeezix est dessiné parmi les nombreux tatouages de Sammi, et on ne devait le voir en réalité que quelques secondes. « Nous avons élaboré une créature beaucoup plus sophistiquée que ce qu'on nous demandait », dit Yagher. « A l'origine, Skeezix devait se contenter d'ouvrir la bouche et de cligner des yeux, rien de plus. Mais j'ai réuni une grande équipe, et nous avons travaillé de longues heures afin d'aboutir à un monstre aussi performant que possible. La tête est en mousse de latex, de même que le cou. La langue est en vinyle moulé à chaud qui glisse simplement sur les autres mécanismes. Les dents sont faites en acrylique dentaire, les yeux en acrylique normal. Nous avons construit les paupières et les oreilles à part. Les bras et les mains sont en mousse de latex, mais le corps est en mousse polychrome. Pour finir, la structure crânienne de Skeezix est en fibre de verre ». Selon Yagher, le nom de Skeezix est un des deux cents synonymes du mot « diable » utilisés dans le film. Bien que sa présence à l'image ait été rallongée après que Smith et les producteurs eurent vu le modèle définitif, elle se limite à une seule scène. « Peut-être le verrez-vous crédité au générique », dit Yeager, « ce serait amusant. »

Malgré son petit budget, **Trick or Treat** promet d'être un film très original. Prévu pour Halloween aux Etats-Unis (ça vous étonne ?), il a déjà eu l'honneur de nombreux articles grâce à l'audace de sa distribution et à la force de son scénario.

Maitland MC DONAGH
(Traduction Bernard Achour)

*** Le P.M.R.C. (Parent's Musical Resource Center) est un de ces mouvements aberrants dont l'Amérique a le secret. Fondé par une certaine Tipper Gore au nom savoureusement ironique, il a pour mission de se mobiliser contre une certaine forme de musique prônant la violence, l'usage de la drogue, la perversion sexuelle et autres abominations sataniques. Il propose même d'interdire certains disques aux moins de treize, seize et dix-huit ans. N'importe quoi !**

Blue Velvet

Ne prêtez pas l'oreille à vos ennemis, ils risquent de ne pas vous la rendre !

(U.S.A.)



Blue Velvet est une pure merveille. Fantasmagorie colorée proche des visions pessimistes et dangereuses provoquées par les drogues hallucinogènes, le film de David Lynch est aussi ce qu'on a fait de plus déconcertant et de plus révélateur sur l'inconscient américain. Contrairement à **Dune**, qualifié par le chef-opérateur Freddie Francis de « film en noir et blanc tourné en couleurs », **Blue Velvet** est une authentique palette de teintes éclatantes, depuis la première plongée du haut d'un ciel bleu à pleurer vers un carré de fleurs écarlates protégées par une palissade à la blancheur aveuglante, jusqu'à la toute dernière image.

L'histoire pourrait être celle de n'importe quel film noir. Pour se rendre au chevet de son père victime d'un infarctus, le jeune Jeffrey Breaumont (Kyle McLachlan, le héros de **Dune**, qui s'est identifié à son metteur en scène au point de lui emprunter ses tics et sa garde-robe) revient dans sa ville natale, une bourgade assoupie nommée Lumberton. En se promenant dans un champ non loin de chez lui, il découvre avec répulsion un morceau d'oreille humaine cachée sous l'herbe. Citoyen modèle, il apporte son abominable trouvaille au poste de police et la donne au détective Davis. Bien que ce dernier lui promette d'éclaircir cette sordide affaire et lui conseille d'oublier tout ça, Jeffrey refuse d'en rester là. C'est avec l'aide de Sandy, la fille de Davis, qu'il décide de mener sa propre enquête. L'oreille appartient à Dorothy Vallens, une chanteuse à la sensualité torride embarquée dans une relation sado-masochiste avec un certain Frank Booth – pervers sexuel, maître-chanteur, trafiquant de drogue, assassin, bref, le monstre parfait. A travers Dorothy, c'est une véritable galaxie de corruption, de cruauté, de douleur et de vice qui se révèle à Jeffrey, tout ceci sous l'apparence placide et respectable d'une bourgade provinciale : du coup, son existence va prendre un tour aussi excitant qu'effroyable. On a dit de **Blue Velvet** qu'il s'agissait du chauchemar d'une jeune catholique pris dans le tourbillon du sexe ; après les digressions qu'étaient **Elephant Man** et **Dune**, ce film marque indubitablement le retour de David Lynch à la mise en scène ouvertement sexualisée d'**Eraserhead**. Mais il y a autre chose. **Blue Velvet** constitue l'apogée d'un genre, c'est LE film noir absolu. Une incursion si pénétrante, si troublante et si irréelle dans les ténèbres que les images semblent encore défiler devant nos yeux longtemps après le mot « Fin ». Denis Hopper – qui aurait contacté Lynch pour lui dire qu'il était né pour incarner Frank – est réellement terrifiant dans un personnage qu'il endosse comme une seconde peau. Isabella Rossellini et Brad Dourif sont magnifiques ; quant à Dean Stockwell (le docteur Yueh de **Dune**), il défie le vocabulaire dans le rôle de Ben ; comme pour **Trouble in Mind**, il est impossible d'imaginer **Blue Velvet** interprété par d'autres acteurs tant la distribution est parfaite. Et qui peut résister à un cauchemar visionnaire où l'amour et la sérénité sont symbolisés par l'image d'un rouge-gorge tenant dans son bec un scarabée tout frétillant des premiers spasmes de l'agonie ?

Maitland MC DONAGH
(Traduction : Bernard Achour)



Réal. : David Lynch. Prod.-Exec. : Richard Roth. Scén. : David Lynch. Phot. : Frederick Elmes. Dir. Art. : Patricia Norris. Mont. : Dwayne Dunham. Mus. : Angelo Badalamenti. Son : Alan Splet. SPFX : Greg Hull et George Hill. Une production D.E.G. Avec Kyle McLachlan (Jeffrey Beaumont), Isabella Rossellini (Dorothy Vallens), Dennis Hopper (Frank Booth), Laura Dern (Sandy Williams), Hope Lange (Mrs Williams), Dean Stockwell (Ben), George Dickerson (Detective Williams), Brad Dourif (Raymond), Jack Nance (Paul), Frances Bay (Tante Barbara).

Les poupées

Des dizaines de poupées, mais attention, ce ne sont pas des jouets !

DOLLS (U.S.A.)

Stuart Gordon encore et toujours. Retour à l'épouvante gothique, au vieux manoir, à la malédiction ancestrale. Et aux poupées diaboliques qui comptent parmi les personnages les plus terrifiants du cinéma fantastique. De si beaux visages ne peuvent que dissimuler de très mauvaises intentions...

Laissons **From Beyond** au string de Barbara Crampton. **Dolls** est un amour de série B, un petit budget et les acteurs sont des inconnus. Juste ce qu'il faut pour créer la surprise. Et Stuart Gordon la crée cette fameuse surprise. Parfaitement digérés les canons de l'épouvante classique. Tout y est : la vieille bâtisse à l'allure sinistre, la nuit d'orage, le couple de charmants sexagénaires affables... Des clichés manipulés sans détour, sans recours systématique au second degré, à la dérision. Gordon assume l'héritage de la « old dark house » de papa et c'est un plaisir véritable de goûter à un film d'horreur contemporain qui ne croule pas sous les private jokes faciles.

Tout commence par l'arrêt forcé de quelques jeunes gens dans la demeure des Hartwick dont l'hospitalité cache de funèbres desseins. Ce sont les descendants d'une longue lignée de sorciers et gentils, attentionnés envers les visiteurs. Les deux vieillards portent un grand amour à leurs poupées. Des dizaines de poupées en porcelaine. Apparemment figées, apparemment pétries d'innocence. Mais les visages les plus limpides, les plus lisses ne sont jamais ce qu'ils paraissent être. Les poupées s'animent, marchent, gesticulent. Leur faciès de porcelaine prend des expressions allant du sourire à la moue cruelle. Mais elles ne font pas que rouler des yeux, les poupées. Elles saisissent des instruments et frappent. Une petite scie entame un pied, un marteau fracasse un crâne... Mais il y a mieux, beaucoup mieux. Un bataillon de soldats de plomb forme un peloton d'exécution. Mouvements superbement synchronisés : les miniatures mettent leurs armes en joue, visent. Et une dizaine de projectiles frappent la nana qui ne survivra pas. On a déjà vu une telle séquence quelque part. Dans **La Guerre des Cerveaux** de ce cher Byron Haskin dans lequel des soldats de plomb rangés derrière une vitrine menaçaient Georges Hamilton. Stuart Gordon additionne les scènes de ce type, très bandes-dessinées dans leur concept et aussi très efficaces, terrifiantes. Une petite fille adorable voit son ours en peluche balancé dans la nature par sa marâtre. La fillette murmure « Nounours va venir te chercher ». Et en effet Nounours rapplique. Désormais haut de trois mètres, il bouffe la mère. Réjouissant d'autant plus que Stuart Gordon double l'horreur d'un sens du pittoresque savamment dosé. Il est aussi évident que **Dolls** fonctionne pour beaucoup sur l'opposition des tailles. Le spectacle d'un homme agressé par une myriade de poupées bardées de dentelles est hautement savoureux. Evidemment, on marche à cent pour cent. Les chocs succèdent aux chocs. Des draps sont soulevés et bondissent les poupées. Mais dans **Dolls,** on ne naît pas poupée. On le devient par une alchimie antédiluvienne.



Les malheureux convives des Hartwick en savent quelque chose. La punkette au blouson noir se pare d'un visage de porcelaine et ramasse ses yeux tombés des orbites. Un autre personnage se métamorphose en joker. Le nez se courbe et s'allonge, le menton se développe et la peau prend des teintes cireuses. A donner la chair de poule. Les effets spéciaux ne trahissent nullement les idées d'un scénariste follement imaginatif, Ed Naha, responsable des scripts de **Ghoulies II** et **Spellcaster,** deux autres productions Empire. Mais le mérite de la réussite du film tient aussi au travail du directeur de la photographie, lequel a su tirer partie de ces longs corridors obscurs, de ces bougies trimballées dans les ténèbres, des éclairs... Stuart Gordon apporte à l'entreprise une mise en scène souvent surprenante, pétillante. Témoin cette caméra subjective qui vient frapper une marche d'escalier progressivement éclaboussée de sang. Un plan montre la jeune femme tirée par une main inconnue ; le suivant, l'objectif du cameraman prend sa place et heurte le montant. Evident peut-être, mais effets garantis.

Voilà tout **Dolls.** Trois millions de dollars, les trucs de John Buechler, l'adresse et l'humour noir de Stuart Gordon, les images impeccables de Mac Alhberg, les sursauts de violons déchaînés destinés à tendre l'atmosphère. C'est l'histoire de vieillards débonnaires et de leurs poupées chéries, d'une petite fille et de son nounours adoré. Une belle histoire dans laquelle angélique veut dire horrible.

Marc TOULLEC



***DOLLS** USA. 1986. Réal. : Stuart Gordon. Prod. : Brian Yuzna/Empire. Scén. : Ed Naha. Dir. Photo. : Mac Ahlberg. Dir. Art. : Giovanni Natalucci. Int. : Stephen Lee, Guy Rolfe, Hilary Mason, Ian Patrick Williams, Carolyn Purdy-Gordon, Cassie Stuart, Bunty Bailey, Carrie Bowner... Dist. : Eurogroup. Sortie Paris prévue le 29 avril 1987.*

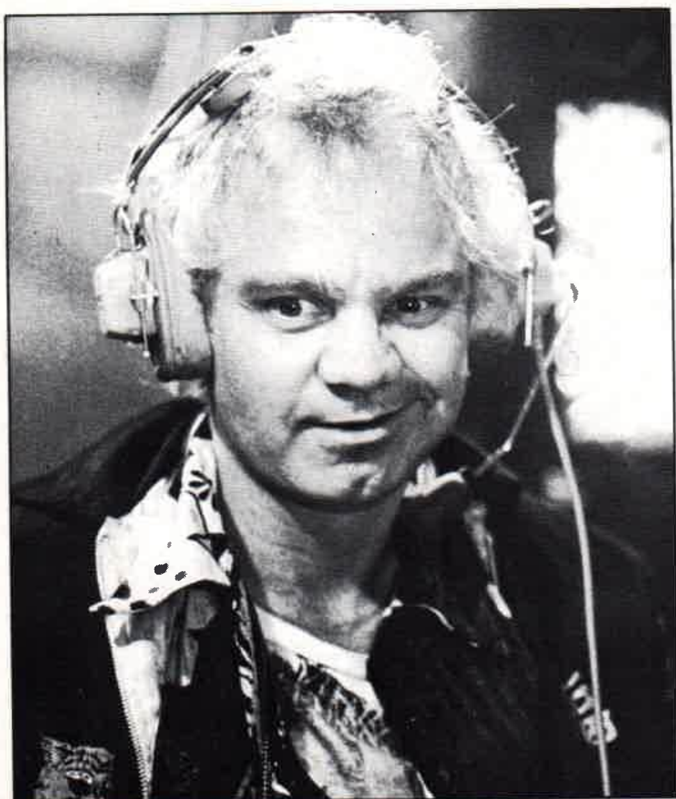


American Way

American Way **ou la mission salvatrice d'un Woodstock futuriste...**

(Grande-Bretagne)





Michael J. Pollard

Aux alentours de l'an 2000 dans un bombardier B 29 baptisé « Uncle Slam », une bande de vétérans du Vietnam s'amuse à pirater les programmes d'une chaîne de télévision. L'avion placé en orbite autour de la Terre est de l'intérieur un assemblage de bric-à-brac électronique. Son équipage fait dans le Wood stock d'arrière-garde, l'après 68 cafardeux. Déjà le choix de Dennis Hopper dans le rôle du leader de cette bande de dingues annonce clairement la couleur. Belle continuité dans la carrière du cinéaste-interprète de **Easy Rider**, recyclé depuis peu dans un cinéma plus ou moins fantastique. Prof élu de l'au-delà dans **Les Aventuriers de la quatrième Dimension**, ranger bigot dans **Massacre à la Tronçonneuse II**, méchant dans **Blue Velvet...** Une belle galerie de portraits complétée dans **American Way** par la composition du « captain ». Mais Hopper n'est pas le seul locataire de « Uncle Slam ». Il y a Doc, génie de l'électronique chargé de l'entretien du matériel de bord. Et aussi Jerry, une espèce d'illuminé qui se trimbale une couronne sur la tête, hanté par des visions christiques ; Ace, un chauve important secondé par flacon de plasma et une main mécanique ; Ben, un géant noir à la dégaine de volleyeur arborant un somptueux tee-shirt à l'effigie de Beethoven... Un casting de choc donc. Tout ce beau monde carbure évidemment au L.S.D., à l'héroïne, au joint. Leur mission première consiste donc à semer la zizanie dans les émissions d'un network ricain soutenant le Sénateur Willa Westinghouse, candidate à la présidence des États-Unis. Cette dame énumère les tares : anti-jeunes, anti-sexe, anti-drogue... Elle prône une politique du genre musclée en continuation directe de celle de Reagan. Mais cette lady en apparence coincée, chaste, est une perverse de première. Nos zozos toujours dans leur B 29 réussissent à la filmer dans une séance de sadomasochisme pendant laquelle, compressée dans du cuir, elle cravache un homme. La scène enregistrée passe sur les écrans de tout le pays. Voilà qui n'est pas sans rappeler les ébats de **Lèvres en Feu** et du gradé de **M.A.S.H.** diffusés par hauts-parleurs dans toute la base.

On aura compris que **American Way** n'est pas à proprement parler un film conventionnel. Son metteur en scène, Maurice Phillips, vient du clip rock et cela se sent dans la pagaille, la cacophonie du montage. Les dialogues abondent, l'argot est de rigueur, l'absurde prime ainsi que l'excentricité des protagonistes... Maurice Phillips, lui-même ancien du Vietnam et surtout excinéaste attitré de Emi Records, a voulu donner dans le film-culte à usage exclusif d'une minorité d'allumés prêts à avaler tous les délires de la création. Objectif atteint pour cet émule avoué du **Docteur Folamour** de Kubrick.

Marc TOULLEC

The American Way. *Grande-Bretagne. 1986. Réal. : Maurice Phillips. Prod. : Laurie Keller et Paul Cowan. Scén. : Scott Roberts. Dir. Phot. : John Metcalfe. Mus. Brian Bennett. Dir. Art. : Evan Hercules. Int. Dennis Hopper (Captain), Michael J. Pollard (Doc), Eugene Lipinski (Ace), James Aubrey (Claude), Al Matthews (Ben), William Armstron (Jerry), Nigel Pegram (Sénateur Willa Westinghouse).... Durée : 1 h 45 mn.*

Deadly Friend

(U.S.A.)

La robotique et le cerveau féminin, une alchimie meurtrière.

Malgré la double réussite commerciale et artistique des **Griffes de la Nuit,** Wes Craven ne collabora pas à la séquelle que lui donnèrent finalement le scénariste David Chaskin et le réalisateur Jack Sholder. Il préféra se consacrer à quelques projets, dont une adaptation du roman de Virginia C. Andrews **Fleurs Captives,** une sombre histoire teintée d'inceste où une mère séquestre ses enfants dans un grenier, et un film intitulé **A.I.** – Initiales pour « artificiellement intelligent ». On n'entend plus guère parler de **Fleurs Captives,** on murmure que Craven écrit pour New Line la seconde suite des **Griffes de la Nuit,** mais le projet **A.I.** est bel est bien devenu réalité puisqu'il sort aujourd'hui sous le titre **Deadly Friend.**

Wes craven est un cinéaste inégal. Au meilleur de sa forme – **La Colline a des Yeux, Les Griffes de la Nuit** – il réalise des œuvres de référence témoignant d'une grande maîtrise narrative, d'un sens aigu du dialogue et d'une indéniable aptitude à capter ce que l'horreur peut avoir de « beau ». Quand il est fatigué – on pense tout de suite à **La Ferme de la Terreur, La Créature du Marais** ou **La Colline a des Yeux n° 2** – son travail oscille entre le banal et le complètement nul. **Deadly Friend** appartient plutôt à cette deuxième catégorie.

Génie en puissance, le jeune Paul ambitionne de décrocher un diplôme de biologie pour ses recherches sur le cerveau humain. Son champ d'études : l'intelligence artificielle. Sa passion : Bee Bee, un adorable robot pratiquement capable de penser par lui-même. Mais la vie de tous les jours ne répond pas à ses ambitions. Alors, quand il rencontre la jolie Samantha, martyrisée par son père alcoolique, c'est le coup de foudre. Hélas, leur idylle est vouée à une fin tragique, faisant de Paul le témoin précoce des horreurs quotidiennes secrétées par le petit monde provincial américain. Un soir, Samantha a le malheur de rentrer un peu trop tard à la maison ; son père lui flanque une terrible volée qui l'envoie rouler dans l'escalier. Cliniquement morte, elle est transportée d'urgence à l'hôpital. Si vingt-quatre heures d'assistance médicale n'améliorent pas son état, il sera inutile de la maintenir plus longtemps en vie. Effondré depuis la perte de Bee Bee, sauvagement mis en pièces par un voisin rancunier, Paul décide de sauver Samantha en lui greffant le cerveau informatisé de son robot avec l'espoir de revitaliser les fonctions mentales de la jeune fille sans affecter sa personnalité. Mais les circonstances sont contre notre Frankenstein en herbe. Samantha meurt, et si les cellules électroniques de Bee Bee lui rendent bien une certaine apparence de vie, elle n'en est pas moins devenue une authentique zombie. « Tu ne sais pas ce que tu fais », gémit Paul quand sa créature menace de se rendre à la police après avoir commis un crime. « Non... **tu** ne sais pas ce que tu as fait », rétorque-t-elle. Et elle a raison.



On trouve dans ce résumé tout ce qui fait généralement défaut aux films d'horreur habituels : personnages fouillés, considérations morales et émotionnelles, dilemmes psychologiques, étranges certes, mais psychologiques quand même. Seulement c'est ennuyeux à mourir, car le film est très mal construit. Nous devons attendre plus de la moitié de **Deadly Friend** pour voir Samantha revenir d'outre-tombe, et cette moitié nous inflige la fastidieuse mise en place des divers éléments de l'histoire. Il faut d'abord introduire Bee Bee –bien trop mignon et beaucoup trop proche du barbant numéro 5 de **Short Circuit** –, afin de nous rendre sensibles à sa destruction. On nous plonge ensuite dans les relations violentes entre Samantha et son père pour lancer l'action, et on nous présente les divers persécuteurs de Paul avant de les réduire en charpie. Tout cela prend du temps, trop de temps. Et quand Samantha ressuscite, à quoi pense d'abord Paul ? A la cacher pour que sa mère ne la voie pas ! Ajoutons trois scènes de cauchemar totalement gratuites, dont une en guise de conclusion, un corps calciné, une mort très sanglante par ballon de basket, et nous obtenons à l'arrivée un film aussi bancal qu'inabouti.

Maitland MC DONAGH
(Traduction Bernard Achour)

Réal. : Wes Craven. Prod. : Robert M. Sherman. Co-Prod. : Robert Crawford. Prod.-Exec. :Patrick Kelly. Scén. : Bruce Joël Rubin; d'après le roman de Diana Henstell ***Friend.*** *Phot. : Philip Lathrop. Mus. : Charles Bernstein. Bee Bee est une création Robotics 21. Une production Pan Arts/Layton, distribuée par Warner. Avec : Matthew Laborteaux (Paul), Kristy Swanson (Samantha), Anne Ramsay (Elvira), Michael Sharett (Tom), Anne Twaney (Mrs Conway), Richard Marcus (Harry), Andrew Roperto (Carl Denton).*

Demons 2

Grosses bêtes et petites victimes... Le duo Bava/Argento nous refait le coup de Démons... 1 !

(ITALIE) Demoni 2

On prend les mêmes et on recommence. Normal puisque **Démons 1** a cassé la baraque en Italie et partout ailleurs. Il ne s'agit pas vraiment d'une suite mais plutôt d'une variation sur le thème des démons surgissant au travers d'un écran de cinéma. De télé dans **Démons 2 :** le film maudit se trouve diffusé sur une chaîne privée ! Il faut évidemment que l'on nous fasse le coup de **Vidéodrome**. L'écran s'étire et un zombie tout pimpant mord sauvagement une brave téléspectatrice. Celle-ci mord quelques autres personnes qui s'empressent d'aller répandre le virus dans une tour moderne. Exit la sneak-preview, Argento et Bava Junior ayant décidé de grossir encore l'effectif des démons. Ça court dans tous les sens, monte les escaliers, descend les escaliers, ça hurle, éructe, saigne abondamment... On n'a qu'à compter les morts, nombreuses, de protagonistes expédiés en un ou deux traits de caractère. Ceux du précédent film étaient déjà bien schématiques, mais comme on se fout éperdument de connaître leur background ! Ce nouveau **Démons** ne change bien sûr rien aux bonnes recettes du premier. Toujours des images agressives (couleurs saturées, décors modernes) et une bande son assourdissante (hard-rock à foison)... Tout était bon et cela le demeure. Toujours aux effets-spéciaux ce bon vieux Sergio Stivaletti qui nous a concocté quelques morts-vivants bien gluants ainsi qu'une bestiole irrésistible bondissant du ventre d'un jeune mec. Il semblerait que ce soit un monstre du Muppet Show égaré dans le gore transalpin... Fendard. Mais **Démons 2** est plus jouissif que son modèle. Sur un rythme trépidant, les éclatements de barbaque s'enchaînent à la diable. Un clébard minuscule bouffe sa maitresse (une référence au chien d'aveugle de **Suspiria** ?), un gamin agresse ses parents (référence à **Shock** de Bava Senior ?)... Un moment parfaitement jouissif : les démons à l'assaut d'une salle de gymnastique bondée de culturistes. Le spectacle devient fameux quand les athlètes se bousculent vers la sortie et sont ensuite rattrapés dans les sous-sols de l'immeuble où ils tentent de s'enfuir en voiture. La mise en boîte des musclés en débardeur est fort bienvenue et ainsi, le film gagne son acceptation au second degré.

Ni meilleur, ni pire que le film précédent, **Démons 2** assure bien ses petites promesses. Du gore, des couleurs pétantes, une partition tonitruante... Ceci dit, on attend autre chose d'Argento. Bava, quant à lui, a définitivement éteint le nom de son illustre papa.

Marc TOULLEC



DEMONI 2. *Italie. 1986. Réal. : Lamberto Bava. Prod. : Dario Argento/Dac Films Scén. : dario Argento, Lamberto Bava, Franco Ferrini, Dardano Sacchetti, Dir. : Phot. : Lorenzo Battaglia. Mus. : Simon Boswell. SPFW : Sergio Stivaletti. Int. : David Knight, Bobby Rhodes, Asla Argento, Virginia Bryant, Coralina Castaldi Tassoni... Dur. : 1 h 34 mn. Dist. : Actium Films.*





Street Trash

Beeeuuurrkk !!! Des clodos explosent sous l'effet d'un alcool particulièrement corrosif. Accrochez-vous !



U.S.A.

Mémères à chien-chien, fines bouches, jeunes cadres dynamiques, midinettes délicates, **Street Trash.** En revanche, si vous aimez les films décapants, John Waters, Russ Meyer, le mauvais goût, l'outrance, le label Troma (ou **Toxic**), ce monstre de pelloche puant des aisselles vous comblera d'aise.

Un commerçant met en vente une liqueur découverte dans son arrière-boutique, Viper, vendue un dollar la bouteille. Les clodos du coin s'empressent de s'en faire la clientèle. Effet instantané : la liqueur ronge l'organisme comme un acide. Ne subsiste plus du consommateur qu'une flaque de bouillie jaunâtre. Les plus maigres se liquéfient carrément et les gros éclatent dans une gerbe de tripaille : logique ! Hormis les éclats incandescents de gore branche feux d'artifice, **Street Trash** fouille du groin tout ce qui peut être dégueulasse. Non seulement on se tabasse jusqu'à l'éclatement des arcades sourcilières, des lèvres et des narines, mais en prime on humilie le vaincu en le poussant dans les latrines pour lui vomir dessus ou tout simplement en déversant sur sa personne le contenu de sa vessie. L'avilissement est à son comble lorsque le taré vétéran du Vietnam taille la jambe de son ennemi pour lui arracher l'os, os qui lui sert désormais d'arme et qu'il porte à la ceinture. Évidemment, les promoteurs du film ne versent pas plus dans le sous-entendu que dans le hors-champs. Quand on tranche un sexe, on le voit, et la caméra ne se coince pas au même moment. S'ensuit une véritable partie de rugby avec l'organe en pleine érection : ralenti lorsque celui-ci voltige dans les airs. Le castré tente bien sûr de récupérer son bien... Si après ça, vous manifestez encore l'envie de reluquer cet édifiant spectacle, c'est que vous êtes aussi bargeots que moi. Mais on n'est plus à une fleur près. La grande scène de cul de **Street Trash** se déroule dans un cimetière de voitures qui tient plus du dépotoir sauvage. Le mec est un clodo craspec vêtu de loques et la nana une bourgeoise ivre morte. Sur ce qui va suivre : shocking ! Une horde de péquenots zombifiés enlèvent ensuite la nana pour la violer. Son corps est abandonné ; l'énorme propriétaire de la ferraille le découvre et s'empresse de le besogner. Tout est permis dans **Street trash** y compris les grands coups de tatane dans les roustons. Y compris les dialogues les plus orduriers de l'histoire du cinéma. « Suck my... », « kiss my... », « fuck... ». Anthologique. Tous les personnages sont crados, tarés, obsédés. Il reste bien un couple de jouvenceaux, mais ils sont si cons. Un grand moment de cinéma underground dans le bon sens du terme puisque **Street Trash** est magnifiquement filmé avec des mouvements de caméra délirants (un retournement complet à 360 degrés !), des effets spéciaux très réussis (un grand moment : une bonbonne de gaz sectionnant un type en deux, le torse et la tête emportés tombent à quelques mètres derrière au ralenti). Leur responsable, Jennifer Aspinall, déjà coupable des mutilations de **Toxic. Street Trash** bénéficie également d'une bande son ahurissante qui colle parfaitement au cadre. L'auteur, 21 ans, se réfère à **La Horde Sauvage, Salo ou les 120 Jours de Sodome, La Grande Bouffe, El Topo, Zombie, Desperate Living, Rocky Horror Picture Show**... ce qui est déjà inquiétant quant à sa santé mentale. Comme de la nôtre ! Prière de tirer la chasse après usage.

Marc TOULLEC

(Street Trash) USA. 1986. Réal. : Jim Muro. Prod. : Roy Frumkes. Scén. : Roy Frumkes. Dir. Phot. : David Sperling. Mus. : Rick Ulfik. SPFX : Jennifer Aspinall et Mike Lackey assistés de Dean Kartalas et Scott Coulter. Int. : Bill Chepil (Bill Janes), Vic Noto (Bronson), Mike Lackey (Fred), Jane Arakawa (Wendy), Nicole Potter (Winette), Mirian Zucker (Society Wench), Bernard Perlman (Wizzy), Clarenze Jarmon (Burt)... Dist. : Métropolitan Filmexport. Sortie Paris prévue fin février 1987.

The Lamp

Faites un souhait... si vous l'osez !

(U.S.A.)

A priori, une minuscule production indépendante américaine sans autre éclat particulier que son affiche. Mais l'énoncé du scénario possède ce rien de folie et d'originalité qui amène une certaine curiosité...

The Lamp s'ouvre sur un flashback. 1897, Galveston au Texas. Le brouillard. Un vaisseau-fantôme vient s'échouer dans ce petit port. Tous les marins sont morts.

Seule une fillette gît encore vivante. Elle détient l'objet de tous les malheurs de l'équipage : une lampe. De celle qui carbure à l'huile et que l'imagerie populaire adjoint au nom d'Aladin.

La jeune fille est maintenant devenue une vénérable vieille femme vivant seule dans une bicoque de son âge. Mais voilà qu'elle se trouve agressée par un trio de voyous qui finalement la tuent. Mais avant de mourir, elle aura eu le temps de libérer les démons de la lampe. Ceux-ci libérés torturent et exterminent les malfrats.

Maintenant, la lampe se retrouve au musée local et retient l'attention d'Alex, la fille du conservateur. Elle devient à son tour la gardienne de l'objet maléfique qui, désormais, la tient en son pouvoir. Cinq des amis de bahut d'Alex envisagent de passer une folle nuit de bringue à l'intérieur du musée. Flirt, musique et bière figurent sur la liste des festivités. Mais ce sont les monstres de la lampe qui vont venir égayer les réjouissances. Momies, zombies et autres créatures infernales se répandent dans la ville. Toujours sous l'emprise des forces diaboliques, Alex ne devra son salut qu'à l'amour filial et détruira la lampe. Vraiment ?

Pour l'heure, nous n'en savons guère plus sur **The Lamp.** Tous les noms au générique sont inconnus, mais la promesse d'effets-spéciaux à base d'entités monstrueuses suffisent à alimenter une impatience grandissante...

M.T.



(The Lamp) USA. 1986. Réal. : Tom Daley. Prod. & Scén. : Warren Chaney. Int. : Deborah Winters, James Huston, Danny D. Daniels, Andra St. Ivanyi... Dist. : CDA.

Gothic

La peur est-elle un jeu ? Les protagonistes du dernier film de Ken Russell en font l'expérience.

(Grande-Bretagne)

La nuit du 16 juin 1816 marque une date-clé dans l'histoire de la littérature fantastique, et la naissance des deux mythes les plus puissants et les plus terrifiants de l'imaginaire moderne... Cela se passait dans une vaste et luxueuse villa surplombant le lac Léman : deux illustres poètes – Lord Byron et Percy Shelley –, leurs compagnes, – Claire Clairmont et Mary Shelley –, faisaient, avec leur hôte, le Dr. Polidori, un concours d'histoires « gothiques » et macabres. Le temps était à l'orage, l'ambiance propice aux rêves les plus fous... Visions, fantasmes et prémonitions assaillirent bientôt ces cinq personnages tourmentés. Au petit matin, Mary Shelley écrivait les premières pages de « Frankenstein », tandis que Polidori débutait le roman « The Vampyre », dont le protagoniste, inspiré de Byron, préfigurait le Comte Dracula... **Gothic** est le récit des étranges événements qui se déroulèrent la nuit du 16 juin 1816 dans la villa Diodati...

Mais heureusement pour Ken Russell et son scénariste Stephen Volk, aucune information historique précise n'étant vérifiable quant aux événements de cette fameuse nuit, cela leur a laissé le champ libre pour interpréter à leur façon l'expérience commune des cinq personnages.

Ken Russell est d'ailleurs un habitué des biographies visionnaires (**Music Lovers, Malher, Lisztomania**) dans lesquelles son goût du délire visuel s'est sans cesse affirmé et en a fait l'un des cinéastes dont on attend les œuvres avec impatience, certains de recevoir à chaque fois un flot d'images surprenantes. **Gothic**, après les deux réalisations de facture plus traditionnelle qu'ont constituées **Au delà du Réel** (Altered States) et **Les Jours et les Nuits de China Blue** (Crimes of Passion), renoue avec ce style baroque, échevelé, chargé de symboles volontiers provocateurs. Après la musique, la danse, c'est au tour de la création littéraire, et qui plus est, de la littérature macabre et fantastique, d'être explorée par la caméra indiscrète mais lyrique de Ken Russell. Fantastique, **Gothic** l'est assurément, puisqu'il plonge aux origines même du processus artistique, fouillant ces recoins obscurs de l'esprit d'où s'échappent de fugitives visions auxquelles se référera ensuite le créateur pour donner naissance à son œuvre.





Décortiquer ainsi à l'écran la genèse du célèbrissime « Frankenstein » ou d'un roman préfigurant le plus célèbre vampire, relève d'une séance de psychanalyse pour afficionados de films d'horreur. Une mise à nu dont le déroulement abolit les notions de réalité et de rêve, de logique et de temps, et fait se mêler peurs du surnaturel avec fantasmes sexuels, visions de créatures chimériques et autres faux-semblants. Comme le dit Byron à ses amis : « Nous sommes les enfants de cet âge - celui du rêve ». Des relations intimes pour le moins complexes unissant tous ces beaux décadents, c'est à la source de ces passions que viennent s'abreuver leurs élucubrations. La réalité s'enrichit d'une symbolique outrancière qui confère aux visions une dimension surréaliste. Victimes de leur imagination, les poètes de **Gothic** se perdent corps et âme dans les ténèbres d'une inspiration macabre d'où ils risquent de ne pas sortir indemnes, et une telle frénésie créatrice appelait bien-sûr la surenchère. **Gothic** se devait d'être ce puzzle de peurs enfouies, cette introspection des phobies de cinq personnages désireux d'aller jeter un coup d'œil (et même les deux yeux) de l'autre côté du miroir.

On peut dire que Ken Russell est parvenu à rendre passionnante cette entreprise, qu'une fois de plus quelques images-choc resteront gravées dans nos mémoires, mais aussi que l'appréciation d'un tel travail se mesure surtout à la correspondance qu'il entretient avec nos propres fantasmes.

Denis TREHIN

***Gothic.** G.B./1986. Réal. : Ken Russell. Sc. : Stephen Volk. Prod. : Penny Corke. Prod. exéc. : Al Clark & Robert Devereux. Chef déc. : Christopher Hobbs. Cost. : Victoria Russell. Mont. : Michael Bradsell. Ph. : Mike Southon. Mus. : Thomas Dolby. Int. : Gabriel Byrne (Byron), Julian Sands (Shelley), Natasha Richardson (Mary), Myriam Cyr (Claire), Timothy Spall (le docteur Polidori), Andreas Wisniewski (Fletcher), Alec Mango (Murray), Dexter Fletcher (Rushton), Pascal King (Justine). Durée : 1 h 30. Dist. : FORUM. Sortie : 4.2.87.*

Graveyard Shift

Vampire, vous avez dit vampire ? Tu l'as dit mon kiki. Et vampire new-look qui plus est...

(U.S.A.)

Le mythe du vampire n'en finit plus de renaître de ses cendres. Le voici, cet émule du Comte Dracula, chauffeur de taxi à New York, de nuit exclusivement bien-sûr. Il a l'apparence du macho italo-américain classique et ces dames ne lui résistent pas un seul instant. Un séducteur ténébreux, voilà comment Gérard Ciccoritti le présente. D'où la très haute teneur érotique de son film. Rarement film de vampire aura poussé la filiation sexe-sang à ce point, y compris **Les Prédateurs** dont l'ombre plane perpétuellement sur **Graveyard Shift**. Le sang coule sur les seins (gros plans), le long d'une jambe sur les bas résille... Potentiel bandulatoire certain. Le metteur en scène glisse en montage alterné trois scènes de séduction explicites : séquence dans un cercueil, autour d'une piscine (référence à **La Féline** de Jacques Tourneur) et dans un cimetière. Dans les deux derniers cas, l'érotisme débouche sur l'égorgement du mâle. Tourné en 16 mm sans défauts techniques notables, **Graveyard Shift** opte pour une esthétique très vidéo-clip et organise des séquences entières selon le même principe : musique synthétique, succession rapide des plans... Les couleurs dominantes, le bleu de la nuit et le rouge du sang, sont saisies avec un rare bonheur et visuellement le film est superbe, traversé d'images d'une fulgurante beauté. Le scénario n'a pas été négligé pour autant. Hormis le personnage de loup blessé du vampire, on retiendra surtout Michelle (tout droit sortie du tube des Beatles), femme d'une trentaine d'années condamnée par la médecine, et pour laquelle le vampirisme sera une échappatoire suprême. Belle idée qui fragilise de manière imperceptible la dureté de l'ensemble. Mais Gérard Ciccoritti n'oublie pas les mythologies du genre. Mythologies présentes dans l'érotisme évidemment (soumission, homosexualité féminine, jouissance au moment du baiser mortel...), et aussi dans les décors (le décor gothique du cimetière de cinéma), la gestuelle (très théâtrale), le grand guignol... Un excellent film dont on retiendra le somptueux leitmotiv musical « Children of the Night ».

M. T.



***Graveyard Shift :** USA, 1986. Réal. : Gérard Ciccoritti. Prod. : Arnold H. Bruck et Stephen R. Flaks/Cinema. Ventures-Lightshow Communications. Scén. : Gérard Ciccoritti. Dir. Phot. : Robert Bergman. Mus. : Nicholas Pike. Int. : Silvio Oliviera, Helen Papas, Cliff Stoker... Durée : 1 h 29 mn. Dist. : Les films Jacques Leitienne. Sortie Paris prévue pour février 1987.*

The Kindred

Attention, monstre tentaculaire et mélomane à ses heures !

(U.S.A.)

Sur un thème usé jusqu'à la corde, **The Kindred** parvient encore à innover. Les manipulations génétiques entrent en ligne de compte et expédient sur le tapis un monstre tentaculaire dû aux expérimentations d'un savant fou. **The Kindred** (traduction «le lien de parenté ») ne s'embarrasse pas de complexes vis-à-vis des données traditionnelles du genre : montée progressive du danger, lutte finale contre le monstre... Mais le spectaculaire ainsi que quelques trouvailles fustigent l'apparente banalité du script. Il y a par exemple la pastèque contenant l'affreuse bestiole,l'espèce d'embryon barbotant dans du formol et pris d'une rage hystérique... Les effets-spéciaux, très réussis et signés d'un type qui a bossé sur **Twilight zone, Poltergeist** et **Silver Bullet**, Michael McCracken, tiennent parfaitement la distance. A deux ou trois moments, ils parviennent même à créer une tension plus que forte : les tentacules rentrant dans la bouche, d'une victime et surtout la métamorphose d'une superbe brune aux yeux verts en une chose pas très éloignée du batracien. A faire se dresser les cheveux sur la tête. Les scènes choc abondent : visite d'un malheureux dans les caves de Rod Steiger où sont parqués les résidus humains de ses expériences, plongée dans un cloaque sous la maison maudite... Même s'il n'atteint la répulsion quasi épidermique d'un **Vidéodrome, The Kindred** titille en quelques plans brefs la souffrance physique la plus profonde. Deux moments sont à ce titre assez révulsants : la vivisection à laquelle se livre Rod Steiger et l'observation d'un bébé monstre... Produit de la bonne série B américaine et réalisé avec juste ce qu'il faut de moyens, **The Kindred** s'impose donc comme une gentille réussite, mineure sans doute, et qui, se déroulant constamment au premier degré, ne se lasse pas de croire que toutes les vieilles bicoques perdues dans la campagne dissimulent des monstres sensibles à la musique...

M. T.



***The Kindred :** USA, 1986. Réal. : Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter. Prod. : Jeffrey Obrow et Stacey Giachino/F. M. Entertainment. Scén. : Stephen Carpenter, Jeffrey Obrow, John Penney, Earl Ghaffari, Joseph Stefano. Dir. phot. : Stephen Carpenter. Mus. : David Newman. SPFX : Michael John McCraken (créatures), Mathew Mungle (maquillages), Lars Hauglie (effets mécaniques). Int. : David Allen Brooks (John Hollins), Rod Steiger (Dr. Phillip Lloyd), Amanda Pays (Melissa Lefridge), Talia Balsam (Sharon Raymond), Kim Hunter (Amanda Hollins), Timothy Gibbs (Hart Phillips), Peter Frechette (Brad Baxter)... Durée : 1 h 32 mn.*


VAMPIRES
in
VENICE
(NOSFERATU 2)



AVORIAZ

Terminus

Un "Mad Max" à la française, Halliday et Karen Allen au volant.

PIERRE-WILLIAM GLENN, réalisateur.

« Le point de départ de **Terminus**, pour résumer en quelques mots, c'était de mélanger fantastique et science-fiction dans un film français, avec des moyens qu'on n'a pas l'habitude d'avoir à l'échelle européenne. Ceci dit, ce n'est pas un film de studio (au sens américain), c'est un film personnel qui fait appel au principe du studio, par exemple une équipe d'effets spéciaux réunie pendant pas loin d'un an ».

A l'origine du schéma scénarique de **Terminus**, il y a l'idée du jeu : « Nous sommes dans le cadre d'une espèce de super Paris-Dakar sur tout un continent, mâtiné de règles inspirées du football américain. Les éléments de ce jeu sont des camions ; par ailleurs, il y a un personnage assez « noir » (interprété par Jürgen Prochnow), issu en droite ligne du cinéma fantastique traditionnel, qui manipule tout ça à ses propres fins, et que les héros de l'histoire vont être amenés à rencontrer. « Pour le pire plus que pour le meilleur, on s'en doute...

Mais qu'est-ce qui a pris à Pierre-William Glenn d'imaginer un tel film ? Et bien, quelques années auparavant, on lui avait déjà proposé de réaliser un film d'aventures sur les sports mécaniques, avec entre autres des camions. Plutôt que la simple perspective de mettre en boîte cascade sur cascade, ça lui a servi de détonateur pour l'élaboration d'un projet nettement plus ambitieux. D'abord avec Alain Gillot, un journaliste qui a écrit précédemment deux scénarios pour lui, puis surtout avec Patrick Duvic, il met en place l'espace de sept moutures le script définitif de **Terminus.** Définitif ? Voire... : « Dans le cours du tournage, des éléments intéressants se sont révélés ; par exemple, la manipulation des images synthétiques, les possibilités qu'elles offrent, tout ça m'a amené à ne pas monter l'intégralité des cascades, mais à en prendre l'aspect « synthétique », étant donné que le film traite du rapport entre une vision mathématique, synthétique de la réalité et une vision plus intuitive ». Ainsi, les images informatiques conçues par la société T.D.I., incitent Pierre-William Glenn à modifier le montage de certaines séquences.

Question méthode de découpage, pour les scènes d'action, le story-board était de rigueur, et c'est Christian Debarre, un dessinateur plein de talent qui s'est chargé de sa conception, avec une précision extrême. « A vrai dire, au moment de tourner, je ne l'avais pas sous les yeux parce que je le connaissais par cœur. Ce story-board, c'était plutôt des images que j'avais dans la tête, et c'était donc le meilleur moyen de communiquer concrètement ces images au reste de l'équipe. Ça n'a rien à voir avec l'utilisation qui est faite du story-board dans la publicité, où le réalisateur est tenu d'illustrer un document conçu par d'autres ».

Pour l'esthétique de son film, Pierre-William Glenn avait des références cinématographiques à l'esprit, et non des moindres. « Une des œuvres les plus importantes pour moi, c'est **2001, l'Odyssé de l'Espace.** J'aime également beaucoup le premier **Alien,** celui de Ridley Scott. En ce qui concerne **Terminus,** j'espère qu'avec des moyens financiers inférieurs, je ne déparerai pas ». Il est de bon augure, en tout cas, que Glenn veuille placer son film sous le signe (les points de repère cités l'attestent) du fantastique comme art d'une ambiance, d'une émotion (et d'une réflexion), plus que d'un look et d'un fracas de carosseries qui s'entrechoquent... Ce qui n'empêche pas un soin extrême accordé à l'aspect visuel de **Terminus.** « J'ai puisé évidemment dans la peinture fantastique. Tout a été dessiné, maquetté, etc. Grâce à l'aide, entre autres de Alain Challier, un ami, professeur aux Beaux-Arts, peintre et sculpteur ; et puis, Jacques Gastineau a vraiment marqué de sa griffe la globalité du look de mon film. Certains ne manqueront pas d'établir un rapport entre ce qu'il a fait et certains des travaux du peintre suisse Giger, sans doute à cause (ou grâce) de (à) leur utilisation commune de l'aérographe. Enki Bilal (un célèbre auteur de B.D. NDR) est également intervenu pour la conception des costumes des personnages ».

Terminus, ça représente une préparation extrêmement longue pour un film français ; en l'occurence, plus de huit mois, avec une certaine inquiétude et l'hésitation à investir de grosses sommes d'argent à ce stade, quand il y a le risque permanent que le projet tombe à l'eau. Autrement dit, il fallait derrière tout ça des gens particulièrement motivés. Et même, comme le dit Pierre-William Glenn, « quasiment des fanatiques ».

Le chapitre pognon : le financement de **Terminus** s'est effectué sur trois axes ; il y a eu l'aide précieuse d'Anne François et de sa société Cat Productions ; celle de différents sponsors (marques de camions, etc...) ainsi que l'argent de certaines SOFICA, tout ça pour la France (sans compter la propre structure de production de Glenn : Les Films du Cheval de Fer) ; une productrice de RFA a permis d'obtenir une avance auprès de banques allemandes ; enfin, aux Etats-Unis, Anne François et Pierre-William Glenn ont pu avoir d'une part des avaloirs de la firme vidéo Embassy Home Entertainment, et d'autre part une garantie de distribution américaine en salles par Hemdale (ceux qui ont **Terminator** à leur actif). Il fallait bien cela, non seulement pour réunir les 60 millions de francs lourds qui constituent le budget du film, mais aussi pour préparer le coup en vue d'une rentabilisation optimale et internationale.

Quand on connaît la prestigieuse carrière de chef-opérateur de Pierre-William Glenn, on ne peut résister à l'envie de lui demander en quoi cette expérience à l'image a pu influencer son travail de metteur en scène : « Je ne peux évidemment pas faire abstraction de ma connaissance de la lumière et du cadre. L'intérêt que j'y vois, c'est de savoir ce que font les techniciens sur le plateau, et donc de ne pas m'impatienter lorsque leur travail met un certain temps (ce qui n'était pas le cas de certains des réalisateurs avec qui j'ai collaboré dans le passé). Sinon, je crois que je fais plutôt des films... de scénariste !... Simplement, il est vrai que je peux parler un langage plus précis avec les gens qui font la photo. Parfois, généralement pour des scènes d'acteurs, je cadre moi-même ; c'est la possibilité pour moi d'aborder ces scènes d'une façon plus intime. Mais les gens qui diront de **Terminus** (ou qui ont dit des **Enragés**) que c'est un film d'opérateur seront dans l'erreur. Je suis responsable du film en tant que réalisateur, et les reproches ou les louanges qui me seront adressés concerneront mon travail de réalisateur. Film d'opérateur, ça ne veut rien dire ».

Un dernier mot sur le casting de **Terminus** : tout le monde est au courant que Johnny H... tient le rôle principal ; mais il y a aussi Karen Allen, Julie Glenn (la fille de son père, la copine drôle et émouvante de Charlotte Gainsbourg dans **l'Effrontée**), Gabriel Damon (dans le rôle d'un enfant conçu artificiellement par le méchant), ainsi que tous les autres, sans oublier la bande de cascadeurs dirigée par Michel Normand.

Alors, attention, terminus, tout le monde descend... Et rendez-vous en soirée de clôture du festival d'Avoriaz (pour quelques initiés), ou alors en salle, le 28 janvier 87 (pour les autres).

Le camion « Monstre » en cours de fabrication. Ph. Gilles Puech.



MAD IN FRANCE

JACQUES GASTINEAU,

conception et fabrication des effets spéciaux mécaniques et de maquillage.

Difficile, si l'on veut faire un film fantastique en France aujourd'hui, de ne pas envisager la collaboration de Jacques Gastineau.

En tout cas, c'est ce qu'a dû se dire Pierre-William Glenn une fois le scénario de **Terminus** achevé. D'autant plus difficile qu'ils avaient eu l'occasion de travailler ensemble sur un spot publicitaire.

« C'était il y a environ un an et demi. Pierre-William Glenn, à ce moment-là, était passé chez moi, et il avait pu voir le travail qu'on avait déjà commencé dans le domaine de l'animatronique. Ça l'avait intéressé. Quelques mois plus tard, il m'a recontacté pour son long métrage. Au départ, il s'agissait uniquement pour nous de faire des « make-up effects » ; en fait, on s'est également chargés de la conception et de la fabrication des camions et d'autres accessoires tels qu'une main mécanique ou des lentilles spéciales pour Johnny Halliday, ainsi que certains décors ».

Au total, neuf mois de travail dans un entrepôt au cœur d'une zone industrielle de la banlieue Est. « Le plus urgent, et le plus important, c'était de faire les camions ; des camions énormes, à l'aspect futuriste, qu'il fallait concevoir, dessiner, puis fabriquer, et qui devaient rouler. Il y avait celui que conduit Halliday (alias « le Manchot »), et qui s'appelle « Monstre » ; il y avait une réplique plus légère de ce camion, pour des cascades ; et il y avait un troisième camion de 19 m de longueur, « Petit-frère ». Ces véhicules ont été construits à partir de camions normaux, sur lesquels une fausse carrosserie était installée et peinte ».

Précisons également que la cabine de pilotage de « Monstre » va réserver bien des surprises aux spectateurs de **Terminus** : entièrement « animatronisée », elle peut changer complètement d'aspect en l'espace de quelques secondes.

Mais la plus grosse partie du travail de Jacques Gastineau (qui n'apparaîtra pas pour autant plus longtemps que le reste, au contraire), celle qui lui a demandé quatre mois et demi de dur labeur, aura été la fabrication des huit enfants-clones plus ou moins ratés fabriqués par le méchant savant du film. Certains sont normaux, d'autres monstrueux, mais ils sont tous imparfaits. A l'exception d'un d'entre-eux, tous sont vivants, et s'agitent et se débattent, enfermés dans le camion « Petit-frère ».

Un sacré pari pour Gastineau, qui n'était tenu d'en fabriquer que quatre, mais qui s'est investi à 200 pour cent afin, dans le même laps de temps et sans plus d'argent, d'en faire le double. Avec une équipe de sept personnes en moyenne, dans laquelle on ne sera pas surpris de retrouver Frédéric, le frère de Jacques, Josette Forgeot, Benoît Lestang (au début), Gilles Rossire, Christian Orven et quelques intermittents venus un peu de tous les horizons.

Pour les plans des enfants dans le camion, il a fallu pas moins de 17 manipulateurs ; et il en aurait fallu deux fois plus si certains mouvements faciaux des personnages (les yeux, la bouche, etc...) n'étaient pas mémorisés sur ordinateur. Petite nouveauté, l'un de ces clones mutants a un corps entièrement transparent. La matière adéquate, Jacques Gastineau l'a trouvée à partir d'échantillons que lui envoient régulièrement des entreprises de matériaux chimiques style Rhône-Poulenc.

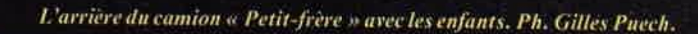
Superviser les effets spéciaux d'un long métrage, c'est quelque chose que Gastineau n'avait pas encore pu faire. Ce coup-ci, ça y est.

Alors, quelle est la prochaine étape ?

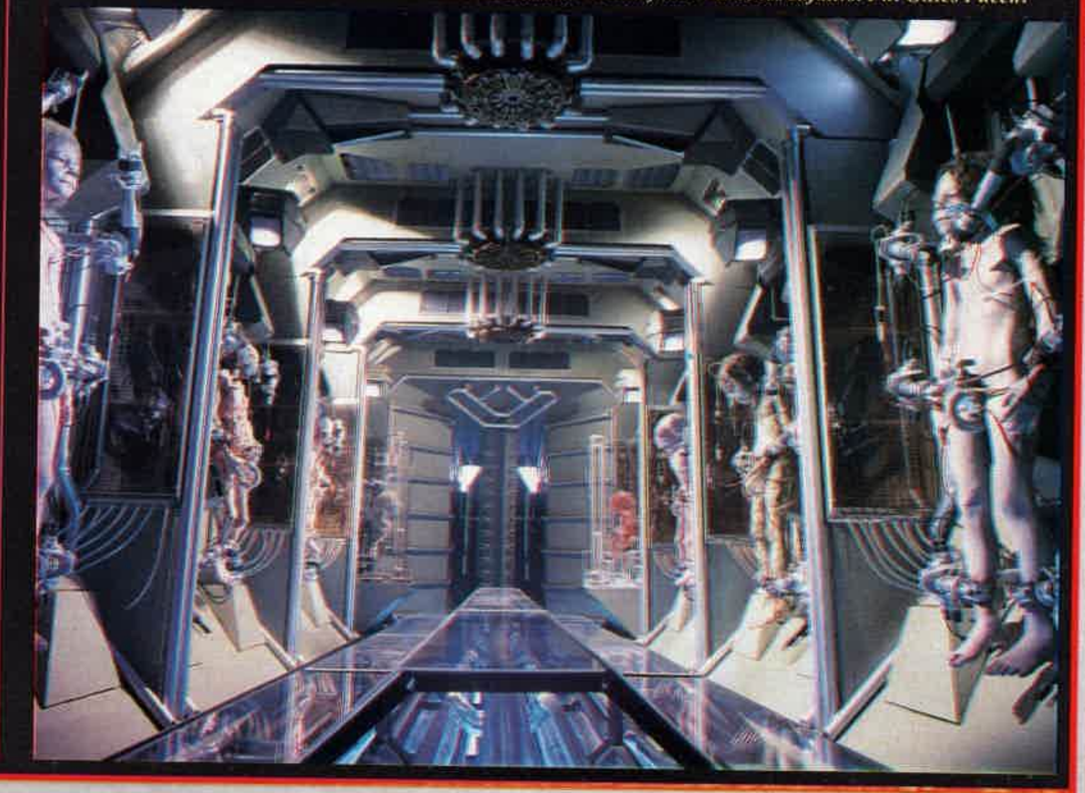
Jean-Michel LONGO



Créature ratée du Docteur (et effets spéciaux réussis de Jacques Gastineau). Ph. Ida Glenn.



L'arrière du camion « Petit-frère » avec les enfants. Ph. Gilles Puech.

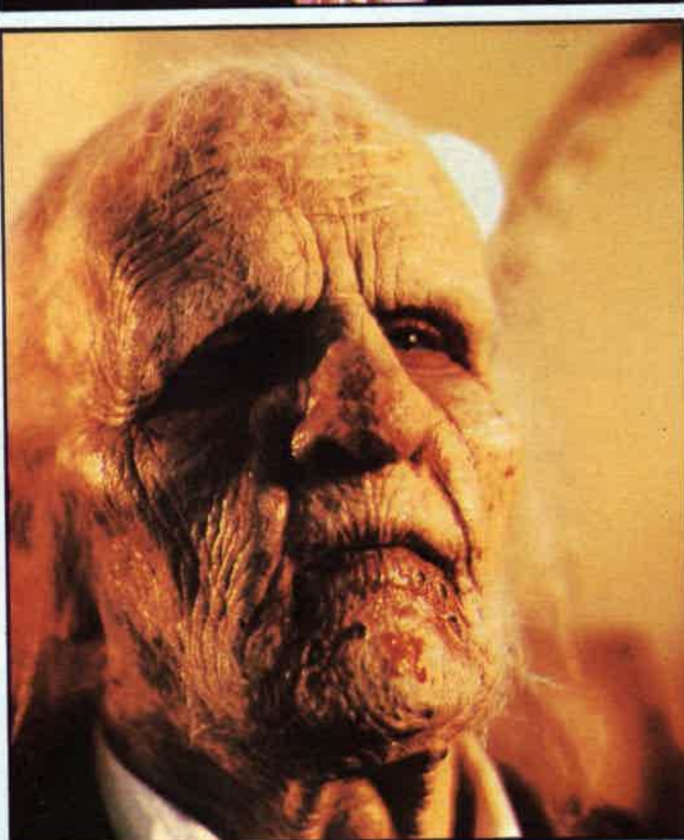


Massacre à la Tronçonneuse 2

Entre l'humour et l'horreur, une réflexion sur notre réalité quotidienne. Impressionnant !

(U.S.A.). The Texas Chainsaw Massacre 2.





Époustouflant.
Alors même que son talent de réalisateur n'est plus à prouver, Tobe Hooper nous en fait une nouvelle démonstration. Pour le plaisir.

La principale chausse-trape, c'était le fondement de ce projet, à savoir donner une suite, plus de dix ans après, à **Massacre à la Tronçonneuse**. Un atout qu'Hooper devait sans doute garder en réserve dans son jeu le jour où sa cote baisserait auprès des producteurs. Après les échecs financiers (et financiers seulement ; certainement pas artistiques) de **Lifeforce** et **l'Invasion vient de Mars**, le moment est venu. Mais comment peut-on faire (et réussir) la séquelle d'une œuvre aussi pure ?... Personne n'en avait certainement la moindre idée. Personne, sauf Tobe.

Beauté du scénario : ou comment amener, dans les premières minutes du film, à la fois la séquence violente qui accrochera les spectateurs, la situation qui fournira le nœud de l'intrigue et une présentation juste et fouillée du personnage principal. Ou comment construction dramatique et ambiance vraie font bon ménage...

Tobe Hooper s'intéresse aux petites gens, ceux que l'on côtoie tous les jours, nos voisins, nos amis, nos parents, nous-mêmes. Et ce qu'il met à nu à travers ses personnages, c'est ce qu'il y a de profondément enfoui en chacun : des émotions primaires, brutes, des émotions fortes ; la peur, la haine et aussi l'amour.

Le personnage principal de **Massacre à la Tronçonneuse 2**, c'est Stretch, l'animatrice d'une petite station de radio perdue dans l'arrière-pays texan. Une existence tranquille dans un petit univers terre-à-terre. Jusqu'au jour où Stretch est témoin d'un horrible assassinat. Témoin auditif, deux types qui cherchaient les ennuis, et qui se font tuer à coups de tronçonneuse pendant qu'ils téléphonent des conneries à Stretch. Stretch a tout entendu. Stretch a tout enregistré. Et ça va lui valoir de sacrés ennuis...

Le monde selon Hooper est un monde de dingues, de maniaques tarés jusqu'à la moëlle autant que de justiciers puritains complètement déboussolés. Autant se l'avouer, la morale de ce « Stretch au pays des horreurs » nous laisse un arrière-goût très amer à la bouche. Déjà qu'au premier degré, c'est carrément à nous couper l'appétit.... Mais si on y croit autant, c'est tout simplement parce que la réalité n'est pas loin. Celle qu'on refoule, qu'on refuse, qu'on renie. Un film comme celui-là, c'est la face cachée de la vie. Triste.

L'horreur chez Tobe Hooper est toujours axée sur l'inerte, sur l'objet, sur le fétichisme. Pas étonnant alors que la famille meurtrière qui sévit encore dans **Massacre à la Tronçonneuse 2** ait élu domicile sous un parc d'attractions guerrières peuplé de mannequins et autres accessoires factices. Et avec les objets, le rituel : celui, par exemple, du repas de famille. Un monument d'humour noir...

Car l'horreur dans ce film est indissociable de son humour : une forme de comique absurde, cartoonesque dans sa violence et ses excès. Il faut voir Dennis Hooper partir purifier le monde armé de ses tronçonneuses. Il faut voir la tête pensante de la famille sanglante philospher sur les problèmes du petit commerce (celui de la viande, évidemment) face aux grands concurrents.

Beaucoup d'autres choses à voir dans **Massacre à la Tronçonneuse 2**, comme ce style d'image, volontairement « sale », pas trop nette, où les bavures de lumière renforcent l'ambiance nauséeuse. A voir aussi un cinéaste s'amuser, que ce soit par une courte apparition en fêtard éméché, ou alors par des références à son premier film, sans compter un final parodique plus proche des films de cape et d'épée que de l'épouvante traditionnelle. Choses à entendre également, avec une bande-son utilisée dans toutes ses gammes : musique du quotidien, silences à couper au couteau, conversations familiales, et puis ce ronflement obsessionnel et assourdissant de la tronçonneuse. Ce grondement annonciateur de violence. Quand la Mort a troqué sa faux contre un outil plus perfectionné... Plus moderne...

Les peurs d'aujourd'hui, elles sont dans **Massacre à la Tronçonneuse 2**. Pour celles de demain, il faudra attendre le prochain film de Tobe Hooper. Avec impatience.

Jean-Michel LONGO

The Texas Chainsaw Massacre 2. USA. 1986. Réal. : Tobe Hooper. Prod. : Yoram Globus et Menahem Golan pour le Cannon Group, inc. Co-prod. : Tobe Hooper et L.M. Kit Carson. Scén. : L.M. Kit Carson. Dir. Phot. : Richard Kooris. Mus. : Tobe Hooper et Jerry Lambert. Mont. : Alain Jakubowicz. SFX Maqu. : Tom Savini. Int. : Dennis Hopper (Lt Lefty Enright), Caroline Williams (Stretch), Bill Johnson (Leatherface), Jim Siedow (Cook), etc. Dist. : Cannon France. Durée : 1 h 20. Sortie Paris le 21 janvier 1987.

From Beyond

Toutes griffes dehors, les créatures de l'au-delà sont parmi nous !

(U.S.A.) Aux portes de l'au-delà



▲ *Un final gluant à souhait !*
Barbara Crampton subit l'effet du Resonator ▼



Voici tout juste un an que **Re-Animator** aura explosé comme l'énorme abcès de gore qu'il est. De gore et aussi d'érotisme, d'humour. Ça détalait à un rythme d'enfer, les docteurs décapités coursaient la blonde la tête dans un sac de sport. C'était sanglant, burlesque et réalisé pour une poignée de dollars par un cinéaste débutant, Stuart Gordon. Le bougre récidive.
Question : cette seconde réalisation répondra-t-elle à l'attente de l'inconditionnel de **Re-Animator** ? Angoisse... Rescapée de **Re-Animator,** Barbara Crampton et quelques sales bestioles devraient vous calmer.

LES ABATS DE BARBARA

Barbara Crampton est une personne charmante. On le sait depuis **Re-Animator.** Depuis que ce cochon de Stuart Gordon l'a ligotée sur une table d'opération, depuis que sa caméra a bien montré qu'elle ne portait rien sous la veste de pyjama. On fantasme, mais Barbara, avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son minois charmant, n'est pas vraiment le prototype de la bombe sexuelle qui fait péter l'érectomètre. Fille de docteur dans **Re-Animator,** elle est dans **From Beyond** docteur en psychiatrie. Lunettes, coiffure classique, jupe très comme il faut et personne au balcon. Frustrant. Pas pour longtemps vu les vertus aphrodisiaques du Résonator, un appareil bizarre qui stimule la libido et qui, accessoirement, libère quelques monstres-caramel mou de l'au-delà. Les monstres ne font pas le poids quand Barbara prise de picotements là où vous savez découvre dans une garde-robe particulière quelques pièces de cuir noir clouté. Bas, corset, cache-sexe... effet radical : la température monte. Barbara n'en peut plus et se rabat sur ce pauvre Jeffrey Combs épilé des pieds au sommet du crâne par un aspirateur flasque et gélatineux. Cut. Le propos de Stuart Gordon touche pour beaucoup au cul. La blonde frigide se mue en nymphomane adepte du bondage. Tout ça parce que le savant fou du film, le docteur Prétorius, est un obsédé de première. Pas un vieux radoteur mais un mec de style viril qui adore enchaîner les nanas pour les bastonner. Catapulté dans l'autre monde par le résonateur, il envisage à son retour de livrer la planète à la plus grande partie de jambes en l'air du cosmos. Ses intentions seraient bien méritoires s'il ne s'agissait pas aussi d'en foutre plein la gueule aux partouzeurs. La domination du monde passe maintenant par le croupion. Thématiquement, ça pèse. Niveau fesse, **From Beyond** donne dans le salace, dans le symbole gros comme ça. Evidemment, Prétorius fait du rentre-dedans à la doctoresse qui repousse ses avances. Il l'agresse, tente un suçon baveux. Il se ramasse une veste. Crampton saisit un extincteur phallique et asperge le monstre d'un liquide poisseux et blanchâtre. Plus tard, la belle malmenée tranche d'un vigoureux coup de dents l'appendice tournicotant sur le front de Jeffrey Combs. Jolie et fine évocation de la castration. Très branché érotisme, **From Beyond** étale ce que le cinéma fantastique

***From Beyond** USA. 1986. Réal. : Stuart Gordon. Prod. : Brian Yuzna. Scén. : Dennis Paoli, Brian Yuzna, Stuart Gordon d'après une nouvelle de H.P. Lovecraft. Dir. Phot. : Mac Ahlberg. Mus. : Richard Band. SPFX : John Buechler, Anthony Doublin, John Naulin, Mark Shostrom. Int. : Jeffrey Combs, Barbara Crampton, Ted Sorel, Ken Foree, Carolyn Purdy-Gordon, Bunny Summers, Bruce McGuire... Dist. : Eurogroup. Sortie prévue le 25 février 1987.*

s'était contenté de suggérer jusque-là. Fini les héroines discrètement giflées. On en vient au viol explicite, à l'accouplement bestial entre la chair rose et une barbaque protéiforme. Le monstre aussi bandait.

MONSTRES LUBRIQUES

C'est simple, **From Beyond** repose sur deux éléments bien précis. Le premier tourne autour de la plastique de Barbara Crampton, tour à tour perverse et innocente. Et puis il y a les monstres. Des gros, des petits, des bestioles infernales de toutes les formes, qui changent de forme. En bref, des monstres qui assument avec zèle leur fonction de monstre. Ce sont des espèces d'anguilles aux machoires puissantes qui ouvrent le bal. Jolie séquence : on a l'impression que ces échappés de l'au-delà nagent autour de Jeffrey Combs. Les choses n'en restent pas là. Ce salaud de Prétorius réintègre une morphologie humaine et s'amuse follement à la modifier selon son caprice du moment. Ainsi, il fond littéralement, grossit, s'étale en largeur. Des grosses pattes de poulet lui poussent ; le cou s'étire et promène la tête à une distance appréciable des épaules. C'est fou ce qu'il se marre ce bon vieux Prétorius. A peine complexé par un physique pour le moins fluctuant, il vise à la conquête de la jolie Barbara Crampton. Une vraie pâte à modeler, ce corps. Il suffit de penser à un nouvel appendice, et hop ! le voilà. Une sorte de main géante à trois doigts se forme instantanément et vient caresser la jeune femme allongée.

Prétorius n'est pas l'unique vedette du show. Une grosse chenille (du style des vers de **Dune**) émerge dans la cave innondée. Elle avale Jeffrey Combs et le recrache. Entre temps, celui-ci aura perdu toute pilosité sur le corps. Tout rose et lisse maintenant. Enfin, il n'a pas tout paumé. Lui reste un solide appétit... de cerveaux. Il en trouve un dans une poubelle et le grignote. Mais sa méthode de ponction de la matière première mérite une mention : il applique la bouche contre l'œil et aspire bien fort. Toutefois, **From Beyond** ne manifeste que très peu le désir d'être un film gore. Bien sûr, le sang n'en est pas absent et loin s'en faut. Mais il en ressort surtout une suite de mutations délirantes, de transformations spectaculaires et assez peu sanglantes. Chercher Lovecraft là-dedans serait de surcroît bien inutile. Le scientifique taré est présent, son jeune assistant également et les monstres proviennent directement d'une autre dimension. A part ça, bernique pour la fidélité dans l'adaptation. Et comme tout le monde se moque éperdument de la trahison, vous comprendrez aisément que je ne vais pas me plonger dans l'œuvre du père du **Nécronomicon** pour mesurer l'étendue des dégâts.

Marc TOULLEC







« Que savons-nous... du monde et de l'univers qui nous entourent... Nos moyens de perception sont absurdement limités. Quant à notre façon d'appréhender les objets, elle est pitoyablement rudimentaire. Nous ne voyons les choses que grâce aux instruments dont la nature nous a pourvus, et n'avons aucune idée de leur nature profonde. Avec cinq misérables sens, nous prétendons nous fondre à l'infinie complexité du cosmos... Cette machine près de la table va émettre des ondes sur des organes sensoriels dont nous soupçonnons à peine l'existence. Ces mêmes ondes vont nous ouvrir des perspectives que ni l'homme ni tout autre forme de vie n'ont encore explorées. Nous découvrirons ce qui fait aboyer les chiens dans le noir, ce qui fait se dresser les oreilles des chats après minuit. Toutes ces choses et tous les mystères auxquels se heurtent les êtres vivants nous seront révélés. Nous franchirons le temps, l'espace, les dimensions, et, sans le moindre mouvement du corps, nous atteindrons ainsi le cœur même de la création. »

H.P. Lovecraft, ***From Beyond***





AVEC STUART GORDON

Aucun lecteur de *Mad Movies* ne peut nier que Re-Animator a dominé de la tête et des épaules (notez ce trait d'humour irrésistible) la production horrifique de 1986. Fauché, drôle et délirant, il soulevait en outre la question suivante : Stuart Gordon serait-il capable d'aller plus loin ? Après tout, ce n'était que son premier film. Mais quel coup de maître ! Dès le début, Gordon avait décidé de donner une suite à Re-Animator en adaptant une autre nouvelle de Lovecraft. Comme « Herbert West – Re-Animator », « From Beyond n'est pas une des meilleures œuvres de Lovecraft. Mais au contraire de « Herbert West – Re-Animator ». « From Beyond » n'a pas la consistance d'une véritable histoire. Là où la première développait sur une trentaine de pages une intrigue sanglante et mouvementée, la seconde dépassait à peine les sept feuillets. Le contenu de la nouvelle « From Beyond » est en fait condensé dans le premier quart d'heure du film de Gordon, lequel entre ensuite dans le domaine de David Cronenberg, « Le Roi de l'Horreur Organique », où les séismes affectant la géographie du corps humain prennent le pas sur les perturbations météorologiques. Rappelez-vous le film-dans-le-film au début de Scanners : Darryl Revok raconte qu'il s'est troué le front pour laisser les démons s'échapper, tout en montrant un pansement où il a dessiné un œil. Et cet emplacement est justement celui de la glande pinéale, le fameux « troisième œil » des mystiques.

Dans From Beyond, les docteurs Edward Pretorius et Crawford Tillinghast travaillent sur une machine destinée à stimuler la glande pinéale et à nous permettre ainsi d'entrer en contact avec les galaxies de choses invisibles qui flottent autour de nous. Des choses qui, dans le monde de Lovecraft, relèvent bien entendu de la plus ignoble monstruosité. Entre deux mutations, Stuart Gordon a bien voulu faire à *Mad Movies* d'inhabituelles et instructives révélations.

M.M. : Ça fait plaisir de se retrouver un an après (Stuart Gordon s'est déjà entretenu avec **Mad Movies** *dans le n° 39, soit en janvier 86). Pour fêter cet anniversaire, dites-nous tout sur* **From Beyond,** *en commençant par l'évolution de votre travail avec Empire Productions.*

S.G. : Tout le plaisir est pour moi, sincèrement. Cette fois-ci, Empire est intervenu dans le choix de l'histoire pour la bonne et simple raison que Charles band, le grand patron, est un fou de technologie. La nouvelle de Lovecraft étant consacrée à une étrange invention que nous avons baptisée le Resonator, c'est sans doute pour cela qu'elle a été choisie. Comme vous le savez probablement, la nouvelle est très courte ; nous l'avons transposée dans la première scène du film, puis nous avons essayé d'imaginer ce qui se serait passé si elle avait été plus longue. Elaborer le scénario nous a demandé beaucoup plus de temps que pour **Re-Animator** ; il nous a fallu inventer des personnages et développer une intrigue cohérente sur des bases plutôt fragiles, notamment sur cette histoire de glande pinéale.

M.M. : Parlons-en, justement, de cette fameuse glande.

S.G. : La glande pinéale a toujours été un organe très mystérieux. J'ai lu dans *Newsweek* un article qui la définissait comme « l'organe des années 80 »... (*rires*)... Peut-être **From Beyond** parviendra-t-il à décrocher la couverture ! Les scientifiques ont toujours pensé que la glande pinéale était la clé du cerveau, ce qui ramène à l'idée de Descartes pour qui la glande pinéale était le siège de l'âme.

M.M. : A propos, comment pouvait-il le savoir ?

S.G. : Je suppose qu'il a dû suivre des études d'anatomie ; cette glande est beaucoup plus développée chez les animaux que chez l'homme... en fait, elle sert aux reptiles de véritable troisième œil. Quoi qu'il en soit, nous avons tout lu sur la pensée de Descartes, et nous nous sommes inspirés d'un nombre incroyable de ses théories. Dans un sens, on peut dire que **From Beyond** est un film d'horreur adapté de Descartes...

M.M. : On y sent aussi l'influence de Cronenberg...

S.G. : Il y a en effet quelques similitudes... comme l'idée d'imaginer de nouveaux organes, bien que nous ayons extrapolé dans **From Beyond** sur les possibilités d'un organe existant réellement. Nous avons consulté des chercheurs qui travaillaient sur la glande pinéale, et quand nous leur avons soumis notre scénario, ils l'ont trouvé dans l'ensemble très cohérent, très rigoureux, et très crédible du point de vue scientifique, avec bien entendu quelques **petites** réserves. Mais ils disaient en gros : « Vous poursuivez nos propres expériences. »

M.M. : C'est aussi encourageant que d'obtenir l'approbation de la NASA après avoir conçu les plans de l'Enterprise.

S.G. : Oui, vraiment. Un jour que nous étions en panne d'inspiration, nous avons eu l'idée d'ajouter un rôle de psychiatre. Pour lui donner une consistance, nous avons imaginé que ce psychiatre (en fait, une femme) travaillait sur la schizophrénie et considérait cette maladie comme une conséquence directe de l'hypertrophie de la glande pinéale, faisant ainsi du schizophrène un malade capable de percevoir jusqu'à l'hystérie des choses que les gens normaux ne remarquent pas. Quand nous avons parlé de cette idée à des scientifiques, ils nous ont répondu qu'ils avaient déjà fait le rapprochement... mais qu'ils s'étaient aperçu que la glande pinéale des schizophrènes ne présentait aucune anomalie. La seule modification notable qu'ils auraient apportée à notre scénario aurait été de remplacer les ondes sonores stimulant la glande pinéale par des ondes lumineuses. A l'origine, les personnes exposées à la machine devenaient blanches, car la glande pinéale contient la substance qui pigmente notre peau. Or cette substance conditionne également nos pulsions sexuelles. Les scientifiques nous ont fait remarquer que les victimes du Resonator ne pouvaient pas **à la fois** blanchir et devenir des animaux en rut. Mis au pied du mur, nous avons finalement opté pour le dérèglement sexuel. Le personnage interprété par Barbara Crampton est au départ une femme à la pudeur **professionnelle,** et se retrouve à l'arrivée harnachée comme une nymphomane sado-maso type (ce qui a d'ailleurs valu à l'actrice d'apparaître dans *Playboy* dans cet accoutrement).

M.M. : J'imagine que vous avez tout fait pour éviter au film d'être classé X. Mais, entre le sexe et la violence, comment vous êtes-vous débrouillé ?

S.G. : La commission de censure a jugé **From Beyond** encore plus choquant que **Re-Animator** en émettant cette lapidaire appréciation : « Violence ininterrompue de la première à la dernière image. » Si vous leur demandez ce qu'il faut modifier, ils vous répondent : « Tout ». C'est rageant, quand même ! Je pense que c'est surtout notre fidélité à l'univers de Lovecraft qui les a choqués, à savoir cette vision noire et désespérée de l'homme et de sa place dans le cosmos. Ensuite, ils ont sans doute été indisposés par l'impact du film. Mais bon sang, c'est un film d'horreur, pas le **Muppet Show** ! et le but d'un film d'horreur est tout de même de perturber, de choquer, de donner des cauchemars, non ? Devant la commission de censure, je me sentais comme dans le bureau de mon proviseur. Quand ils ont vu la scène où Jeffrey Combs mange un cerveau, ils m'ont dit : « C'est déjà assez horrible comme ça. Pourquoi ce travelling qui se termine en gros plan ? Aviez-vous **vraiment** besoin d'insister ? »

M.M. : Il y a dans le film des partis pris d'éclairage très stylisés, bien plus que dans **Re-Animator.**

S.G. : Mac Ahlberg, le chef-opérateur, a fait du très bon boulot. C'est presque comme dans **Le Magicien d'Oz** : lumière pâle et délavée pour les scènes d'exposition, puis couleurs violentes et agressives – ici, un rose très vif – dès que l'on passe de « l'autre côté ».

M.M. : Et pour les effets spéciaux ?

S.G. : Nous avions trois départements : ceux de Mark Shostrom et John Buechler pour les métamorphoses de Pretorius ; de John Naulin pour les effets gore ; et de Tony Doublin pour les trucages optiques. Très tôt dans le film, le docteur Pretorius est dévoré par les créatures de l'au-delà pour devenir l'une d'entre elles. Cela fait qu'il apparaît chaque fois sous une forme différente. Plus il devient monstrueux, plus les maquillages deviennent difficiles ; Mark et John se sont donc occupés de ces séquences-là. Le problème de la plupart des films d'horreur, c'est qu'une fois le monstre révélé, tout est terminé : on est surpris par sa première apparition, puis on s'habitue. Notre monstre à nous n'est jamais le même, et c'est un atout essentiel, car le public ne sait pas dans quel état il va le retrouver la minute suivante.

M.M. : A propos de suivante, quels sont vos projets ?

S.G. : Nous préparons en ce moment **The Lurking Fear,** qui est une des plus longues nouvelles de Lovecraft. J'ai mis longtemps avant de m'apercevoir que le point de vue du narrateur de cette histoire était celui de Lovecraft. Il parle de lui-même dans la peau d'un personnage également auteur de récits horrifiques, et cette révélation m'a saisi. Nous travaillons d'autre part sur un scénario tiré de **The Shadow over Innsmouth,** mais cela nous pose une difficulté majeure : s'agissant de la destinée d'une ville entière victime de croisements monstrueux, il nous faudrait un budget considérable. Ceci dit, nous envisageons une série d'adaptations d'œuvres de Lovecraft comme Roger Corman le fit avec Edgar Poe.

M.M. : Alors si vous le voulez bien, nous en reparlerons dans un an.

S.G. : Le rendez-vous est pris.

Entretien réalisé par
Maitland MC DONAGH
(Traduction : Bernard Achour)

***Page ci-contre : Stuart Gordon (à droite) et son équipe sur* RE-ANIMATOR. *En bas :* FROM BEYOND.**

Bloody Bird

(ITALIE)

Si les tueurs à la hache, au grand couteau, et à la pioche vous branchent !



Les premiers pas d'un assistant d'Argento derrière la caméra. Michele Soavi collabora ainsi à **Ténèbres, Phénoména** et **Démons** avant de rendre hommage à son maître dans le documentaire **Dario Argento World of Horror** dont il assura la réalisation à part entière. Dans **Bloody Bird**, Soavi reprend les premières amours cinématographiques d'Argento, le giallo, thriller horrifique teinté de fantastique. **Bloody Bird** est donc une de ces histoires de tueurs psychopathes chères aux cinéastes italiens.
Tout commence dans un vieux théâtre. Une troupe de jeunes comédiens répète une pièce musicale tirée d'un fait divers : une série de meurtres perpétrés par un maniaque répondant au nom d'Irwin Wallace (la référence à l'écrivain Edgar Wallace est évidente). Celui-ci s'évade de l'hôpital où il est interné et pénètre ensuite dans le théâtre. Il tue les uns après les autres tous les acteurs. Une seule comédienne survit à ce massacre et réussit à s'enfuir en allumant un incendie. Le tueur paraît avoir péri dans les flammes, mais Alice retourne sur les lieux quelques heures après les événements pour y chercher un objet qu'elle y avait laissé. Le drame continue : dans la place vide, une silhouette surgit, brandissant une tronçonneuse... Un scénario un peu plus élaboré que celui du commun des giallos bien qu'on y perçoive le concept de base de **Démons**, à savoir la sacro-sainte réalité dépassant la fiction. **Bloody Bird** emploie les armes blanches de circonstance : grand couteau, hache et pioche dans la gueule. Esthétiquement, le film se rapproche incontestablement des spectacles son et lumière d'Argento, toujours avec ses dominantes rouges et bleues. Rien de bien transcendant a priori, mais il reste à compter sur les leçons digérées par Soavi durant la bonne période Argento pour nous démontrer que c'est dans les plus vieux pots qu'on fait la meilleure soupe !

M. T.

(Bloody Bird). *Italie 1986. Réal. : Michele Soavi. Prod. : Filmirage. Scén. : Lew Cooper. Dir. Photo. : Renato Tafuri. Mus. : Simon Boswell. Int. : David Brandon, Barbara Cupisti, Robert Gugorov, Martin Philip, Loredana Parella, Giavanni Lombardo Radice, James Sampson, Jo Ann Smith... Dis. : Candide Productions.*

The Pointsman

(HOLLANDE)

Quelque part dans un bled paumé, un homme et une femme. Heureusement, sans les chabadabadas...



Jos Stelling est un immense cinéaste inconnu du public et même de la critique française. Qui a vu **The Illusionist** (Avoriaz 1984) le sait.
The Pointsman (traduisez : l'aiguilleur) est une fable sur l'incompréhension comme l'était **The Illusionist.** L'histoire se situe hors du temps, dans une contrée déserte. Y passe une ligne de chemins de fer. Un jour, à l'aube de l'hiver, une femme descend par erreur dans une gare minuscule. Le train repart. Il ne reviendra seulement que dans un an. Elle parle une langue que l'aiguilleur ne connaît pas. Pour notre homme, elle fait figure d'extra-terrestre, d'un E.T. à des années-lumière de son home. L'aiguilleur se sent déphasé par rapport à elle. Elle l'obsède. Il commence à négliger son travail, sombre dans une espèce d'hébétude. Les saisons se déroulent, apportant chacune un élément nouveau dans les rapports entre l'aiguilleur et l'alien... Un tel scénario peut paraître à la limite extrême de la futilité, évanescent. Mais Jos Stelling sait montrer les choses les plus conventionnelles sous un jour, un angle totalement neufs. D'où l'apparition du fantastique, un fantastique qui est propre à son auteur, partagé par nul autre. Une horloge brisée, l'eau tombant contre un rocher, la marionnette cassée... Des images insignifiantes ailleurs gagnent ici une dimension autre. Stelling prête attention au moindre détail et rythme son film selon les saisons. Du rêve, **The Pointsman** vire au cauchemar. La drôlerie, l'humour cohabitent avec le drame, un drame tout bête entre un homme renfermé sur lui-même et une femme moderne. L'homme découvre ses sentiments : l'envie, la jalousie, et ne reste pas indifférent face à l'attraction érotique dégagée par cette présence féminine.
Bien sûr, **The Pointsman** est une parabole qui nous concerne tous, qui ramène à quelque chose d'essentiel. Jim Van Der Woude incarne l'aiguilleur, Adam maladroit s'essayant à la conquête d'une Ève victime des aléas des renseignements ferroviaires.

M. T.

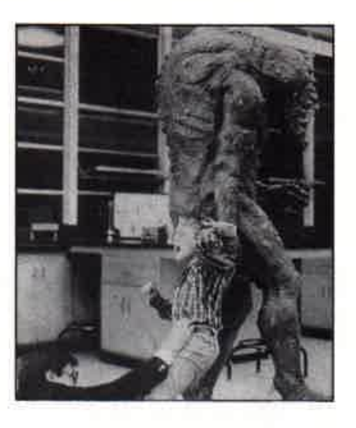
(De Wisselwachter). *Hollande 1986. RÉal. : Jos Stelling. Prod. : Jos Stelling. Film produkties. Scén. : Georges Brugmans, Hans de Wolf, Jos Stelling. Dir. Phot. : Frans Bromet, Theo Van de Sande, Paul Van dem Bos, Goert Giltaij. Int. : Jim Van der Woude, Stéphane Excoffier, John Kraaykamp, Josse de Pauw, Ton Van Dort.*

Monster in the Closet

Sur un cintre, entre deux paires de chaussettes et un soutien-gorge...

(U.S.A.)

Les monstres hantent habituellement les vieilles demeures, les épaves, les forêts perdues... Celui de **Monster in the Closet** habite les placards. Tout particulièrement les penderies. Personne n'est à l'abri : y passent un aveugle, un cadre, une ménagère... La bête est teigneuse à souhait, méchante et, comme la chose tentaculaire de **The Kindred,** réagit à la musique. Il est devenu le nouveau fléau de la société yankee. Pour le contrer dans ses méfaits, l'armée est mobilisée. Déferlement de tanks, d'uniformes kaki, de jeeps. Etat de siège dans une minuscule bourgade. Parodie folle atteint du virus de l'hommage aux classiques des années cinquante, **Monster in the Closet** caricature tout ce qui passe à sa portée.



Flics, militaires, et même clergé, lequels se livrent à une chasse au montre totalement loufoque à l'aide d'un minuscule instrument de musique. Recours suprême contre ce prédateur : détruire tous les placards. Conclusion irrésistible où l'on nous offre un samouraï sabrant sa penderie. Désormais sans refuge, le monstre périt d'épuisement.

La drôlerie permanente de **Monster in the Closet** ne se fait jamais au détriment des effets-spéciaux. Il faut avouer que le rôle-titre est assez étonnament décrit. Sa première apparition : une main griffue, un pied fourchu passant au travers d'une porte. Quelques secondes après, il se dévoile dans toute sa hideur. Durant les premières minutes, on ne nous l'avait que suggéré. Hurlements ; la victime est happée et les vêtements volent de toutes parts. Superbe entrée en matière que le film ne trahira nullement par la suite. Comme de coutume, les clins d'œil, les private jokes abondent dans le désordre le plus total. **Rencontres du troisième Type, Jaws, King Kong...** Et une très originale copie non conforme de la scène de la douche de **Psychose.** Une scène à rallonge surprenante parce que complètement imbécile et inutile

Après un tel film, impossible de ne pas aborder en souriant les plus atroces et sanglants exploits des grosses bestioles made in Hollywood. Elles sont terribles, moches, impitoyables au travail et si connes. A vrai dire, ceux qu'elles bouffent ne valent souvent guère mieux !

M.T.

*(**Monster In the Closet**) USA. 1985. Réal. & Scén. : Bob Dahlin. Prod. : David Levy et Peter L. Bergquist/Troma. Int. : Donald Grant, Denise DuBarry, Claude Akins, Howard Duff, Donald Moffat, John Carradine, Paul Dooley, Frank Ashmore, Stella Stevens...*

Schmutz

Les veilleurs de nuit et le cinéma fantastique : deux différences ? Si peu...

(AUTRICHE)

L'histoire d'un mec, d'un veilleur de nuit qui voue toutes ses passions à son travail, à la surveillance du bien d'autrui. Pas très bien dans sa tête, Joseph Schmutz. Son boulot a pris possession de lui. Avec Fuz, un collègue, il est chargé de la garde d'une usine dont le chantier remonte au XIXe siècle. Entre Fuz et Schmutz, rien ne va plus, et Schmutz ne fera rien pour éviter le licenciement de son partenaire.

Désormais, Schmutz est le seul veilleur sur les lieux. Il se croit progressivement investi d'une mission divine et, lorsque l'usine doit être détruite, il perd totalement les pédales. Il refuse la réalité et se retranche dans ses fantasmes. Schmutz tue un baigneur égaré, organise tout un réseau de surveillance. Il se crée une idéologie, une véritable religion dont l'obéissance est le Dieu. Mais les artificiers passent à l'œuvre. Une explosion et l'usine tombe en ruines. Schmutz se joint aux types, leur propose son aide puis en tue un. Le survivant alerte les flics. La nuit, par une pluie battante, la police pénètre dans l'enceinte. Dans leurs rangs, Fuz qui espère se venger de son ancien acolyte. Schmutz meurt devant l'autel de la rébellion, son tabernacle, la représentation même de sa folie et de ses illusions.

Étrange non ? Et en plus il s'agit d'un film autrichien. Ceux qui l'ont vu à la Quinzaine des Réalisateurs (Cannes 1986) parlent de spectacle son et lumière. Une maigre indication pourtant alléchante...

M. T.

*(**Schmutz**). Autriche 1985. Réal. : Paulus Manker. Prod. : Kurt J. Mrkwicka. Scnén. : Paulus Manker. Dir. Photo. : Walter Kindler. Mus. : Yello. Int. : Fritz Schediwy, Hans Michael Rehberg, Siggi Schwientek, Josefine Platt, Mareile Geisler. Durée : 1h40mn.*

Transformers

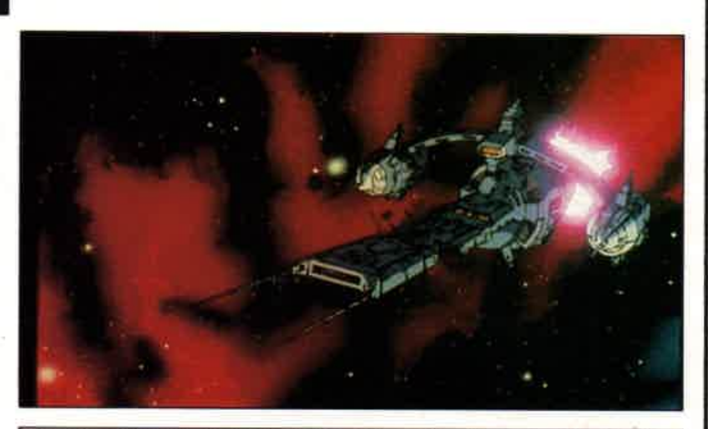
La Guerre des Robots !

(U.S.A.)

Un cartoon de science-fiction dans la grande lignée des GOLDORAK, CAPTAIN FLAMMES et autres ALBATOR. Alors bonjour les armements délirants et les batailles homériques entre carcasses métalliques de plusieurs tonnes... Comme le dessin-animé à la japonaise, c'est déjà moins compliqué que les effets spéciaux... L'histoire n'est déjà pas triste. S'y bousculent les Transformers, les héroïques Autobots de la planète Cybertron. Menés par le diabolique Megatron, les Decepticons attaquent Autobot City... A partir de là, mieux vaut renoncer à suivre une suite de batailles au laser. Il y a encore les Unicrons, Ultra Magnus, Megatron, Perceptor, Starkticons, Quintessons, Junkion... Et Ducon là-dedans ?

Le réalisateur, un Coréen, a boulonné sur les effets spéciaux de **Star Wars,** et à la télé a touché aux feuilletons **Hulk, Spiderman.** Un spécialiste des super-possibilités des super-héros. On le gâte dans **La Guerre des Robots.** Nos bien nommés Transformers, comme les Barbapapas, changent d'apparence à volonté. Véhicules high-tech, trucs volants, machins bardés d'armes fulgurantes...

M. T.



*(**The Transformer**). USA 1985. Réal. : Nelson Shin. Prod. : Joe Bacal et Tom Griffin/Sunbow Productions. Scén. : Ron Friedman et Flint Dille. Mus. : Vince Di Colla. Animation : Toei, Kozo Morishita. SPFX : Masayuki Kawachi, Shoji Sato. Voix : Orson Welles (Unicron), Robert Stack (Ultra Magnus), Leonard Nimoy (Megatron), Eric Idle (Wreck Gar), Judd Nelson (Rodimus Prime), Lionel Stander (Kup), John Moschitta (Blurr). Durée : 1h26". Dist. : CDA.*

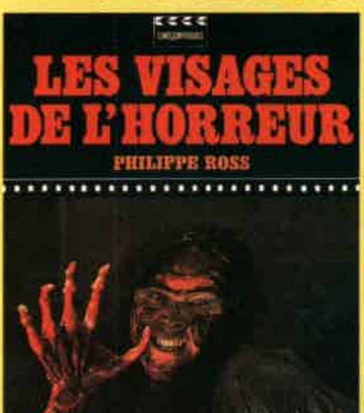


UN LIVRE CADEAU LE PAVÉ DES EFFETS SPÉCIAUX

SPECIAL EFFECTS, par Christopher Finch. Le plus beau et le plus complet des livres consacrés à la magie des effets spéciaux. Des centaines de photos de tournage. Pour tout savoir en 252 pages couleur sur les travelling matte, les maquettes de « Rencontre du 3e type » et de « Star Wars », les décors et les effets visuels de « Blade Runner » et le showscan. **Un livre de 2 kilos !** Format 26,5 x 26,5 cm. Relié toile rouge sous jaquette couleur. Emballage solide. Texte en anglais .... 660 F.



A SELECTIONNÉ POUR VOUS LES PLUS BEAUX LIVRES DU CINÉMA FANTASTIQUE



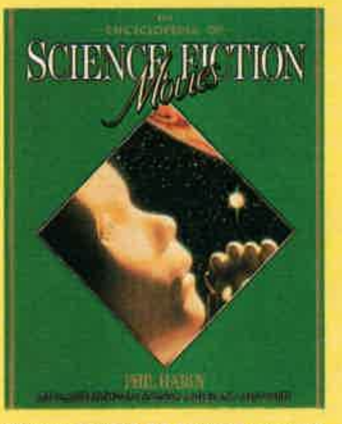
LES VISAGES DE L'HORREUR
par Philippe Ross. Un livre consacré au cinéma Gore et à l'horreur à l'écran. Tous les grands thèmes sont abordés par ordre alphabéthique : A comme Araignée, B, comme Bestioles, C comme Cannibalisme etc... Format 21,5 x 27,5, 208 pages, nombreuses photos Noir et couleur, broché .... 185 F



GIGER NECRONOMICON 1
Un album introuvable sur les travaux du génial créateur d'Alien. Format 29,5 x 42. 82 pages couleur-texte en Allemand broché .... 375 F.



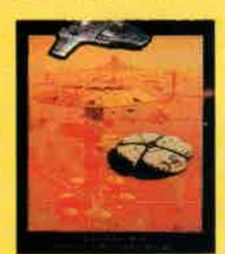
GIGER NECRONOMICON 2
Les peintures de Giger sur Alien, Dune, meubles et objets fantastiques. 29,5 x 42. Broché. Texte en allemand .... 375 F.



ENCYCLOPEDIA OF SCIENCE-FICTION
Tous les films de S.F. de 1900 à nos jours. En langue anglaise. 450 photos NB et couleur. Relié.......................... 357 F



ENCYCLOPEDIA OF HORROR FILMS
L'ouvrage de référence sur tous les films fantastiques. 450 photos NB et couleur. Relié. En langue anglaise............... 357 F



LES NAVIRES DE L'INFINI
vaisseaux spaciaux hyper-réalistes. Couleur. 100 F



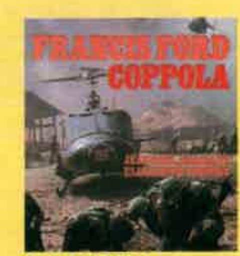
STEPHEN KING
L'année du Loup-garou. 75 F



ARTHUR PENN
De Bonnie and Clyde à Target. 110 F



LE CINÉMA FANTASTIQUE
.... 240 F



F.F. COPPOLA
Tout sur Apocalypse now. 72 F

BON DE COMMANDE à retourner à **I. MEDIA**, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Veuillez m'expédier :
TOTAL [ ] + port et emballage 25 F × livre [ ] TOTAL [ ]

NOM .... **Prénom** ....
RUE ....
CODE POSTAL .... **VILLE**.......................
....

Pour l'étranger, mandat international uniquement.

☐	SPECIAL EFFECTS	660 F
☐	VISAGES DE L'HORREUR	185 F
☐	ENCYCLOPEDIA S.F.	357 F
☐	ENCYCLOPEDIA HORROR	357 F
☐	NECRONOMICON 1	375 F
☐	NAVIRES INFINI	100 F
☐	NECRONOMICON 2	375 F
☐	STEPHEN KING	75 F
☐	CINE-FANTASTIQUE	240 F
☐	ARTHUR PENN	110 F
☐	F.F. COPPOLA	72 F

KING KONG LIVES !



Photo : la famille Rambaldi à la grosse tête !

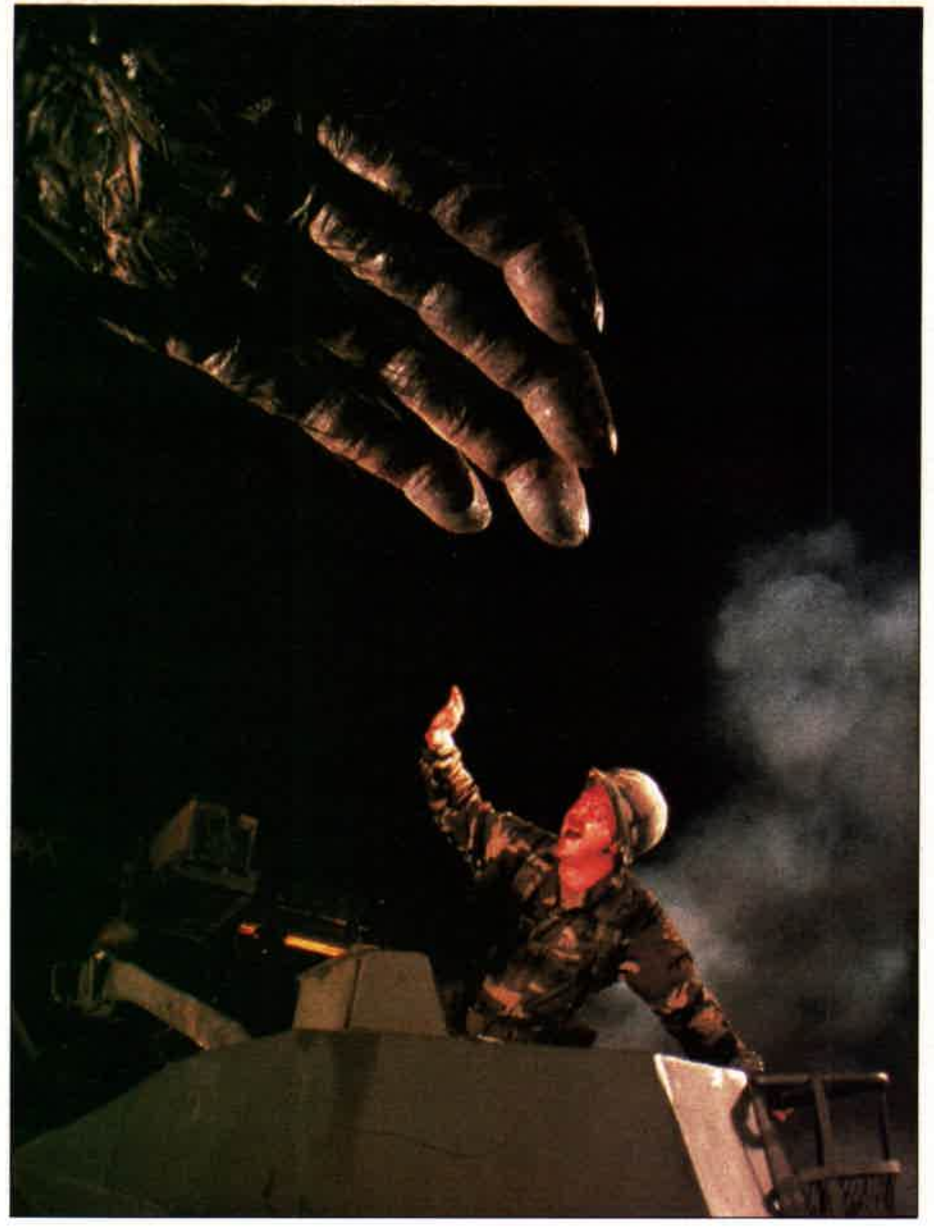
L'obstination d'un producteur

Pitoyable vestige du King Kong réalisé en 1976 par John Guillermin, la carcasse métallique du robot construit pour l'occasion, abandonnée dans un coin des studios De Laurentiis, rappelle avec une ironie quelque peu sinistre ce qu'il ne faut pas faire pour réussir un gorille géant. A deux pas de là, l'atelier de Carlo Rambaldi semble l'endroit rêvé pour un premier contact avec King Kong Lives ! Tout le monde sait que Kong est une des mascottes de De Laurentiis. Malgré d'innombrables preuves du contraire, le riche producteur est convaincu que les spectateurs du monde entier adorent son Kong (il ne fait en revanche aucun doute que des millions de cinéphiles nourrissent une affection sincère et indestructible pour le premier Kong) et attendent avec impatience la suite de ses aventures. Il est toutefois possible que, oubliant la médiocrité générale de l'ensemble, le public garde un souvenir attendri de la frêle Jessica Lange blottie dans une énorme patte velue. Ce petit béguin ne constitue d'ailleurs pas la preuve d'une véritable adhésion populaire – le succès pouvant très bien s'expliquer par une judicieuse promotion du film. Quoi qu'il en soit, on peut dire que la fabrication d'un singe crédible est la meilleure preuve du talent d'un spécialiste en effets spéciaux. Après tout, l'apparence d'un vrai singe n'est un secret pour personne, et personne en outre n'ignore de quoi peut avoir l'air un faux primate (mannequin ou figurant costumé) – vu que, depuis son invention, le cinéma n'a pas cessé de nous abreuver de telles contrefaçons. Grâce à son travail sur Greystoke, Rick Baker a récemment décroché la mention « génial » au test du singe ; quoi qu'on pense du film, chimpanzés et gorilles y sont superbement convaincants. Cela ne fut malheureusement pas le cas de King Kong, à cause duquel Rambaldi rata en beauté son examen de passage. Bien que les observateurs jugent sa réputation largement surfaite, De Laurentiis tient absolument à leur démontrer le contraire en lui confiant une mission bien supérieure à ses capacités. Cet entêtement ne présage rien de bon pour King Kong Lives ! D'après les storyboards démesurés placardés dans les couloirs des studios, le film ressemble davantage à une orgie d'effets spéciaux qu'à autre chose. Il faut dire aussi que De Laurentiis ne s'est pas contenté d'un seul singe géant, car en plus de Kong ressuscité, nous aurons droit à une Lady Kong et à un Baby Kong !

La famille s'agrandit : encore une histoire à la Kong !

Des effets pas très spéciaux

Confiant à son fils Alessandro le rôle d'interprète (comme De Laurentiis, Rambaldi ne considère pas que le fait de vivre et de travailler en Amérique entraîne l'obligation d'apprendre l'anglais), Rambaldi tient à préciser que les conditions de travail sur King Kong Lives ! n'ont rien à voir avec le tournage de l'autre King Kong. « Nous avons eu trois mois », souligne-t-il, « pour concevoir King Kong, Lady Kong et Baby Kong. Il y a dix ans, on nous avait accordé deux fois plus de temps. Mais les techniques ont évolué depuis ; par exemple, les expressions faciales du nouveau Kong se sont considérablement améliorées. Par rapport à ce que vous verrez dans le film, le premier Kong était rudimentaire ! » Pour reproduire le plus fidè-



Kong VS. U.S. Army !

lement possible les expressions qu'il voulait donner au visage de Kong, Rambaldi a filmé des acteurs en leur demandant de mimer telle ou telle attitude ; puis il s'est servi de ces modèles pour élaborer le mécanisme facial du gorille. Le studio est jonché de morceaux de Kong : masques, fragments du costume en caoutchouc à travers lesquels des techniciens enfilent des écheveaux entiers de fourrure synthétique, un bras et une main démesurée - la version 87 du fameux membre qui porta Jessica Lange au sommet d'un fragile vedettariat... Malgré le temps consacré à la conception du Kong mécanique, Rambaldi avoue que la majeure partie de King Kong Lives ! (environ soixante-dix pour cent du film) sera tournée avec un figurant costumé évoluant au milieu de décors miniatures. « Ce n'est pas une question de technologie », insiste-t-il, « il est tout à fait possible de concevoir un Kong géant et de l'utiliser pendant tout le film, mais il faudrait pour cela disposer d'un budget de deux cent millions de dollars et de trois ans pour le tournage ! » Rambaldi est nettement moins loquace dès qu'on veut le faire parler des effets mécaniques ; un début d'explication du mécanisme en mousse et en fibre de verre qui anime le bras de Kong se dilue dans une brusque digression sur le cas d'un enfant autiste qui pleura pour la première fois de sa vie après avoir vu E.T. à Mexico City. « Peu importe que la créature soit mécanique ou pas », conclut-il avec désinvolture. « Combiné à une belle partition musicale et à de jolis dialogues, le résultat final peut faire vibrer des cordes très sensibles –c'est bien plus efficace qu'une séance de psychanalyse. » Seul Baby Kong – la vedette « top secret » du film – sera complètement mécanique, ses proportions réduites ayant interdit le recours à un acteur costumé. Comme à son habitude, Rambaldi continue de préférer le contrôle par câbles du masque facial de Kong : la radiocommande, soutient-il « est très dangereuse à cause des interférences qu'elle provoque. »

La vraie vedette du film

L'homme engoncé dans le costume de Rambaldi s'appelle Peter Elliot, un vrai génie dans son domaine. Australien à la maigreur étonnante, il s'est spécialisé dans ce genre de composition : on l'a « vu » dans La Guerre du Feu, Oz, Un Monde extraordinaire, et Greystoke. En plus des évidentes difficultés propres au port du costume lui-même - chaleur, problèmes de vision, compression du corps –, Elliot remarque que « les principaux obstacles sont pour ainsi dire d'ordre conceptuel. Kong est une créature de fiction, pas un spécimen de jardin zoologique. Il faut donc faire oublier l'homme dans le costume sans pour autant se prendre pour un singe - trouver le point d'équilibre entre l'homme et la bête. Les êtres humains, comme tous les animaux, reconnaissent leurs semblables à certaines particularités. La plus évidente d'entre-elles est la position « debout » ; Kong a donc une tendance naturelle à marcher comme vous et moi, non comme un vrai gorille. Le tout est de trouver une façon de se mouvoir qui empêche de penser à l'homme sous la fourrure. Dans le King Kong précédent, ce souci de nuance n'apparaissait jamais. Dès qu'un homme marche à longues enjambées ou fait pivoter son buste d'une certaine manière, il agit comme seul un homme peut se comporter. Et de ce point de vue, le dernier King Kong ne sauvait à aucun moment les apparences. » Dans King Kong Lives !, il faut prendre en considération le fait que le gorille doit non seulement affronter le monde des hommes, mais aussi réagir de façon « naturelle » avec Lady Kong. « Le problème », explique Elliot, « c'est que les clichés sont des bestioles très vicieuses qui vous sautent dessus à la moindre occasion. Doivent-ils par exemple se promener main dans la main ? Deux situations se présentent : celle où les deux singes sont confrontés à la civilisation moderne, et celle où ils se retrouvent entre eux. Dans la scène de la lune de miel (au cas où vous ne l'auriez pas compris, c'est là que Baby Kong est mis en route), c'est le côté animal qu'il faut faire ressortir. »

Un scénario délirant

Nous voici maintenant dans le vaste bloc opératoire où Kong revient à la vie grâce aux miracles de la médecine moderne. « ... Kong revient à la vie grâce aux miracles de la médecine moderne ? » Il est apparemment grand temps de vous parler du scénario. Et qui mieux que Ronald Shussett, le propre co-scénariste du film avec Steve Pressfield, pour nous le présenter ? « Cela faisait deux ans que je travaillais avec De Laurentiis quand j'ai appris qu'il pensait sérieusement à donner une suite à son propre King Kong. Au départ, l'idée ne m'a guère séduit. Je me disais : depuis cinquante ans que l'on connaît Kong, que faire sinon réutiliser les bonnes vieilles recettes ? Il se martèle la poitrine, écrabouille des voitures - tout le monde a déjà vu ça. Puis une idée m'a littéralement explosé dans la tête : ressusciter Kong en lui implantant un cœur artificiel. C'était une trouvaille tellement énorme, tellement folle, que je me suis juré d'entreprendre cette suite si j'avais d'autres illuminations de ce genre. Le metteur en scène John Guillermin et Dino étaient tous deux sceptiques



Les effets spéciaux du film ; Kong leur prête volontiers main forte...



Apocalypse King ! La levée du corps de Lady Kong.

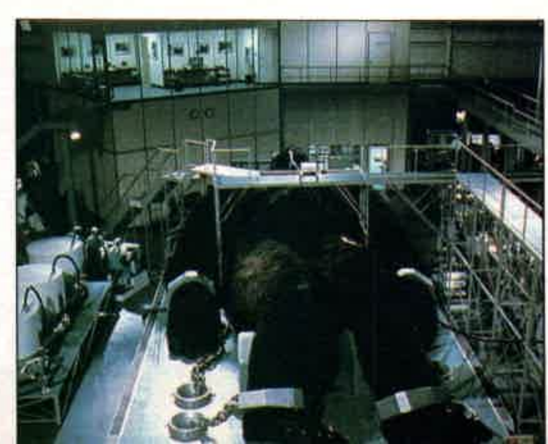
quand nous leur avons exposé les grandes lignes de notre histoire, mais dès qu'ils ont vu le premier jet, ils se sont montrés de plus en plus intéressés.
Je pense que la scène dont se souviendront surtout les spectateurs sera celle de l'opération à cœur ouvert, où Kong est charcuté avec d'énormes instruments, tandis que des chirurgiens arpentent son corps sur des échafaudages de fortune et qu'on lui introduit à l'aide d'une grue un nouveau cœur dans la poitrine... Ce qui sauvera le film de l'autoparodie sera je crois l'évolution des rapports entre les deux singes. Quand Kong décide de sauver sa Lady (car elle a été capturée par un mercenaire pour que les médecins puissent assurer la survie du gigantesque gorille) des griffes de ceux qui la maltraitent, c'est même très émouvant : il l'entend hurler, s'échappe, la prend dans ses bras et l'entraîne avec lui. On rit au début, puis on se surprend à s'attendrir. » Après la lune de miel romantique (bizarrement, Shusset n'est pas très bavard à propos de cette scène dont les perspectives font frémir toutes les imaginations normalement constituées ; il se contente de dire qu'elle est « très amusante »), « ils se séparent pendant une dizaine de mois. L'armée essaie de s'emparer d'eux, mais Kong parvient à s'échapper. Et tandis qu'on étudie Lady Kong, il se cache dans des marécages infestés de crocodiles pour reprendre des forces. » Une autre chasse au primate s'ouvre alors, et l'action ne faiblit à aucun moment... Voilà pour le scénario. Ça a l'air assez idiot mais, ma foi, pas plus stupide que d'autres histoires.

De plus en plus fou !

Tout ceci donne une idée de l'affection presque irrationnelle de De Laurentiis pour le sujet. N'y aurait-il pas une autre suite dans l'air ? « Oh que si ! », s'exclame Shussett avec enthousiasme. « Dino m'en a déjà parlé et il m'a suggéré de penser à une aventure dont le héros serait Baby Kong. Mon co-scénariste et moi avons présenté la semaine dernière un projet à Dino, mais il ne l'a pas du tout apprécié. J'espère toutefois qu'il changera d'avis. Le film coûterait très cher, et c'est une des raisons de son refus. « Il me suffit d'imaginer son budget pour que je le déteste d'emblée ! ».
Mais si King Kong Lives ! est un triomphe, il se mettra peut-être à mieux l'aimer. Nous comptons bien lui vendre notre scénario, car nous y croyons beaucoup. C'est une idée géniale. Ça ne me dérange pas de vous la révéler, car plus les gens lui en parleront en termes élogieux, plus il sera susceptible de changer d'avis et de nous dire : « Vous aviez raison. Faisons-le ! » L'idée est donc de commencer le film à l'adolescence de Baby Kong – il mesure alors une bonne douzaine de mètres –, et nous l'avons infligé d'un terrible talon d'Achille. Il a le vertige. Vous rendez-vous compte ? Le fils du plus célèbre alpiniste du monde a peur de la hauteur ! Au plus fort du film, il doit escalader la Tour Eiffel pour sauver la gamine de quatorze ans dont il est tombé amoureux, car sa donzelle a été enlevée par des terroristes. Il est comme James Stewart dans Sueurs Froides ! Mais il repense alors à son père – tôt dans le film, il va se recueillir sur sa tombe –, et ça le rassure aussitôt. Nous insérerons peut-être un plan de Kong pendant l'ascension de l'Empire State Building ou du World Trade Center. Donc, Baby Kong sait qu'il peut surmonter sa peur, gravit la Tour Eiffel et récupère la fillette. » Nous verrons bien. Pour le moment, les affichent déclarent : « Il revient... Et il est fou de rage. » Et si nous ne devinons pas qui se cache derrière ce « il », c'est que nous sommes vraiment des Martiens !

Maitland MCDONAGH
(Traduction Bernard Achour)

King Kong sur la table d'opération.



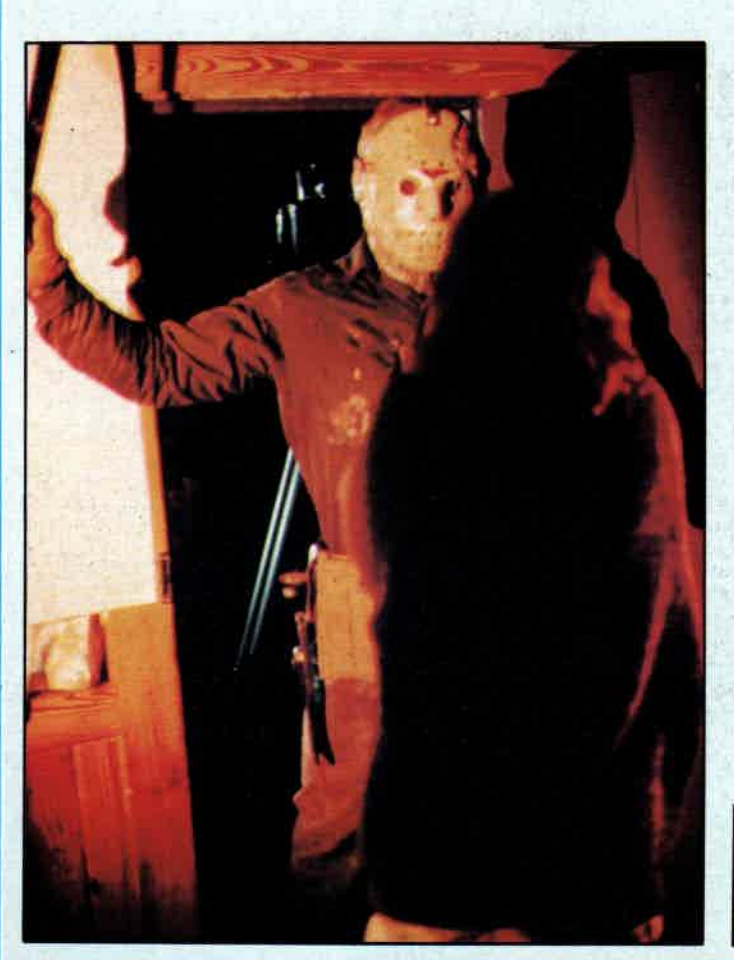
King Kong Lives ! Réal. : John Guillermin. Prod. : Martha Schumacher. Scén. : Ronald Shussett et Steven Pressfield. Ph. : Alec Mills. Dir. Art. : Peter Murton. Mont. : Malcolm Cooke. Créateurs de King Kong : Carlo Rambaldi, Alessandro Rambaldi, Vittorio Rambaldi, Ralph Cobos, Frank Schepler, Ron Goldstein, Joshua T. King, John Morgan Coperman III, Regina Mc Leod, Lorraine Teachey, Cathy Butler, Rodney Hollis et Michael Bell. Maq. spé. : Dean Gates. Avec : Linda Hamilton, (Dr Amy Franklin), Brian Her- [illegible] Mitchell), John Ashton (Colonel Newitt).

JASON LE MORT-VIVANT

FRIDAY THE 13TH, PART VI: JASON LIVES

A la recherche du mythe de Frankenstein : Jason Superstar !

Même s'il évoque un chapelet de films plutôt médiocres, même s'il déroule dans nos mémoires une interminable pelote de meutres dont on finit très vite par perdre le fil, le label Vendredi 13 **est devenu, au cours des années, une authentique institution. Aux États-Unis, des spectateurs surexcités déclenchent de véritables émeutes pour entrer de force dans les salles qui ont le malheur d'afficher complet. On a vu des acteurs repousser la date de leur mariage afin d'être artistiquement réduits en charpie par les bons soins du maniaque de service. Les spécialistes en effets spéciaux se bousculent au portillon pour décrocher l'honneur de défigurer pour la postérité quelques apprentis comédiens promis à la boucherie. Paramount produit en ce moment une saga télévisée tout simplement intitulée** Vendredi 13. **Les commissions de censure aiguisent leurs ciseaux au seul énoncé du titre fatidique, et Alice Cooper revient d'entre les morts pour chanter les mérites du désormais célèbre tueur masqué. Au cœur de cet incontestable phénomène de société : Jason, le psychopate le plus sanguinaire, le plus imaginatif... et le plus increvable de l'histoire du cinéma. Assassiné par un gamin nommé Tommy Jarvis à la fin du quatrième épisode, il réapparaissait dans le numéro cinq sous les traits d'un père vengeur. Mais les fans protestèrent. Ils voulaient qu'on leur rende le** *vrai* **Jason, le seul, l'unique, l'indestructible Jason. Voilà qui est fait. Alors que le cycle en est déjà à son sixième chapitre (plus que sept, et nous aurons droit à** Vendredi 13 n° 13 : **oseront-ils ?), il nous paraît intéressant de faire le point sur son épouvantable vedette.**



ENTRETIEN AVEC

TOM MCLOUGHLIN

Enfant, il adorait les courts métrages de Charlie Chaplin. Le rêve de sa vie : devenir l'égal de Howard Hawks et de Frank Capra. En attendant, Tom McLoughlin réalise aujourd'hui **Jason Lives !**, le sixième volet de la série-culte **Vendredi 13**. Une façon comme une autre d'entrer dans la légende.

*M. M. : J'ai été très impressionnée par les premières images du film, qui semblent parodier les délirants génériques de Maurice Binder pour la série des **James Bond**. Est-ce vous qui en avez eu l'idée ?*

T. L. : Absolument. Au départ, nous avions plutôt envie de faire un générique à la **Rocky** : écran noir, trompettes, et, en gros caractères rouges, les lettres bien saignantes du mot J.A.S.O.N. défilant de droite à gauche. Apparaissait ensuite un cercle au centre duquel se trouvait Jason, qui se saisissait alors de sa machette pour lacérer l'image. Finalement, nous avons laissé tomber **Rocky** pour des raisons techniques, et nous nous sommes dirigés tout droit vers **James Bond**. Je tenais absolument à donner au film une dimension comique et montrer qu'au fond, tous ces débordements sanglants n'étaient pas bien sérieux. Certes, les fans de **Vendredi 13** se moquent éperduent de ce genre de considérations, mais il n'empêche que cela en a fait sourire certains et que plusieurs critiques ont apprécié cette distance.

M. M. : La question qui brûle les lèvres du monde entier : comment diable vous y êtes-vous pris pour ressusciter Jason une sixième fois ?

T. L. : Suivez-moi très attentivement. A la fin du chapitre quatre, il est tué par Tommy Jarvis. Traumatisé par ce qu'il a vécu, l'adolescent est victime d'hallucinations comme on peut le voir dans l'épisode suivant. Je me suis dit qu'à ce compte-là, on pouvait considérer l'intégralté de ce numéro cinq comme le long cauchemar d'un jeune esprit perturbé. Du coup, le film peut être envisagé comme un fantasme sans la moindre réalité, tout se passant dans la *tête* de Tommy. **Jason Lives !** peut alors reprendre l'intrigue telle qu'elle s'achevait dans le quatrième volet, c'est-à-dire à la mort effective de Jason. Tommy, qui a grandi entre temps, veut s'assurer que Jason est bel et bien enterré... mais un orage, du tonnerre, un jet de foudre régénérant, et le tour est joué, en avant pour la résurrection ! Vous m'avez compris ?

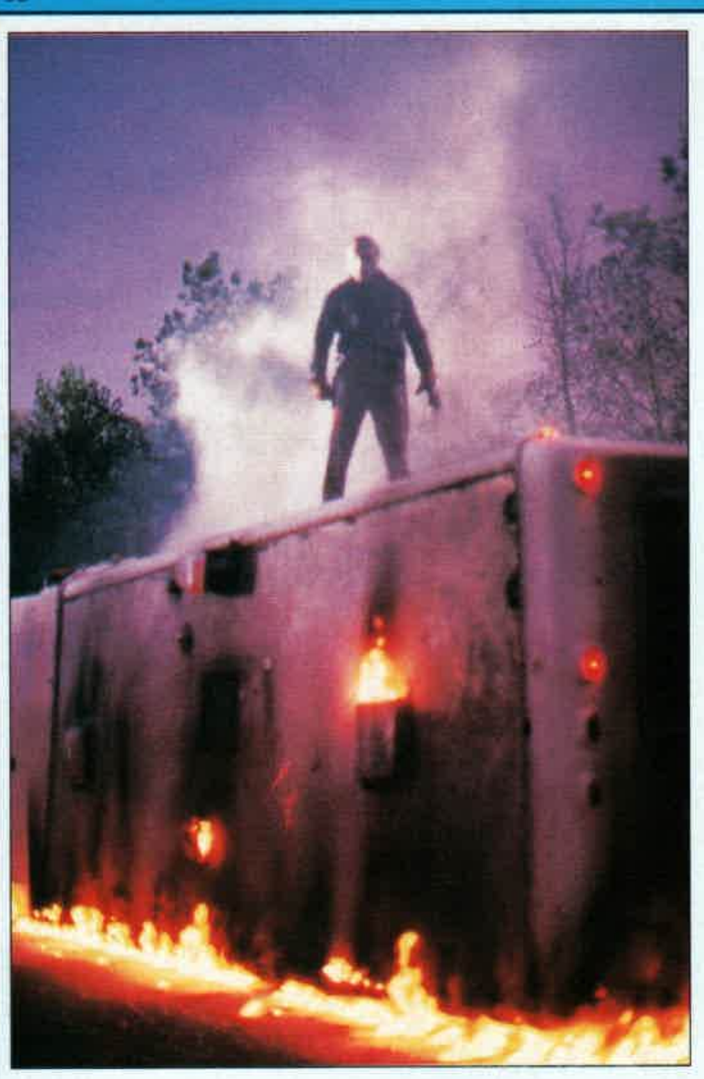
*M. M. : C'est limpide comme de l'eau de source. Comment expliquez-vous l'engouement du public pour chaque nouvel épisode de **Vendredi 13** ?*

T. L. : Quoi qu'on pense, **Vendredi 13** et toutes ses séquelles n'ont rien de malsain. Quand vous allez au cinéma, c'est pour vous évader : vous achetez des bonbons et vous vous installez dans votre fauteuil pour deux heures de détente. Seul compte le plaisir de l'instant. C'est comme une promenade à la foire avec, par exemple, **Aliens** en guise de grand-huit. Chaque segment de **Vendredi 13** s'apparente plutôt à un tour de train-fantôme, avec un gars déguisé en gorille qui vient vous chatouiller les côtes dans le noir. Vous avez peur un moment, puis vous riez trois secondes après.

M. M. : Et d'où vient, à votre avis, l'invraisemblable popularité de Jason ?

Réal. : Tom McLoughlin. Scén. : Tom McLoughlin. Mus. : Harry Manfredini. Phot. : Jon R. Kranhouse. Prod. : Tom Behrns. Int. : Tom Mathews (Tommy Jarvis), Jennifer Cooke (Megan), David Kagen (Sheriff), Renee Jones (Sissy), Kerry Noonan (Paula), Darcy DeMoss (Nikki), Tom Fridley (Cort), Ron Palillo (Allen), C.J. Graham (Jason). Paramount. 1986. USA.





Jason, toujours indestructible, se lance dans la cascade et apparemment s'en sort vainqueur ! (sa 19e victime : un camion).

T. L. : C'est amusant... On me l'a demandé hier à la télévision, et ce matin un journaliste de *Times Magazine* m'a posé la même question... Si je considère mes propres sentiments vis-à-vis des films d'horreur quand j'avais vingt ans, je peux dire qu'un personnage comme Jason dégage une énergie libératrice. A cet âge, qui est au passage celui de quatre-vingt-huit pour cent du public, votre corps change, votre mentalité se modifie. Vous êtes mal à l'aise en face de la réalité, et votre entourage – proviseur, parents, petite amie à laquelle vous n'osez pas déclarer votre flamme – vous apparaît comme une espèce de menace...

M. M. : ... que Jason va se charger d'éliminer pour vous.

T. L. : Parfaitement. Lui, il peut se débarrasser de tous ceux qu'il n'aime pas. Il extériorise vos propres pulsions, il prend en charge votre propre violence rentrée : « Vas-y ! Tue-le ! » Il y a d'abord la tension, puis le soulagement.

M. M. : Sans compter l'anonymat.

T. L. : Très juste. Jason porte un masque, il n'a pas de visage, il n'est personne en particulier, et rien ne peut l'arrêter. Quand j'étais enfant, je me sentais moche, rejeté... Je n'étais pas vraiment malheureux, mais je ne m'aimais pas. En revanche, j'adorais Frankenstein. Et Frankenstein était justement celui qui avait le pouvoir de faire peur par sa laideur. Je me disais : « Yeah... si j'étais lui, ils ne me parleraient plus sur ce ton ». Dans le fond, Jason est peut-être le Frankenstein moderne.

M. M. : Rien de malsain, vraiment, docteur ?

T. L. : Mais non ! C'est complètement irréel, c'est toujours mille fois plus horrible que tous les crimes commis dans la réalité, c'est du délire à l'état pur ! Tenez, dans **Vendredi 13 nº 6**, il y a une scène où un garçon appelé Cort, dit : « Écoutez-moi ça... ». Juste avant de se prendre un coup de couteau dans le tympan gauche. Ça ne vous rappelle pas l'histoire du gars qui a une banane dans l'oreille ?

*M. M. : Qu'en est-il de la rumeur selon laquelle Jason rencontrerait dans un prochain film Michael Myers, le tueur de **La Nuit des Masques** ?*

T. L. : Ce n'est pas Michael Myers que Jason doit rencontrer, mais Freddy Krueger, le monstre des **Griffes de la Nuit.**

M. M. : Ça promet...

T. L. : Tout est parti d'une boutade. Dans les années trente, après une succession de cinq ou six films, Frankenstein finissait par affronter le loup-garou. Un jour, j'ai dit en riant : « La seule chose qui vous reste à faire est de présenter Jason à Freddy Krueger dans le numéro sept ! ». Ma blague est tombée dans l'oreille d'un ponte de la Paramount qui a littéralement craqué pour l'idée. Aujourd'hui, ce n'est toujours qu'un projet. Mais si d'ici deux ans je finis par trouver un bon scénario, il n'est pas impossible que je mette en scène ce choc de titans.

Entretien réalisé par
Maitland McDONAGH
(Traduction : *Bernard Achour)*

LA CRITIQUE

Est-ce parce qu'on usurpait son nom et ses œuvres, dans le cinquième volet, que Jason Voorhees se décide enfin à réapparaître en personne ? Quoi qu'il en soit, ce corps habité d'une inextinguible vengeance semble devoir nous hanter pour toujours. Jason à la conquête de la toison d'or, carrément. Au point que son nom vient se substituer au titre habituel des **Vendredi 13**, tout du moins dans sa version française, comme pour mieux nous faire sentir qu'il accède enfin à un véritable statut de vedette (ça c'est vrai, ça...). S'il vous reste un doute, il s'effacera à la fin de la première scène qui nous montre la résurrection de Jason : gros plan sur son visage recouvert du masque, son œil, un cercle parfait d'où surgit soudain sa silhouette qui va lancer une machette vers le spectateur... Générique. Eh oui, c'est à James Bond en personne qu'est destiné ce génial clin d'œil ; après une séquence prégénérique qui, elle, emprunte aux grands classiques de la série des **Frankenstein**. Cette fois, le héros revient en toute légitimité, il est indestructible, il est immortel ! Le final nous le démontre de la manière la plus évidente, qui se prépare une royale ouverture sur le prochain film. Ne dit-ont pas en effet que la série de déroulera jusqu'au nº 13 ? (On vous l'annonçait même dans notre nº 25, rappelez-vous... Si, si : à la page 4 !).
Comme dans toute mythologie qui se construit ses personnages au fur et à mesure, face au héros « méchant », va désormais se dresser un « gentil » héros : Tommy Jarvis, qui a déjà combattu Jason. Une double tâche s'impose à lui : abattre son adversaire et se disculper des meurtres dont on l'accuse. D'où une identification entre le monstre et son poursuivant attitré. Désormais, seul Jarvis pourra venir à bout de Jason. On retrouve ici l'éternelle lutte des Van Helsing/Dracula, Frankenstein/créature et autres adversaires irréductibles. Il est de coutume de comparer le dernier **Vendredi 13** en date aux autres épisodes de la série, et souvent pour se convaincre qu'il est pareil ou encore pire que le précédent. Il faut bien dire qu'on retrouve ici la bonne vieille marque de fabrique : meurtres en série (18, pour ceux qui aiment les chiffres !), suspense à tiroir et humour récurant. On pourrait même dire « récurrent » tant les références à d'autres films se bousculent au portillon : Cunningham Road, Carpenter et le désormais classique « Tu te prends pour l'Inspecteur Harry ! ». Une jeune fille ne dit-elle pas « J'ai déjà vu des films d'horreur et un dingue masqué c'est pas bon signe » ?
Tom McLoughlin (**Prophecy**, **One Dark Night**), scénariste et réalisateur du film, nous offre des images d'une réelle beauté et a particulièrement travaillé ses éclairages. Il se régale de ce jeu sadique où le monstre traque ses victimes et recule pour le spectateur le moment sans cesse renouvelé de la confrontation sanglante. Face à la nullité de la cinquième partie, cette dernière aventure apporte quelques notes de fraîcheur. Une petite touche de gothisme, quelques gags bien venus, un suspense inventif et la peur incontrôlée que le prochain épisode pourrait bien être pire. On se rassure comme on peut...

Jean-Pierre PUTTERS

STAR TREK IV

THE VOYAGE HOME



DE LA SÉRIE TÉLÉ À LA SUPERPRODUCTION

« L'espace. Les frontières de l'infini. Le vaisseau Enterprise part pour une expédition de cinq ans. Sa mission : explorer l'univers à la recherche de mondes nouveaux, se rendre là où personne n'est encore jamais allé ».

Voici ce que lirent les téléspectateurs américains branchés sur NBC le 8 septembre 1966. Ce jour-là, **Star Trek** faisait des débuts qui, en fin de carrière, devaient aboutir à une gigantesque saga de soixante-dix-huit épisodes. Pourtant, deux ans plut tôt, l'épisode pilote avait été refusé par la chaîne pour le motif aujourd'hui proverbial de « cérébralité excessive ». Exit donc le capitaine Christopher Pike, et bonjour James T. Kirk, nouveau patronyme du héros après que NBC eut décidé de donner une seconde chance à une excellente idée de base mal exploitée dans la première mouture. Gene Roddenberry releva le défi, et William Shatner (Kirk), Leonard Nimoy (Spock), DeForest Kelly (Mc Coy), James Doohan (Scottie), Michelle Nichols (Uhura), George Takey (Sulu) et Walter Koenig (Chekov) devinrent du jour au lendemain de véritables stars. La suite appartient à l'Histoire. Des fan-clubs fleurirent un peu partout ; leurs adhérents apprenaient les dialogues par cœur. On vit apparaître des poupées représentant les héros, des maquettes de l'Enterprise, des plans de l'espace, des badges, des guides pratiques, des armes, des oreilles de Spock à coller soi-même, des posters, des plateaux-repas, des bonbons, des calepins, des cartes postales... Les admirateurs purs et durs allèrent jusqu'à s'habiller comme leurs idoles, surtout après la disparition de la série et pendant le tournage du premier film ; d'autres organisèrent d'interminables séances de discussions, éditèrent des fanzines... Du délire !

Après le succès de tous ces produits issus de **Star Trek** – sans compter les dessins animés et les bandes dessinées –, on se demande bien comment a pu naître le besoin d'explorer un nouveau marché.

« En fait », dit Leonard Nimoy, « le studio a refusé de ressusciter **Star Trek** jusqu'au triomphe commercial de **La Guerre des Étoiles** en 1977. Alors, un cadre de la Paramount s'est écrié : « Notre **Guerre des Étoiles** à nous, c'est **Star Trek**. On s'y met ! » Et le film sortait en 1979. En d'autres termes, **Star Trek : Le Film** ne fut pas conçu pour satisfaire les fans de la série, mais pour exploiter un filon

très rentable, celui de la science-fiction à gros budget. Est-ce vraiment un hasard si les effets spéciaux en furent confiés à Douglas Trumbull et à John Dykstra, les magiciens de cette même **Guerre des Étoiles** ?

LE MEILLEUR ET LE PIRE

Quand le bruit courut qu'un film intitulé **Star Trek** avait été mis en chantier, les fans frissonnèrent de plaisir et d'impatience. Mais, malgré ou à cause de sa somptueuse envergure esthétique et de sa magnifique dimension philosophique, le produit fini fut loin de faire l'unanimité : il était à peine dans l'esprit de la série. Cela ne veut pas dire que l'équipage manquait à l'appel ou qu'il ne s'envolait pas pour des aventures visiblement inspirées par un épisode intitulé « The Changeling » : mais tel qu'il était, écrit par Harold Livingston et réalisé par Robert Wise, ce **Star Trek** de quarante millions de dollars devait beaucoup plus aux spéculations futuristes de **2001** qu'à son créateur Gene Roddenberry. Là où la série mettait en scène un assortiment d'Américains chargés de répandre chez les populations extraterrestres du vingt-troisième siècle le capitalisme démocratique yankee, le film célébrait la gloire de la technologie et l'inquiétante noblesse de la science. Sans parler d'échec commercial puisque les résultats incitèrent Paramount à concocter **La Colère de Khan, Star Trek : Le Film** ne fit pas un malheur.

Pour **Star Trek II,** c'est une autre histoire. D'un coût deux fois moindre que son prédécesseur, il s'inspira directement de « Space Seed », épisode où l'Enterprise rencontrait un vaisseau abandonné dont l'équipage endormi était composé d'anciens Terriens qui, au réveil, s'avéraient être des monstres à détruire sur-le-champ. Mais au lieu de les tuer, Kirk se contentait de les envoyer sur une planète stérile. Vingt ans après, ils étaient toujours vivants, avec à leur tête un Khan dévoré par l'idée de revanche : « La vengeance est un plat qui se mange froid... et il fait **très** froid dans l'espace ». Assez fidèle à l'aspect « fauché » du feuilleton, **La Colère de Khan,** dirigé par Nicholas Meyer (réalisateur de **C'Était demain** et auteur de « The Seven per cent Solution » dont Herbert Ross tira son **Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express**), donna le ton que devaient adopter les deux films suivants. On aurait dit un luxueux épisode de la série, disons « Journey to Babel » ou « Mirror Mirror ».



Comment embrayer sur **Star Trek III : A la Recherche de Spock ?** souvenez-vous d'épisodes comme « The Apple », « For the World is Hollow and I have touched the Sky » ou encore « The Cloud Minders » – leur point commun : beaucoup de bavardages et très peu d'action –, et vous vous ferez une idée de ce troisième volet. S'il est difficile d'incriminer la mise en scène de Leonard Nimoy, le résultat n'en fut pas moins sinistre.

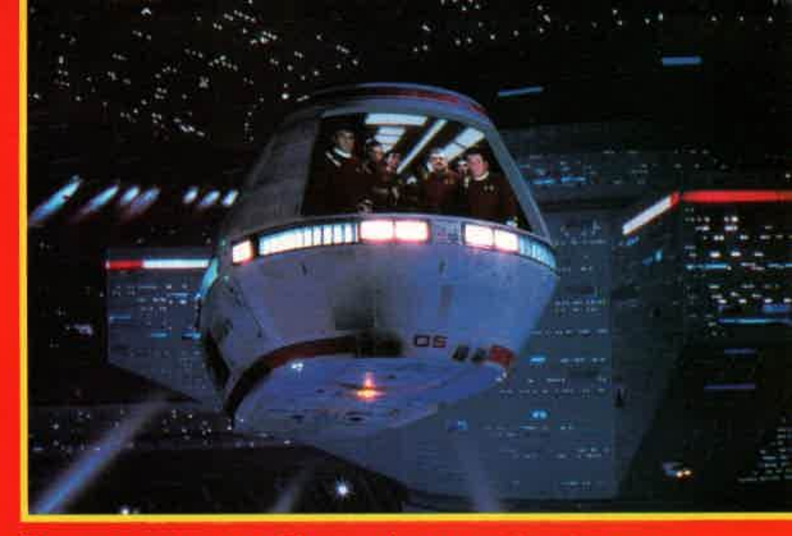
LA QUATRIÈME PARTIE D'UNE TRILOGIE !

Par bonheur, ce n'est pas le cas de **Star Trek IV : The Voyage Home.** L'histoire débute juste à la fin du précédent chapitre. « Avec **The Voyage Home** », dit Nimoy, « nous mettons un point final à ce qui devait être au départ une trilogie. Nous avions fait **Star Trek II** pour en finir une bonne fois pour toutes avec Spock. C'était une chose sérieuse que d'assassiner un personnage, de dire : « Cette fois, on le tue ». Quoi qu'il en soit, c'était notre intention. Quand les responsables du studio virent le premier jet du film avec sa fin d'origine – le corps de Spock catapulté vers la planète Genesis tandis que l'équipage pleure sur sa mémoire –, ils craignirent de choquer le public. Alors, sans que je le sache, ils ont ajouté une scène. La caméra se faufile parmi la végétation de Genesis et s'arrête devant le cercueil galactique de Spock, intact. J'ai découvert cette séquence en salle. C'était une façon de dire : « Qui sait ce qui peut arriver ? » Je ne pense pas qu'ils avaient une idée bien définie de ce qu'ils voulaient faire ensuite. Peut-être pensaient-ils à une sorte de mutation, à un nouveau personnage issu des restes de Spock... Mis devant le fait accompli, nous avons finalement opté pour la résurrection de Spock. Dans **The Voyage Home,** l'équipage comparaît en cour martiale pour ce qu'il a fait dans **Star Trek III,** à savoir désobéi aux ordres, détruit l'Enterprise, saboté l'Excelsior et mis le cap sur Genesis pour secourir Spock. Toujours dans **Star Trek III,** le personnage du Vulcanien était quelque peu laissé de côté – tout ce qu'il pouvait faire, c'était reconnaître un homme prénommé Jim, et encore du bout des lèvres. Aujourd'hui, **Star Trek IV** met définitivement les choses au point –la boucle est désormais bouclée ».



The Voyage Home débute sur Vulcain, où l'équipage de l'Enterprise a été forcé d'atterrir dans le vaisseau Klingon utilisé pour ramener Spock chez lui. En accord avec leur chef, Mc Coy, Scottie, Uhura et Chekov décident de retourner sur Terre. La cour martiale les y attend. Guidé par sa bienveillante mère, la vénérable Amanda, Spock réapprend les usages de la vie à la vulcanienne, tandis que son père, l'Ambassadeur Sarek, défend la cause du capitaine Kirk devant la Fédération. Une fois le vaisseau Klingon

remis en état, Spock choisit de rejoindre ses amis pour les soutenir. Théoriquement, le trajet Vulcain-Terre ne devrait pas lui poser davantage de problèmes qu'une banale promenade de santé. Mais il y a un hic. Une sonde extraterrestre en orbite autour de la Terre émet des signaux dévastateurs semant la mort et la destruction. Spock découvre bien que ces signaux sont destinés aux baleines de notre planète, mais cela ne l'avance guère. Or vous savez tous que les baleines ont disparu de la surface des océans depuis la fin du vingtième siècle, et nous sommes en deux mille trois cent et des poussières. Alors, que faire ? Vous n'avez pas une petite idée ? Bon sang, mais c'est bien sûr : remonter le temps ! Du coup, les membres de l'Enterprise se retrouvent parachutés dans le San Francisco des années quatre-vingt pour sauver les baleines. Et ce sont leurs aventures dans cette « civilisation extrêmement primitive et paranoïaque » qui font le charme de **Star Trek IV.** Parmi les morceaux de bravoure, citons la rencontre de Spock et d'un punk, la conversation entre Kirk et une de nos contemporaines (« Attendez, je vais deviner –vous venez de l'espace ». « Non, je suis de l'Iowa, je me contente de **travailler** dans l'espace ». « Ah, très bien – de toute façon, je savais qu'il y avait de l'espace quelque part là-dedans »), et le jugement de Mc Coy sur la médecine du vingtième siècle (« On dirait l'Inquisition espagnole »). Bien que Nimoy dise à qui veut l'entendre qu'il s'est particulièrement intéressé à la vie des baleines, les cétacés flottant dans les eaux de **The Voyage Home** n'ont guère de personnalité. Les cristaux de dilithium menaçant de s'évaporer dans les vingt-quatre heures assurent la traditionnelle unité de temps, tandis que les bonnes vieilles avaries techniques s'évertuent à nous faire croire que l'aventure risque de très mal se terminer. Pour être honnête, si le transporteur fonctionnait toujours bien, **personne** ne courrait de véritable danger, et le « Détruis-moi, Scottie » serait encore plus drôle qu'il ne l'est déjà. L'amusant, c'est que même dénué de tout suspense – on n'imagine pas une seule seconde que les baleines seront tuées par les chasseurs, que le vaisseau Klingon sera détruit par la pression du voyage dans le temps, que Chekov périra entre les mains des chirurgiens-tortionnaires, et que la Terre sera anéantie par la sonde extraterrestre –, le film poursuit allègrement son petit bonhomme de chemin. Pour revenir aux comparaisons, **Star Trek IV** a le niveau d'un épisode moyen –« Patterns of Force » par exemple, ou « By Any other Name ». Les effets spéciaux d'Industrial Light and Magic ne sont pas spécialement impressionnants, mais remplissent consciencieusement leur contrat. Comme **La Colère de Khan** – et c'était peut-être dû à la collaboration de Nicholas Meyer au scénario –, **The Voyage Home** ne se repose pas uniquement sur ses trucages. Il est tout entier centré sur les personnages, et de ce point de vue, il n'y a rien à dire.



EN ROUTE POUR LA POSTÉRITÉ

On peut bien entendu se demander où se situe l'attrait d'une telle... entreprise ; les qualités de **Star Trek IV** sont tout de même assez limitées. Il ne crèvera le plafond du box-office **que** parce qu'il porte le label **Star Trek.** Leonard Nimoy soupire sitôt qu'on aborde ce sujet : « C'est impossible à dire... impossible à dire. Si nous savions exactement les raisons de ce succès, nous pourrions faire dix fois le même film. Théoriquement. Mais ce n'est pas si facile. Nous connaissons les ingrédients, mais pas la recette ». Bien vu. **Cosmos 1999,** avec Martin Landau et Barbara Bain (deux partenaires de Nimoy à l'époque de **Mission Impossible**, cruelle ironie) s'est lamentablement écrasé, et personne ne put prévoir la brutale désertion du public. Il en fut de même pour des séries comme **Lost in Space, The Starlost** de Harlan Hellison et pour **Genesis II** de Roddenberry en personne qui, après trois épisodes pilotes réalisés en 1973, 1974 et 1975, fut lâchement relégué dans les oubliettes intersidérales. On peut donc s'inquiéter à bon droit pour l'avenir du nouveau projet de Roddenberry annoncé en octobre 86 : **Star Trek : The New Generation.** Cette nouvelle série télévisée se situerait environ un siècle après **Star Trek** et s'intéresserait à une nouvelle génération de voyageurs de l'espace qui considèrent l'Enterprise comme un monument historique. Aucun acteur de la distribution originale n'a été envisagé, mais il n'est pas exclu que la pirouette du voyage dans le temps leur permette une ou deux « participation, exceptionnelles »... De ce projet, Nimoy dit : « Je pense – et je pense que Paramount sait ce que je pense – que c'est une idée dangereuse. C'est risqué, parce qu'on comparera inévitablement cette série à l'originale et aux films qui ont suivi. En outre, il va être très difficile de satisfaire le public de **Star Trek.** Ça peut se faire – tout est possible –, mais ce sera très épineux ». Un **Star Trek V** serait également dans l'air, et William Shatner en assurerait la mise en scène. En termes bassement biologiques, les principaux acteurs pourraient probablement jouer dans deux autres films avant que leur âge avancé ne mette un terme définitif à la saga. Et après ? Qui sait... Il semble que Kirk, Spock et les autres aient conféré à leurs personnages une autonomie que peu de créatures de fiction peuvent s'enorgueillir de posséder : Sherlock Holmes, Frankenstein, Dracula, Superman... il est donc tout à fait probable qu'on n'ait jamais fini d'entendre parler d'eux.

Maitland MC DONAGH
(Traduction Bernard Achour)



LABYRINTH

Des numéros musicaux et un déferlement de créatures pelucheuses... Un Muppet Show de 30 millions de dollars !



Les maîtres d'œuvre :
George Lucas, David Bowie, Jim Henson.

(Labyrinth). *USA. 1985. Réal. : Jim Henson. Prod. : George Lucas. Eric Rattay. Tri-Star. Scén. : Terry Jones d'après un sujet original de Denise Lee et Jim Henson. Dir. Photo. : Alex Thompson. Mus. : Trevor Jones. SPFX : George Gibbs. Brian Froud. Richard Conway. Int. : Jennifer Connely (Sarah), David Bowie (Jareth), Tony Froud (Toby), Shelley Thompson (la belle-mère), Christopher Malcolm (le père), Nathalie Finland (la fée)... Dur. : 1 h 41 mn. Dist. : Warner-Columbia Films. Sortie Paris prévue le 11 février 1987.*

Dark Crystal, L'Histoire sans Fin, Legend, Oz, Un Monde Extraordinaire... Les films féériques tombent à un rythme régulier. Grosses machineries, méga-budgets, déferlement d'effets-spéciaux sophistiqués, générique long d'un kilomètre. **Labyrinth** se voudrait plus imposant, plus ambitieux, plus argenté que ses prédécesseurs. Et-il y réussit ma bonne dame ? En tout cas, on a tout fait pour. Jim Henson, metteur en scène, est le créateur des Muppets, le responsable de **Dark Crystal.** George Lucas, producteur : le nom signifie trilogie **Star Wars, Indiana Jones.** Terry Jones, maître du nonsense, débarque de la galère Monty Python. Trevor Jones, le compositeur, a signé le soundtrack de **Dark Crystal.** A la photographie, Alex Thompson en provenance directe des forêts de **Legend** et des bois d'**Excalibur.** Brian Froud, le concepteur graphique, a travaillé sur **Dark Crystal** et **L'Empire contre-attaque**... Le conte de fées leur a tous réussi. Les réunir dans un seul et même film est un acte de roublardise caractérisée qui n'a guère porté ses fruits.

Alice aux Pays des Merveilles vient à l'esprit dès les premières images. Sarah est jeune, naïve, rêveuse ; sa chambre à coucher croule sous les peluches, les poupées... Elle invoque par jeu le roi des Lutins, sans se douter que celui-ci puisse l'entendre. Il apparaît, lui lance un ultimatum afin de récupérer son frère : traverser en quelques heures un labyrinthe, lieu où les apparences n'ont d'apparence que le nom. Classique comme prologue. La suite l'est tout autant. C'est un périple à la Lewis Carroll. Pittoresque, picaresque, délirant, illogique, drôle. Le monde que traverse Sarah est seulement géré par l'absurde. Rien n'y est trop fou. Tout y est permis, une aubaine pour Terry Jones déjà compromis dans les trips de Terry Gilliam **(Jabberwocky, le Sens de la Vie)**. Un visa pour une galerie de personnages déments, de situations frappées au L.S.D.

Comme Dorothy arpentant le royaume d'Oz, comme Alice dans son « Wonderland », Sarah rencontre une succession de figures singulières. Ça débute par la rencontre de Hooble occupé à

BESTIAIRE

HOOGLE : un nabot tour à tour généreux, irascible, timide. Un grand amateur de bijoux en toc. C'est le premier compagnon de Sarah, et pour ses beaux yeux (et son bracelet de plastique), il trahit Jareth, le redoutable roi des Lutins.

LUDO : une masse poilue de 2,40 mètres. Son cœur est encore plus gros que lui. Un regard attendrissant et mélancolique. Sarah le sauve d'un quarté d'imbéciles cornus. Ludo a la particularité de posséder un cri qui convainc les roches de lui porter secours.

SIR DIDYMUS : plus chevaleresque qu'Errol Flynn et Douglas Fairbanks réunis malgré ses 80 centimètres de haut. A la manière de Lancelot dans **Excalibur**, il assure la garde d'un pont qu'on ne peut franchir sans sa permission. Un véritable dandy. Sa monture : Ambrosius, un chien berger équipé d'une selle.

LES FIREYS : ils sont une demi-douzaine à hanter la Forêt Enchantée. Leur jeu favori consiste à se démembrer mutuellement et à s'arracher la tête pour en faire un ballon de foot. Grand étonnement lorsqu'ils s'aperçoivent que Sarah a le cou solide...

HUMONGOUS : Golem de cinq mètres qui garde la cité des Lutins. Incrusté dans la porte de la cité, il se libère pour chasser les intrus. Mais ce n'est rien de plus qu'une énorme machine trop maladroite pour effrayer Sarah. Hoogler n'aura guère de mal à le désarmer en capturant son pilote.





uriner dans une mare. Arrivent ensuite une espèce de mousse végétale hérissée d'yeux, un vermisseau chaudement habillé... Mais ce ne sont que les préliminaires. Ensuite, le scénariste présente un à un les compagnons de Sarah : le monstre couard, le chevalier teigneux... Trois au total comme dans **Le Magicien d'Oz.** Bonjour les analogies, les private jokes. Même la fée-libellule de **Legend** est présente à l'appel. Henson et Jones citent pêle-mêle **Star Wars, Indiana Jones...** et oublient souvent qu'un scénario digne de ce nom ne peut se bâfrer ainsi de toutes les références passant à portée de la mémoire. Enfin le plaisir cinéphilique étant ce qu'il est...

Bien heureusement, l'imagination n'a pas été évacuée à cent pour cent de l'entreprise. Il demeure même des trouvailles assez surprenantes. Les marais de l'Éternelle Puanteur surtout, une sortie de lagune bouillonnante assez proche de la fosse sceptique en ébullition. Et il y a les nettoyeurs (clin d'œil au puits d'ordures de **Star Wars**) avec leur invraisemblable véhicule bardé de lames et parcourant les galeries souterraines du labyrinthe.

Toute cette faune, cette géologie bizarre exhalent bien sûr un certain charme. Tout a été ainsi fait pour rendre le film irrésistible : des myriades de petites créatures sorties du Muppet Show, des numéros musicaux par ailleurs assez médiocrement chorégraphiés... Mais le charme tient souvent trop de la poudre aux yeux. Il ne remplace pas une dimension philosophique ici absente. Ce qui faisait justement la force de **Dark Crystal**, de **L'Histoire sans Fin,** même si la morale se limitait finalement à la sempiternelle dualité bien-mal. **Labyrinth** ne donne jamais l'impression de vouloir s'essayer à cette évidente gageure. Il aurait pu néanmoins parier sur la nostalgie de l'enfance par rapport à un personnage principal en passe d'atteindre l'âge adulte. Rien, Jim Henson restant insensible à cette perte d'innocence...

Résulte de **Labyrinth** une impression mitigée, un superbe livre d'images confectionné avec force luxe, grand soin, mais totalement dévitalisé par les millions investis. Et perdus.

Marc TOULLEC





From Beyond

LOVECRAFT AU CINÉMA

Si le plus grand écrivain de littérature fantastique de ce siècle continue de susciter le même engouement depuis plusieurs générations de lecteurs transportés par ses récits, curieusement, le cinéma n'avait pas encore franchement osé adapter l'auteur de « L'Appel de Cthulhu » ou des « Montagnes hallucinées ». Désintérêt des producteurs ? Difficultés d'une telle entreprise ? Tout cela à la fois, en fait. Pourtant, H.P. Lovecraft semble depuis peu avoir trouvé le moyen de se bâtir un empire dans le monde du 7e art. La sortie prochaine de ***From Beyond*** *nous a semblé idéale pour permettre une approche de cet auteur fascinant.*

Contrairement à un E.A. Poe ou, plus récemment, à un Stephen King, H.P.L. n'a donc que peu connu les faveurs d'une transposition de ses écrits à l'écran. Une raison majeure semble à l'évidence avoir déterminé ce refus ou ce recul devant la tâche à accomplir : la vastitude des moyens requis pour donner une visualisation fidèle ou même simplement potable des scènes décrites. Immensité des décors imaginés, complexité des monstrueuses entités dépeintes, bref, s'attaquer à Lovecraft n'est pas aisé, surtout lorsqu'on veut adapter le meilleur de son œuvre, c'est-à-dire les histoires qui nous emmènent en des lieux interdits défiant l'entendement, ou celles nous révélant des êtres indescriptibles (Lovecraft se contentant souvent lui-même de descriptions assez elliptiques afin de ne pas donner trop de détails qui réduiraient l'imaginaire du lecteur). L'Innommable et l'Indicible ne peuvent certes pas s'accommoder d'à-peu-près, et parvenir à concrétiser ce qui nous est proposé à chaque fois (ou presque) comme un voyage dans l'ultime horreur relèverait effectivement du miracle. Rien de commun, donc, avec la facilité qu'il y a à adapter un S. King (et bon nombre d'auteurs fantastiques contemporains) dont l'inspiration est beaucoup plus « terre-à-terre » et dont, en outre, le style littéraire se prête facilement à l'élaboration d'un scénario (King écrivant sciemment dans ce but). Chez Lovecraft, il n'y a souvent pas de découpage précis de l'action des personnages, les histoires évoluant toutes en un crescendo basé avant tout sur la création d'un climat, d'une ambiance voulant nous mettre en relation avec l'Indicible. D'autre part, la narration à la première personne facilite la sensation de vécu éprouvée par le lecteur, ce qui n'est pas aisément réalisable au cinéma, les choses étant toujours beaucoup plus ressenties de l'extérieur qu'en littérature. Enfin, l'écriture peut permettre l'expression de toute une métaphysique de l'Ailleurs chère à Lovecraft et très difficile à exposer à l'écran. Pour résumer, disons que Lovecraft étant un écrivain autant sensitif que descriptif, les difficultés qui se présentent aux cinéastes qui veulent s'attaquer à ses créations sont multiples. Par quelque bout qu'on la prenne, l'œuvre de Lovecraft se présente comme une gageure pour les éventuels réalisateurs : gouffres financiers nécessaires pour recréer des décors vraisemblables, nécessité d'effets spéciaux ultra-sophistiqués pour crédibiliser les êtres issus de la mythologie de l'auteur, difficultés à instaurer avec la même force que les textes toute l'aura qui se dégage de ceux-ci. Pourtant, certains metteurs en scène se sont essayés à adapter H.P.L., envers et contre tout.



DUNWICH HORROR

DANS L'ABÎME DES ADAPTATIONS

Evidemment, ce n'est pas par les textes riches de visions et d'entités inhumaines que les cinéastes ont commencé. Plutôt par ceux où un maximum de temps pouvait être gagné en suggérant ce qui ne devait nous être révélé qu'à la fin du film, et, bien sûr, en inscrivant l'histoire dans un contexte très facile à reconstituer. Roger Corman, en 1963, osa adapter « The Case of Charles Dexter Ward » dans le cycle de sa série consacrée aux adaptations d'E.A. Poe, et il confiait jadis à Michel Caen (dans le volumineux ouvrage que les Cahiers de l'Herne ont consacré au reclus de Providence) : « Lorsque j'ai décidé de tourner **The Haunted Palace**, je désirais rompre avec la série Edgar Poe. J'avais déjà réalisé **Usher**, **The Premature Burial**, **The Pit and the Pendulum** et quelques autres, et je voulais, cette fois, me tourner vers Lovecraft. Il s'agissait au départ d'une adaptation assez libre de « The Case of Charles Dexter Ward »,

mais les exploitants ne l'ont pas entendu de cette oreille. La série Poe était lancée, elle rapportait pas mal d'argent et les distributeurs ne voulaient pas entendre parler de Lovecraft qui, d'après eux, ne vendait pas un fauteuil. J'ai été obligé de faire des compromis. C'est-à-dire que, finalement, j'ai pris l'idée de base et le titre du poème d'E. Poe d'une part, et la trame de « Ch. D. Ward » de l'autre. Au générique, j'ai mentionné : d'après les œuvres d'E. Poe et H.P. Lovecraft. On a essayé de me faire supprimer le nom de Lovecraft mais j'ai jugé que j'avais assez cédé de terrain... J'ai maintenu les deux noms mais je me sens tout de même un peu coupable au sujet de ce film ».



Lon Chaney Jr dans **La Malédiction d'Arkham.**



La Malédiction des Whateley.



Une des mutations de **Die, Monster Die.**

Malgré sa fidélité chronologique au récit de H.P.L., **La Malédiction d'Arkham** se rattache tout autant aux précédents films de Corman. Vincent Price y incarne le sorcier Joseph Curwen qui, en 1765, est brûlé vif pour commerce avec les démons. Cent années plus tard, son descendant Ch. Dexter Ward (toujours Price) est la proie de son emprise et va remplir la malédiction que Curwen avait jetée sur les habitants d'Arkham. Les responsables sont exécutés et Ward/Curwen va renouer avec ses pratiques occultes : il se sert du fameux Necronomicon pour ressusciter le cadavre à moitié décomposé de son épouse, son grand projet étant d'unir à nouveau des jeunes femmes avec la créature non-terrestre qui réside dans les tréfonds souterrains du manoir. Il est clairement signifié que ces entités veulent reconquérir, par ces alliances contre-nature, leur suprématie perdue sur notre planète. Voilà qui est purement lovecraftien, fidèle à la mythologie des Grands Anciens (bien qu'ils ne soient pas cités dans le film). La représentation de l'être « venu des étoiles » ne manque pas de force, forme imprécise et tentaculaire qui remonte de son puits dans des vapeurs verdâtres qu'on devine sans peine être... pestilentielles. Quant aux êtres monstrueux qui errent dans les rues d'Arkham, ils sont un peu les équivalents de ceux décrits dans « Le Cauchemar d'Innsmouth ». Mais, malgré cette indéniable appartenance à l'univers de Lovecraft, **The Haunted Palace** nous laisse une impression tenace de Poe-pourri. Les neuf-dixièmes du film rappellent les précédents Corman d'après Poe (ne serait-ce qu'à cause des décors...), et on y retrouve les thèmes de la vengeance d'outre-tombe, la possession par le portrait d'un ancêtre, une hérédité bien lourde à supporter (voir **Usher**), les mêmes errances des corridors à une crypte recélant l'horrible secret, etc. Bref, **La Malédiction d'Arkham** nous apparaît bel et bien réduite aux dimensions et exigences d'un film de série, descendant trop respectueux de sa lucrative lignée.

C'est deux années plus tard que le décorateur attitré des productions Corman, Daniel Haller, adapta très vaguement « La Couleur tombée du Ciel » avec son film **Die, Monster, Die** (annoncé sous le titre éminemment lovecraftien de **House At The End Of The World**). Au lieu de l'entité venue de l'espace et se nourrissant des êtres et des choses alentour, l'on a droit aux effets d'un météorite radioactif (!) qui enclenche d'abominables mutations. Lovecraft est ici très lointainement citable puisque ne subsiste plus que l'idée d'une substance inconnue et les conséquences monstrueuses qu'elle provoque. Conséquences provoquées de surcroît dans le film de D. Haller par les manipulations d'un savant (interprété par un B. Karloff au moins bon de sa forme) sur la croissance des espèces. La S.F. au rabais remplace ici désavantageusement le caractère surnaturel et inexpliqué de la nouvelle. Ennui et consternation chez le spectateur, donc.

La Malédiction des Whateley (The Shuttered Room/1966), qui vient de sortir chez Warner Home Video, se base, elle, sur une nouvelle d'August Derleth (vous savez, cet exécuteur testamentaire qui fit connaître Lovecraft après sa mort). On attribue ainsi à H.P.L. ce qui appartient à Derleth, alors rendons à César... J'ai déjà dit en ces pages tout le bien qu'il fallait penser de cette œuvre de David Greene (voir

Les ressuscités de **Re-Animator**

dossier consacré aux Demeures Fantastiques), mais là n'est pas la question. Malgré son excellent climat d'angoisse, la proximité de la ville de Dunwich, la présence invisible d'une mystérieuse autant que meurtrière créature dans le grenier d'un moulin abandonné, H.P.L. lui-même ne se reconnaîtrait sûrement pas à la lecture du scénario. Excellent film certes, mais attribution tout à fait abusive au monde de l'auteur de « Démons et merveilles ».

En revanche, **The Dunwich Horror,** porté à l'écran en 1969 par le même D. Haller qui nous asséna **Die, Monster, Die,** adapte résolument la nouvelle « L'Abomination de Dunwich », transposée à notre époque. Le Necronomicon, toujours précieusement conservé à la Miskatonic University, est convoité par Wilbur Whateley, l'arrière petit-fils d'Olivier Whateley, un être démoniaque qui fut pendu par les habitants de Dunwich. La famille Whateley est d'ailleurs toujours suspectée d'appartenir en partie à la race de monstruosités invoquées d'un autre monde. Wilbur parvient à séduire Nancy Walker, la bibliothécaire, et compte l'offrir aux Grands Anciens sur l'autel millénaire de Sentinel Hill. Un scénario cohérent, respectueux de Lovecraft, mais qui pêche par la liberté prise vis-à-vis des personnages et surtout par sa transposition dans un cadre moderne ne collant vraiment pas avec l'archaïsme légendaire de Dunwich et le folklore très Nouvelle-Angleterre qui comptaient parmi les atouts du texte original. **The Dunwich Horror** est typique de cette fin des années 60 dans son psychédélisme outrancier (effets de lumière, vêtements bariolés, etc.) tranchant d'ailleurs avec la musique très vieillotte et pompière de Les Baxter. Quant à l'être invisible qui se révèle enfin à nos yeux, c'est une masse multicolore (en animation) se tordant dans tous les sens. Un des plus probants échecs à vouloir visualiser l'indescriptible...

Citons encore au nombre des long métrages se rattachant à Lovecraft, **La Maison Ensorcelée** (Curse of the Crimson Altar/1969) de Vernon Sewell, suggérée (bien que non créditée) par « La Maison de la Sorcière ». Film pour le moins médiocre s'écartant complètement de la nouvelle et ne comportant, en dehors de cette demeure faisant revivre les choses du passé, aucun élément lovecraftien.

Dans le champ des films en S.8, il y eut un certain **Necronomicon** (en 3-D) de Steve Wathers, dans lequel un démon était simplement évoqué ainsi que les carnages qu'il commettait. Plus ambitieux fut **The Whisperer in Darkness** (d'après « Celui qui chuchotait dans les Ténèbres ») de David C. Smith, film muet à l'exception des sons de voix produits par la machine parlante utilisée par Ceux de l'Extérieur pour communiquer avec les hommes ; essai intéressant qui, selon le fanzine Fandom Unlimited (qui, en 1979, consacra un copieux dossier sur le mythe de Cthulhu), parvint de très près à recréer l'atmosphère de la nouvelle. Dans le rôle d'Henry Akeley joue un vieil ami et collègue de H.P.L. : J. Vernon Shea.

A la T.V., les Américains eurent droit, dans la série de Rod Serling, **Night Gallery,** aux adaptations de « Pickman's Model » et de « Cool Air », le premier sur un scénario d'Alvin Sapinsley et réalisé par Jack Laird, le second mis en scène par Jeannot Szwarc d'après un scénario de R. Serling lui-même. On aimerait les voir...

PAR DELÀ LE MUR DES STUDIOS EMPIRE

Quel fut notre émoi lorsqu'au Marché du Film de 1985, à Cannes, nous découvrîmes, ébahis, le **Re-Animator** de S. Gordon, en provenance des studios de Charles Band. Nous avons passé au crible cette œuvre qui fit l'unanimité parmi les amateurs... Lovecraft se trouvait brusquement promu au champ d'honneur cinématographique par l'intermédiaire de l'adaptation d'un de ses textes « mineurs », « Herbert West, réanimateur », mais aussi l'un des plus adaptables au cinéma. D'une histoire se déroulant sur 20 années, S. Gordon, D. Paoli et W. Norris ont ramené le tout à quelques jours, l'ont fait se dérouler à notre époque (mais pour une fois, cela n'a pas d'importance) et ont concentré leurs efforts sur le potentiel horrifiquement spectaculaire du sujet, ne prenant des libertés par rapport au texte référentiel que pour mieux inoculer à la trame du récit un maximum de scènes-choc toutes plus folles les unes que les autres. **Re-Animator** est la rencontre de Lovecraft et du « gore », caractéristique pourtant peu présente dans ses textes... Il nous faut donc, mais sans pour cela critiquer le moins du monde le petit chef-d'œuvre de S. Gordon, convenir que **Re-Animator,** s'il emprunte à Lovecraft, ne fait que très peu appel aux constantes et obsessions qui caractérisent et unissent la plupart de ses récits. La nouvelle elle-même constituait de fait un essai un peu à part dans l'œuvre de l'écrivain... **Re-Animator** aurait pu en fait être signé par n'importe quel scénariste inventif, et son argument de base est plus proche de celui d'un bon film de zombies que de ceux auxquels nous convie habituellement H.P.L. Mais soyons reconnaissant à Gordon et à sa bande d'avoir ouvert une brèche dans laquelle ils ont eux-mêmes persévéré pour nous offrir cette fois-ci un **From Beyond** qui, malgré ses audaces, s'avère dans ses grandes lignes typiquement lovecraftien. Comme le souligne M. M. Donagh dans son entretien avec S. Gordon (voir Mad Movies n°39), « De l'Au-delà » n'est pas vraiment une histoire, mais plutôt une tranche d'ambiance sans beaucoup d'événements marquants. L'idée de la machine stimulant la glande pinéale et permettant de voir les choses de l'au-delà appartient à Lovecraft, mais, à partir de ce matériau de base plutôt succinct, les scénaristes ont bien été obligés d'inventer une continuation à ce qui ne pouvait suffire pour un long métrage. Ainsi, le collègue du Dr. Crawford Tillinghast (l'inventeur du Résonator, l'appareil permettant de voir au delà de l'au-delà) a été entraîné (ou plutôt, s'est laissé entraîner...) par « Ces choses qui flottent autour de nous sans qu'on puisse les voir », et est devenu partie intégrante de cet univers. La nouvelle-prétexte a donc servi une fois de plus de tremplin pour un film plutôt délirant dont le challenge aura été de nous montrer enfin sans retenue une entité polymorphe s'approchant de celles décrites par Lovecraft. D'ailleurs, il est fait mention des Shoggoths, ces masses protoplasmiques changeant de forme à volonté, et les transformations multiples du Dr. Edward Pretorius, qui se trouve sous l'emprise de ces « choses » épouvantables, sont assez impressionnantes. Tous les trucages de **From Beyond** ne sont peut-être pas parfaits mais atteignent tout de même un résultat très satisfaisant, quoique ce dernier n'approche pas encore ce caractère innommable si difficile à atteindre. Mais d'ailleurs, y arrivera-t-on un jour ? Si le cas se produisait réellement, il est à craindre de voir les spectateurs quitter la salle en hurlant ou mourir d'épouvante. Un billet de cinéma pour le film d'horreur définitif ! Ce serait un grand jour... Mais il est permis d'espérer lorsqu'on voit, toujours avec le même frisson de dégoût et de peur réelle, les incroyables mutations créées par Rob Bottin pour **The Thing** de J. Carpenter.

Continuant sur sa lancée, Empire annonce maintenant, incroyable mais vrai, un film mettant en vedette Lovecraft lui-même ! **The Lurking Fear** nous fera suivre l'enquête que va mener H.P.L. en compagnie d'une journaliste nommée Loïs Lane (!) et d'un ami photographe, dans le petit village de Leffert Corners. Tous les habitants ont été mis en pièces par une force inconnue et les membres d'une famille dégénérée sont en cause... Dois-je continuer ? Non, car ça, on vous le réserve pour plus tard...



Dessins préparatifs pour **The Cry of Cthulhu,** *projet abandonné en cours de production.*



Re-Animator : Lovecraft *version gore*

CTHULHU AU CINÉMA : UN APPEL RESTÉ SANS RÉPONSE

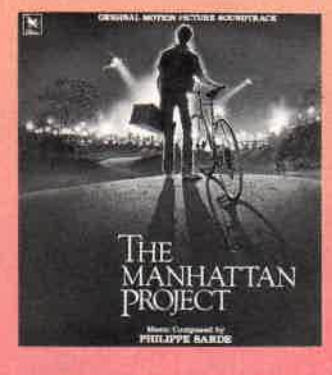
C'est en 1979 que fut annoncé un projet ambitieux : **The Cry of Cthulhu** devait être une production de six millions de dollars produite par David Hurd et William Baetz pour Cinema Vista Corporation. Le script était un brassage original de plusieurs histoires de Lovecraft basées sur le mythe de la divinité païenne Cthulhu et était co-signé par David et Mary Ann Hurd (avec l'assentiment d'Arkham House, la firme qui détient les droits des textes de Lovecraft). L'Allemand Wolfgang Glattes devait en effectuer le tournage en Forêt Noire et, évidemment, le tiers du budget devait être dévolu aux nombreux effets spéciaux, dont une bonne part en animation pour les multiples créatures issues du bestiaire lovecraftien. Tom Sherman (les miniatures de **Flesh Gordon**), Lyle A. Conway et Craig Reardon étaient alors de la partie. Le film devait sortir en 1981 et aurait été le premier d'une série de quatre ! On n'en a pas réentendu parler depuis, Cthulhu continuant de sommeiller dans sa demeure de R'hyeh. Vraiment dommage...

Denis TREHIN



WHERE THE RIVER RUNS BLACK

(Varèse STV 81294 Digital/Import Pathé-Marconi).
Il serait dommage, sous prétexte qu'on ne vous a pas parlé dans Mad Movies (alors, lisez Impact) du film de Christopher Cain, que vous ratiez sa superbe musique. James Horner s'y confirme comme un compositeur de plus en plus éclectique et, par la seule puissance d'évocation de ses compositions, nous emmène dans un voyage dans les profondeurs mystérieuses d'une jungle de rêve. Bande sonore fourmillant de mille reflets chatoyants dont la précision est décuplée à l'écran par l'extraordinaire fidélité du son digital, et qui laisse l'auditeur avec toujours cette impression de naviguer dans les hauteurs d'un territoire magique : la qualité aérienne des flûtes, les sonorités très pures produites par le synthétiseur, des voix semblant venir de nulle part, telles sont les composantes qui se détachent de cette magnifique B.O., assurément une des plus étonnantes parues cette année. Mais attendez seulement d'écouter ce que vous réserve James Horner pour **Le nom de la Rose**...



PEGGY SUE GOT MARRIED

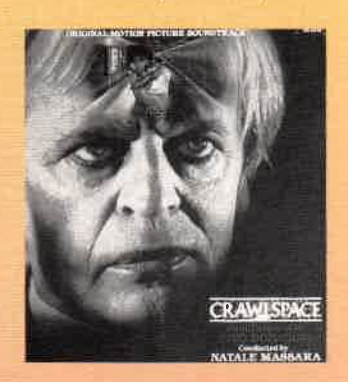
(Varèse STV 81295/import Pathé Marconi). Une face 1 excellente composée par le maître John Barry, une face 2 de rocks et romances rétros (Buddy Holly, Dion & the Belmonts, etc.). Tout le charme du film de F.F. Coppola.

THE FLY

(Varèse STV 81289/import Pathé Marconi). Classicisme mais réussite que la musique d'Howard Shore pour le nouveau Cronenberg. L'ombre du grand John Williams est parfois ressentie au long des morceaux, ce qui, à défaut d'une profonde originalité, est au moins une référence de bon goût.

TROUBLE IN MIND

(Chez nous : Wanda's Café) (Island 208056/RCA). Trompette diaphane et synthétiseur pour le dernier film d'Alan Rudolph. Mark Isham est un maître dès qu'il s'agit de créer de ces atmosphères planantes et ethérées (la musique de **The Hitcher,** c'était lui).



BLUE VELVET

(Varèse STV 81292/Import Pathé-Marconi).
Et voilà un musicien avec qui il va falloir compter : Angelo Badalamenti. Pour le nouveau et passionnant film de David Lynch, il a composé une musique dramatique au possible, une de celles que n'auraient point désavouées A. Hitchcock et son compositeur fétiche, Bernard Hermann, dans leurs humeurs des plus angoissées. Ceci n'excluant pas la beauté, bien au contraire. Pour les amateurs de passions tortueuses et maladives, voilà le pendant musical idéal.

CRAWLSPACE

(Varèse STV 81279/Import Pathé-Marconi)
C'est à Pino Donaggio que l'on doit la musique de **Fou à Tuer,** le film de David Schmoeller, et force est de reconnaître que le fantastique est le genre cinématographique le plus susceptible d'inspirer les compositeus actuels, de les faire se surpasser. Donaggio, qui n'est plus un novice en la matière **(Carrie, Tourist Trap, Dressed To Kill** et bien d'autres) est ici au plus haut de son inspiration, toujours dans ce style affectionnant les compositions mêlant violons saccadés et percussions angoissantes (particulièrement mises en valeurs pour ce film), sans se déparer pour autant du profond lyrisme qui caractérise son style. Le sublimement bouleversant « Martha's Lament » nous prend aux tripes. Un très beau disque.

INVADERS FROM MARS

(enigma 3226-1/import Milan). Franchement bonne musique que celle de David Storrs pour l'hommage de T. Hooper au film des années 50. A base de synthétiseurs, une B.O. à la fois planante, étrange, angoissante, et très évocatrice d'une présence extraterrestre omniprésente.

LABYRINTH

(Pathé-Marconi PM 264-2405781-RB). Après **Dark Crystal,** Trevor Jones signe la musique du nouveau film de Jim Henson. Très bon soundtrack dans lequel prédominent les claviers, et qui verse évidemment plus sur le versant du rock progressif que dans le symphonisme. Hormis les cinq titres chantés par David Bowie et qui n'ont rien d'exceptionnel, la musique ne manque ni de recherche, ni d'ampleur.

THE MANHATTAN PROJECT

(Varèse STV 81282/import Pathé-Marconi). Pour ce film américain (rebaptisé depuis **Deadly Game**), Philippe Sarde a composé une musique symphonique dans la lignée de celles de J. Williams ou J. Goldsmith. Point désagréable, mais on eut aimé un peu plus de personnalité, ce dont ce compositeur est souvent capable.

DEADLY FRIEND

(Varèse STV 8191/import Pathé-Marconi). C'est à Charles Bernstein (**April Fool's Day**) qu'on doit la partition du dernier Wes Craven (pour qui il composa déjà celle des **Griffes de la Nuit**). Synthés angoissants et lugubres, thèmes lumineux et accrocheurs, moi j'aime ce que fait Ch. Bernstein malgré l'économie des moyens. Nous reviendrons d'ailleurs sur cet enregistrement.

THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE PT 2

(IRS 6184 – import USA).
Rocks saignants au menu de la monstruosité de Tobe Hooper. Une formule qui, après **Le Retour des Morts-Vivants,** tend à faire des petits dans le cinéma d'horreur. Mais il est vrai que rock et grand-guignol ont toujours fait bon ménage et ce ne sont pas les Cramps qui vous diront le contraire. Mais bon, moi je préfère la musique électronique complètement glauque du premier film.



Signalons aussi quelques nouveautés que nous détaillerons dans le prochain numéro d'*Impact.* Le très réussi **Quiet Earth** (Milan ACH 028) composé par Craig Harrison, les **Sky Bandits** d'Alfi Kabiljo, **Jake Speed** de Mark Snow et **Tai-Pan** signé Maurice Jarre (tous les trois chez Varèse).
Enfin, nous espérons pouvoir vous tenir au courant de tous les disques italiens importés par Europe Vidéo Broadcast, un catalogue riche en B.O. de péplums, de westerns italiens, de films d'horreur (ceux de Lucio Fulci notamment) jusqu'alors difficilement disponibles.

Denis TREHIN

FESTIVAL

LA RUBRIQUE DU CINÉ-FAN

11 octobre 1986. Journée portes ouvertes dans les asiles français. Dégénérés et psychopathes, en bref tous ceux à qui il manquait une case, en profitèrent pour s'échapper. Mais les forces de l'ordre n'eurent aucun mal à les récupérer. Ils s'étaient tous réfugiés au 9 avenue Hoche, dans la salle où se déroulait le troisième Festival du Super 8 de *Mad Movies*. Au fait, ça serait sympa si on m'enlevait ma camisole de force, parce que taper un article avec les dents, bonjour !



CANNIBAL, *L'HORRIBLE MUTATION.*

Ouverture en trombe de la sélection officielle avec un film d'animation de Frédéric Isola, **The Slugs Live,** dans lequel des rockers speedés nous interprètent un de leurs meilleurs morceaux. Ce clip nous prouve une fois de plus que le chanteur du groupe, Pat Hamodlé, est une véritable bête de scène.
Espérons qu'ils entreront bientôt dans le Top 50, histoire d'y mettre un peu d'allégresse.

Le Monstre de la Cité des Temps perdus renoue avec le traditionnel sérial d'aventures fantastiques : une expédition scientifique se rend en Afrique à la recherche d'une créature extraterrestre tombée sur Terre quelques millions d'années auparavant, à bord d'une maquette du Faucon Millénaire (disponible dans la série « Star Wars » de chez Mécano). Le monstre, résultat d'une copulation entre le cyclope du **Septième Voyage de Sinbad** et Arnold Schwarzenbiceps, s'en donne à cœur joie dès qu'il pose ses pattes sur le sol français. Après avoir enlevé la belle héroïne dont il est tombé amoureux, il s'échappe, écrabouillant tout ce qui traîne sur son passage. En utilisant toutes sortes de techniques, José Louis Hernandez et Martin Hervé Calleya ont réalisé une performance au niveau des effets spéciaux. Certains plans combinant monstre et personnages réels sont tout simplement étonnants et mériteraient une autre exploitation.

Pour continuer dans le délire, **La Planque** constituait un choix judicieux. Ce film où sévissent deux tueurs psychopathes, dignes descendants de Leatherface, nous offre une scène d'humour-gore qui devrait figurer dans les annales du Festival : la mise en pièces par tronçonnage d'un gangster en fuite... tout cela étant filmé du point de vue de la victime. Décapant ! Soulignons au passage l'interprétation de Dominique Legrand et la réalisation de Georges Andreef, aussi efficaces l'une que l'autre.

Cette année, plusieurs films très courts (environ 5 mn) ont rejoint la sélection. Fonctionnant sur le principe de la chute, ils ont été perçus de différentes façons par un public tour à tour consterné, amusé ou déçu. **Souffrance** de Laurent Pascaud est l'un de ces petits divertissements de bon aloi. Ce court métrage nous narre les aventures d'un jeune garçon réveillé en pleine nuit par d'insupportables douleurs. Une dure épreuve l'attend : pour sauver sa vie, il devra ramper... jusqu'aux toilettes. Pas scato pour autant.

Vint ensuite un gros morceau saignant (le film dure 30 mn) dont la digestion fut difficile. Annoncé pour le deuxième Festival, nous avons enfin eu la joie extrême de découvrir **Cannibal, L'Horrible Mutation** d'Éric Charbonnel. Blurp. S'agissant, du propre aveu du réalisateur, du film « le plus ringard de la création », on savait à quoi s'attendre. Eh bien non ! C'était pire encore (en gore ?). Le monstre ignoble était bien plus vilain que prévu, le gore encore plus gore que d'habitude et le film plus long que ce qui était annoncé. C'est un peu dommage, car on a parfois l'impression de visionner les rushes. Malgré ces quelques défauts, le film a reçu le prix des effets spéciaux de maquillage ; Charbonnel va pouvoir s'acheter un maximum de latex et de sirop de cassis pour la suite qu'il prépare : **Cannibal II, Le Cauchemar continue.** Scoop : le sous-titre en sera « le film qui fait passer Rambo pour un pacifiste ». Ça promet !

Agressive Pictures est un de ces films courts (6 mn) qui évitent les détours d'une histoire laborieuse pour aller droit à l'essentiel. On ne peut qu'en féliciter ses réalisateurs, Pascal Benoît, Jérôme Flon et Vincent Moutot. Le résultat est une sorte de concentré fantastico-gore dans lequel se déchaînent incantations, zombies et tube de dentifrice. (Dans un plan que Ray Harryhausen n'aurait pas désavoué, un tube de dentifrice se vide devant les yeux médusés de la pauvre victime, grâce à la magie de la prise de vue image par image). La qualité de la photographie et l'efficacité d'un montage très « cut » ont permis aux réalisateurs d'obtenir le prix de la réalisation. Mention spéciale pour le tube de dentifrice.

Le moins qu'on puisse dire de **Filature,** réalisé par Jean-Luc Gagé, c'est qu'il n'a pas enthousiasmé les foules. Il faut reconnaître que le scénario fait traîner sur 20 mn une histoire qui ne fonctionne que sur la chute, et quand celle-ci survient, on reste un peu sur sa faim. Dommage, car il y a dans la réalisation des idées qu'on aurait aimé voir développées, comme ces touches d'humour « pince sans rire » tout à fait savoureuses.

Après **Retrouvez ma Femme** présenté l'an passé, Lionel et Raoul Robé récidivent dans un domaine qui leur est cher, le film d'animation. **Genèse,** qui a obtenu le prix du scénario, est un





Martin Rezard (1er prix) et Pascal Benoît, en bas (3e prix), lauréats du concours de maquillage.

DU SUPER 8 1986



Bruno Lermechin (grand prix du public et du Festival pour** L'exil**) et Jean-Pierre Putters.

L'année prochaine, le Festival compte s'ouvrir au format 16 mm ; les réalisateurs intéressés peuvent déjà se faire connaître. Dans un format ou dans un autre, les films devront nous parvenir pour le 1er août au plus tard (avis à ceux qui tournent durant les vacances). Nous vous tiendrons au courant dans les prochains numéros.

conte fantastique sur le pourquoi / comment / où / à quelle heure / avec des mouillettes ? / de la naissance de la nouvelle humanité. Au cours d'une réunion où ils présentent leurs différents pouvoirs, mages et sorciers choisiront celui qui sera la source d'une nouvelle vie, symbolisée par un œuf à la coque (tout s'explique !). L'animation permet aux frères Robé de nous montrer toutes sortes de créatures extraordinaires, allant de la chimère à tout un groupe de petits monstres bizarroïdes et colorés ; mais tout ça ne vaut pas le personnage du singe bleu qui est en tous points une véritable réussite.

Fable transcendentale, politique et morale : titre long et prétentieux pour un film court et rigolo. Un homme rentre chez lui et aperçoit sur la table de la salle à manger un œil et un doigt ! ? ? Quelle n'est pas sa surprise quand le doigt se met à bouger ! Après avoir essayé de s'en débarrasser désespérément, il se jettera par la fenêtre, l'œil et le doigt revenant sans cesse sur la table, plus vivants que jamais. Morale : n'obéissez pas au doigt et à l'œil ! Résultat : pas transcendental, ni politique, ni moral, ni fable, mais sympa. (A classer dans la catégorie « petits divertissements de bon aloi »).

Délires autour d'un jeu vidéo qui se dérègle, ou « comment le joueur devient pion ». **Joystick** est le type de film pas totalement réussi (scénario mal exploité), mais qui recèle un tas d'idées aussi bien au niveau de la réalisation que de l'histoire. Prenons pour meilleur exemple le domaine des effets spéciaux : autant les maquillages sont approximatifs, autant le grattage sur pellicule pour obtenir lasers et autres éclairs donne un résultat tout à fait épatant. Cela prouve une fois de plus que l'absence de moyens peut être avantageusement remplacée par l'imagination et le système D.

Cette formule a apparemment été adoptée comme devise par Bruno Lermechin. Autant vous prévenir tout de suite, son nouveau film a encore remporté le grand prix et le prix du public ! **L'Exil** succède donc à **Quand s'ouvre l'Œil du Temps,** présenté cette année en rétrospective. Ces deux films d'animation ont subjugué le public qui pour une rare fois a laissé régner sur la salle un silence de mort qui en disait long. Du jamais vu ! Dans **L'Exil,** un extra-terrestre doté de pouvoirs étranges atterrit en Afrique. Découvrant la misère du pays, il recueille un jeune enfant orphelin et fait pousser une forêt en plein désert, ce qui ne sera pas du goût des autorités... Surveillez vos petits écrans, car le film de Bruno passera bientôt à « La Télévision des Téléspectateurs » entre un reportage sur la réparation des cabines téléphoniques dans les Charentes et un conte psycho-métaphysique sur l'existence de Dieu dans l'inconscient des escargots.

Difficile pour **Traque les Filles** de succéder à cette petite merveille. Traité sous forme de clip, ce film se déroulant la nuit a le mérite d'avoir des images plus claires que certains films tournés en plein jour ! Le travail effectué sur la photographie par les deux réalisateurs, Riccardo Benzine et Arnie Bloodfinger, aurait mérité d'être récompensé. D'autant plus que ces images glauques et enfumées correspondent parfaitement à l'ambiance « drame urbain » de l'histoire : un jeune homme perturbé par sa croissance tue les jeunes filles dans la rue. Casting irréprochable côté chair à saucisse.

Après les jeunes demoiselles, voici **La Vieille Dame** (au moins, il y en a pour tous les goûts). Ce fut sans aucun doute l'un des plus beaux films du Festival. Il a d'ailleurs reçu le prix de la photographie. Le travail de Gérard Couturier à la réalisation rappelle l'ambiance de certains épisodes de la nouvelle série **Twilight Zone.** Du cousu main pour cette histoire étrange d'une vieille dame qui retrouve sa jeunesse au contact d'un enfant. Espérons que Gérard Couturier n'en restera pas là.

Au même titre que **Les Ringards de la Lunette Perdue** et **The Last Shuttle, Super Commando** restera parmi les parodies marquantes du festival. **Commando** et **Rambo II** en prennent pour leur grade dans ce film réalisé par Gilles Touzeau. Rien ne va plus. Mitterrand, le président himself, vient d'être enlevé. Si seulement ça avait pu être Frédéric... Super Commando est alors appelé pour le délivrer des griffes des vilains terroristes très méchants. On atteint le summum du délire lorsque, armé jusqu'aux dents d'un équipement militaire des plus performants, il choisira son lance-pierres pour dégommer les terroristes qui gardent l'entrée. On en redemande.

Le film suivant est radicalement différent. En effet, **Négociation** est un huis-clos qui se déroule dans un appartement où deux hommes sont réunis ; l'un est venu faire chanter l'autre, tout cela sur fond de musique classique. La tension monte... Chacun laissera sa peau dans l'implacable duel verbal qui suivra, orchestré de main de maître par Dominique Legrand. L'acteur de **La Planque**, qui sévit ici des deux côtés de la caméra, a confié le deuxième premier rôle (ou vice versa) à Georges Andreeff. Pourquoi changer une équipe qui fonctionne bien ? **La Planque II** nous le confirmera l'année prochaine.

Running est unique. C'est le seul film suisse de la sélection. Seul son scénario traite d'héroïc-fantasy (duels entre gnomes et jeunes combattants), et bien qu'influencé par ses aînés (**Legend** ou **Indiania Jones**), c'est un des rares films à faire un réel effort de création (reconstitution, décors, maquillages, chorégraphie des combats...). Et alors me direz-vous ? Et bien malgré tout ça, le film n'a obtenu aucun prix. Il y a des jours, on ferait mieux de se flinguer.

Quoi ? Comment ? Une parodie des **Dents de la Mer** de Steven Spielberg par Jimmy Frachon le - célèbre - réalisateur - de - **The Last Shuttle** - le - film - qui - passait - James - Bond - à - la - moulinette - et - qui - avait - obtenu - le - prix - du - scénario - l'an - passé ? ? ? Non ? Si ! Apparemment, le film était très attendu – sans doute trop – et c'est là qu'il y eu un problème. Malgré une bonne réalisation et une chute pour le moins inattendue, **Jaws IV** a déçu une bonne partie du public qui aurait aimé en voir plus. Dites monsieur Frachon, vos films, vous pouvez pas les faire un peu plus longs ?

A l'heure où Stéphanie s'excite dans le Top 50 (encore là, celui-là ?!), où Charbonnel prépare **Cannibal II** (voir plus haut) et où Dalida ne chante plus... mais fait du cinéma, on se demandait si la décadence pouvait aller plus loin.
La réponse est OUI : Lucio Mad et Gabor Rassov le prouvent en réalisant **Guts III.** C'est avec une joie non dissimulée que nous avons retrouvé en clôture et hors compétition le charmant couple formé par Travla et Lucio dans de nouvelles aventures diarrhéiques ; ils vivent maintenant heureux avec l'enfant qu'ils viennent d'avoir, mais le gang des tueurs dégénérés – déguisés en réparateurs d'aspirateurs – rôde toujours dans les parages... L'aspect le plus touchant du film reste la passion qui se dégage de chaque plan, cadré avec tant d'amour. A part ça, c'est toujours aussi gluant !

Venant aérer une ambiance quasiment torride, un concours de maquillage nous offrit des créatures pas possibles comme on n'en voit même pas sur nos écrans. Le gagnant en fut Martin Rezard, dont le gnome (et aussi, on le soupçonne, un plein charter de valeureux fans) rallia tous les suffrages. Bien placé, Emmanuel Homand nous offrait un zombie vraiment frappé, tandis que Pascal Benoît s'octroyait la troisième place avec son hallucinant docteur fou.
Un concours qui mise tout sur le visuel et le gestuel et dont le franc succès nous donne tout espoir pour le futur. Donc préparez-vous, on se prépare aussi !

Jean-Christophe SPADACCINI et Jean-Pierre PUTTERS





SUPER-COMMANDO

COURRIER DES

LECTEURS

De Bernard Alquier, Cachan

Fidèle lecteur depuis le n° 23, je me décide enfin à contracter un abonnement ; il était temps, n'est-ce pas ? Le mal est réparé, me voici.
Mad Movies est, à mon humble avis, tout à fait au point, enfin presque : ne pourrait-on pas glisser une petite rubrique maquette science-fiction ?
Par le passé, j'ai été amené à étudier l'anatomie du corps humain ; or, lorsque l'on fait du maquillage ou des effets « gore », il me semble primordial de posséder des connaissances approfondies sur ce sujet. Donc, et en pensant aux amateurs, je vous donne les références d'un bon ouvrage : « Anatomie Artistique de l'Homme », de M. Arnould Moreaux, librairie Maloine, Paris (en face l'école de Médecine). Ceci dit, je n'ai pas d'actions chez l'éditeur, qu'on se le dise.
Avez-vous songé à fabriquer des badges, des autocollants *Mad Movies* ?

A Mad Movies *aussi, nous adorons étudier l'anatomie du corps humain, nous ne cessons d'ailleurs pas d'approfondir nos connaissances à ce sujet... Quant aux badges, tee-shirt ou autres produits « merchandising » du genre, ça représente pour nous tout un aspect promotionnel et commercial qui nous est un peu étranger. On se contente donc d'y penser, pour l'instant. J.-P. P.*

De Christophe Pons, Saint-Quentin-Fallavier

Je voudrais, avant tout autre chose, formuler quelques avis sur l'ensemble de la revue. Vos couvertures sont excellentes, toujours bien choisies (alternance entre les films « gore » et les films grand public). L'éditorial, fidèle à lui-même, ne se prend jamais au sérieux. Les dossiers et les rétrospectives sont toujours captivants.
Dans un autre domaine, je voudrais dénoncer certains critiques qui, parce qu'ils n'ont pas aimé un film, se permettent de parler au nom du spectateur pour le descendre. Un exemple : pour **Aliens**, je lisais (pas dans *Mad Movies*, je vous rassure) : « commence donc le cauchemar du spectateur perdu dans des aventures galactiques lénifiantes... interminable pensum, **Aliens** ne laisse aucun souvenir ». Ne devrait-il pas dire « ne m'a laissé aucun souvenir » pour que sa critique soit plus objective ? C'est faire preuve de dédain envers le spectateur que de parler en son nom. Pour ma part, j'ai adoré le film de James Cameron et je ne suis pas le seul.

Tu touches là une véritable tare chez le critique d'art en général : à force de critiquer, il finit parfois par se croire plus capable que les œuvres qu'il doit juger. Pour peu qu'un brin de mégalomanie s'en mêle, c'est l'apothéose. En fait, un artiste (même moyen) sera toujours plus utile qu'un bon critique. J.-P. P.

De Jean-Marc Volalt, Paris

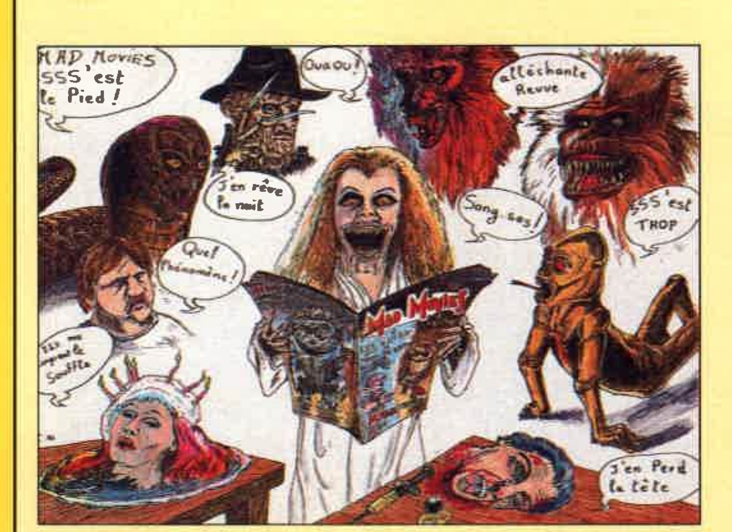
Rubrique Message :
Réalisation : Nathalie. Fin Titre. 12e... 13e... 14e... festival. N'attendrai pas mars 87. Trop long. I.N.I.S. ou Londres ? N'oublie pas le super 16 mm et raconte-moi ton projet au 43.70.17.01. Fin annonce. Jean-Marc.

On n'a rien compris, mais on espère que les intéressés en feront bon usage. Et puis, si un sous-marin soviétique est coulé dans la quinzaine qui suit, on aura compris pourquoi... J.-P. P.

De Karl Joubaire, Rennes

Horreur et damnation. J'ai failli égorger tout mon entourage sous le coup de la colère, ceci à la lecture de la lettre de J.-C. Gachenot de Lunéville (*Mad Movies* n° 41). Comment se fait-il qu'un gars pareil lise *Mad Movies* ? Il ose critiquer le chef-d'œuvre de Wes Craven, **Les griffes de la nuit**. Pour moins que cela, il y en avait déjà qui séchaient dans mon grenier ! Il peut s'estimer heureux d'habiter loin de chez moi. S'il n'a pas compris la fin, il peut retourner chez lui, son 4 heures à la main, et regarder « Des chiffres et des lettres », à moins qu'il ne préfère aller dans le bac à sable avec sa pelle et son seau.

Même s'il habitait près de chez toi, si tu mets quatre numéros (soit huit mois) à te mettre en colère, il aurait le temps de s'enfuir, tu ne crois pas ? Si on publiait ton adresse complète et que ce soit lui qui te cherche, il irait peut-être plus vite, pourquoi pas ? J.-P. P.



Dessin de Francesco Marchesini.

Olivier Strecker, Fos-sur-Mer

Je vous joins quelques photos de mes dernières réalisations. Toutes proviennent de mon film super 8. J'en profite pour remercier tous ceux qui m'ont répondu, suite à mon annonce dans le n° 40.
Quant à *Mad Movies*, j'ai un reproche à lui faire (aïe, aïe !...), je trouve qu'il commence à avoir un caractère qui se veut trop « professionnel » ; vous privilégiez trop les textes (souvent bavards !) et l'esprit sympa du n° 36 (ou même du n°22) semble s'être envolé ! Pourquoi donc ? Peut-être est-ce dû à l'aspect commercial que doit prendre la revue...
Bon allez, je m'échappe avant que les lecteurs ne réclament ma peau !





Photos : Olivier Strecker.

Jean-Luc Tingaud, Paris

Dans le n° 43, j'ai été surpris de découvrir dix pages d'éloges, modérés il est vrai, sur **Aliens.** Mais où est donc passé votre esprit critique ? J'ai l'impression de lire *Actua-Ciné...*
Tout est insupportable dans le film de Cameron : la réalisation n'est pas à la hauteur, Sigourney Weaver cabotine et se demande ce qu'elle fait là, tous les effets sont gratuits, les personnages sans épaisseur... et on patauge allégrement dans le cliché-référence : l'androïde est bon et héroïque, Newt sert à concurrencer Spielberg et les marines à assouvir les fantasmes bien connus de Monsieur Cameron.
On aurait pu pardonner le ridicule de l'entreprise à une série B, mais pas à un film dont l'objectif est de dépasser son prédécesseur : le génial **Alien**. Tentez l'expérience : visionnez **Alien** après avoir vu **Aliens** : l'impact du film de Scott est brisé par la grotesque « chasse au canard » qui lui tient lieu de suite. Le monstre de Giger, perdant sa dimension mystique, n'a plus qu'à faire de la pub pour Pepsodent.
Je ne voudrais pas ouvrir de polémique concernant un « nouvel esprit » du ciné-fantastique et une « mise à la mode » de *Mad Movies*, à mon avis bien sûr, mais seulement mobiliser tous les fantasticophiles pour respecter les chefs-d'œuvre d'antan.

De Jean-Armand Bougrelle, Troyes

Je vais vous parler chiffres. Savez-vous que dans **Vendredi 13** il y avait sept meurtres, dans le deuxième, il y en a eu neuf, dans le troisième 12, dans le **Chapitre Final** quatorze, dont un chien et dans le n° 5, dix-huit ? Alors une seule question se pose à nous : combien de meurtres y aura-t-il dans **Vendredi 13 n° 6** ? Les paris sont ouverts. Jason parviendra-t-il un jour à faire plus de morts que Rambo ?
Quant à moi, j'apprécie les **Vendredi 13.** Eh oui ! Bien que l'histoire se répète (hélas !).
Dans le n° 43, j'ai été déçu par « La rubrique du Ciné-fan » qui proposait un effet mécanique dont le coût atteignait les 5 000 F. Je pense que la plupart de vos lecteurs réalisent vos maquillages, mais ne peuvent mettre une telle somme dans une tête ou un bras articulés.
Merci pour le Festival du Super 8 Fantastique, j'en reviens et c'était super.

Beaucoup de lettres « pour » ou « contre » le film de Cameron, qui a déjà le mérite de susciter les passions. Signalons, tardivement, que notre correspondante, Maitland McDonagh, avait réalisé une bonne partie de notre dossier ***Aliens*** *; celle qui va de la page 28 à la page 33. Sa signature s'était perdue dans le cosmos, on se demande encore pourquoi.*

De Laurent Bonetti, Compiègne

J'écris pour parler d'**Aliens.** Je l'ai vu trois fois (au grand Rex, aux Champs et au Forum Horizon – procédé THX, de la Lucas Film, génial !). Il s'agit d'un chef-d'œuvre mais il ne faut surtout pas le voir en pensant à un **Alien II** (**Alien**, chef-d'œuvre de Scott et Giger, que j'ai vu dix fois et qui est mon film préféré). Cameron et Hurd le disent bien, c'est un film dans la lignée de **Terminator**. Sigourney Weaver l'a compris, qui donne à Ripley une psychologie différente en restant dans la continuité de la Ripley d'**Alien.**
La montée graduelle dans le suspense d'**Aliens** est à mettre en parallèle avec l'angoissante progression d'**Alien**. Même humour, mêmes scènes-choc, même double fin. La reine, principale nouveauté du film, est superbement monstrueuse (génialement abordée par la caméra inquisitrice de Cameron). Les scènes d'action sont excellemment soutenues par la musique de Horner. Cameron a réussi à ne jamais me décevoir, ce qui est un exploit, vu le culte que je voue à **Alien.** Si vous n'êtes pas d'accord, mon adresse est dans les petites annonces, à vos stylos. En tout cas, vivement le troisième !

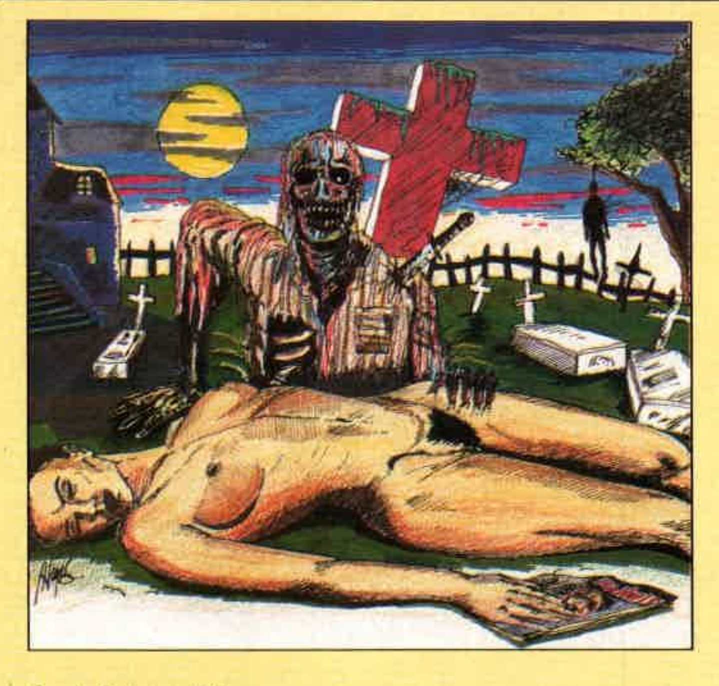
David Sapeta, St-Ouen-les-Vignes

J'aimerais voir ma lettre publiée car elle aborde un problème important. Je remarque en effet que nombreux sont ceux qui ne savent pas juger un film comme il le faudrait. Je passerai rapidement sur le manque d'humour total qui caractérique nombre de spectateurs incapables de prendre du recul par rapport aux images (voir le triste lecteur qui pense que Stuart Gordon se prend au sérieux ou les naïfs qui trouvent que **Commando** « c'est du chiqué ») pour traiter de problèmes se rapportant plus précisément au fantastique.
J'enrage à chaque fois que j'entends dire « **Evil Dead** est la plus belle merde que j'ai jamais vue. A un moment, on voit que la lune n'est en fait qu'une surimpression ! » : démoralisant, non ? Surtout lorsque l'on sait que l'intérêt du film réside dans la mise en scène superbement personnelle de Raimi, dans son sens de la démerde, et dans son obsession du délire et du grand-guignol, poussé ici à son paroxysme. Mais le pire exemple est sans doute celui du type qui estime que **Massacre à la Tronçonneuse**, c'est pas terrible. On voit rien, pas de sang. Alors que le génie ultime de Hooper s'exprime dans une mise en scène effroyablement efficace qui permet et construit une progression dramatique imparable et crée une tension peut-être inégalée jusqu'à ce jour.
Tout ça pour vous dire que, avant de juger un film, cherchons d'abord à comprendre ce que le réalisateur a voulu faire. Il est difficile d'avaler que certains se pâment devant **Vendredi 13** et considèrent **Massacre à la Tronçonneuse** comme un navet.
Sachons apprécier un film à sa juste valeur en écartant tout préjugé. Que ceux qui approuvent ou ne sont pas d'accord le fassent savoir.

De Sylvère Noël, Romans

Salut *Mad.* Pourrais-tu me fournir la filmographie et la biographie de Sean Connery, Chuck Norris et, si ce n'est pas trop te demander, celle aussi de Kurt Russel. Ce serait sympa de ta part. Tout cela pour m'éviter une perte de temps. Un grand bravo pour la chouette affiche de **Critters**, car vous êtes une des rares revues à ne pas faire figurer dessus le nom du magazine. C'est très bien.

Alors toi, tu ne doutes de rien... sous prétexte que tu n'as pas le temps, tu veux faire travailler les autres à ta place. Rassure-toi : ils n'ont pas le temps non plus !
Par contre, tu pourras trouver tous ces renseignements sur notre service minitel. Tu composes le 36 15, tu tapes le code « Mad » et nous ferons le reste. J.-P. P.



Dessin de Arnaud Léger.

De Éric Fouchard, Pornichet

Pour tous les allumés des salles obscures, la télévision est une chose géniale ; elle permet de voir, de revoir des films oubliés ou que l'on avait ratés lors de leur sortie en salles.
Or, depuis un certain temps, je m'aperçois que la majorité de ces films sont honteusement amputés, coupés, afin d'effacer certains passages violents ou tout simplement, de réduire leur durée. Exemple récent : **Outland** diffusé sur TF1, dans « l'Avenir du Futur ». Je suis sûr que beaucoup de vos lecteurs, qui avaient vu le film auparavant, ont remarqué l'absence de certaines scènes (l'homme explosant dans l'ascenseur...) ce qui a raccourci le film d'une vingtaine de minutes. Merci TF1 !
L'avenir du futur est sûrement l'émission championne en matière de coupures dans les films présentés. Ainsi, on a pu voir : **2001, Wolfen, Virus, Holocaust 2000**, etc., dans des versions complètement remaniées par les dirigeants de cette émission inspipide (ouf ! Je l'ai dit !) Je ne parle même pas de la CINQ qui diffusait un film pendant ses pubs (à moins que ce ne soit le contraire !). Heureusement pour nous, cela n'a pas duré longtemps.
Il faut en plus constater la rareté, voire l'inexistence des films fantastiques sur le petit écran. Dans ce domaine, TV6 fait un effort en nous proposant quelques bons films (un peu vieux, hélas !).
Si je me suis permis d'écrire cette lettre (assez méchante, je l'avoue), c'est pour dénoncer ces « bourreaux de la pellicule » qui n'ont aucun respect envers l'œuvre du réalisateur qui a su insuffler à son film un rythme, un style. Tout cela même qui est détruit en quelques coups de ciseaux...

De Thierry Pailloux, 78, rue des Fontaines 77400 Thorigny

Ayant lu divers articles sur les maquillages amateurs ou professionnels dans *Mad Movies*, je désirerais avoir des renseignements complémentaires sur certains points. Je voudrais en effet savoir comment les acteurs arrivent à avoir des yeux brillants, quels produits ils utilisent. Et s'il est possible de changer la couleur des yeux sans pour autant utiliser des prothèses. Merci de me répondre. Sinon, bravo pour vos articles sur les maquillages.

Pour les yeux brillants, tu leur fais éplucher des oignons (si, si ! et en plus ça peut avancer ta mère dans sa cuisine), pour le reste, un de nos lecteurs te renseignera sans doute puisque nous publions ton adresse complète.
Tonton Mad me signale in extremis qu'ils peuvent aussi essayer d'éplucher des grenades lacrymogènes, mais je me méfie toujours avec lui ; à son âge, il finit par dire un peu n'importe quoi ! J.-P. P.

De Gilles Penso, Marseille

Si on jette un coup d'œil sur la production cinématographique fantastique récente ou à venir, on se rend compe qu'on peut classer pratiquement tous les films en quatre catégories :
1) Les séquelles (**Psychose III, Massacre à la Tronçonneuse II, Aliens le Retour, Poltergeist II, Le Jour des Morts-Vivants, The Further Adventures of Indiana Jones, Nightmare on Elm Street III, Evil Dead II, Conan III, Demons II, Creepshow II, King Kong Lives** !) ;
2) Les remakes (**L'Invasion vient de Mars, The Fly, Little Shop of Horrors**) ;
3) Les adaptations de livres (**Maximum Overdrive, Howard the Duck, Spiderman, From Beyond**) ;
4) Les sujets « déjà vus » (**Ratboy, Dakota Harris, Short Circuit, Critters**).
Le propos n'est pas ici de mettre en question les qualités et les défauts de ces films, mais de faire le point sur l'INSPIRATION actuelle du cinéma fantastique. Et tout porte à croire que les scénaristes de ce genre ont totalement perdu cette inspiration, à tel point qu'ils la puisent quasi-systématiquement dans un film déjà tourné ou sur un livre déjà écrit. Ceci est d'autant plus inquiétant que, par définition, le cinéma fantastique est le cinéma de l'imaginaire et qu'il peut se combiner aisément à n'importe quel autre genre, dans des combinaisons infinies : le policier (**La Grande Menace**), la comédie (**l'Homme aux deux Cerveaux**), l'aventure (**Les Aventuriers de l'Arche perdue**), le karaké (**Les 7 Vampires d'Or**), l'espionnage (**Moonraker**), la parodie (**Frankenstein Jr**), le film de cape et d'épée (**Captain Kronos**), l'érotisme (**La bête d'amour**), le western (**Jesse James contre Dracula**), le musical (**The Wall**), le film historique (**Les Dix Commandements**), le drame (**Elephant Man**), le suspense (**Duel**), la comédie musicale (**Le Magicien d'Oz**), la liste est encore longue, très longue.
D'autre part, et c'est là le plus important, il sûffit souvent de peu de moyens pour réaliser un chef-d'œuvre du fantastique, du moment que le scénario et la mise en scène sont solides. Il suffit de regarder n'importe quel épisode de **La 4e Dimension** pour s'en convaincre. A chaque fois, les effets spéciaux et le budget y sont minuscules, mais à chaque fois la réalisation et le postulat de départ relèvent du génie.
Or, la démarche actuelle du cinéma fantastique est rigoureusement opposée : effets spéciaux souvent superbes, moyens gigantesques, mais scénarios entièrement vides et mises en scènes absentes.
Pour prouver aux spectateurs que les chefs-d'œuvre du cinéma fantastique ne dateront pas tous de plusieurs décennies, il faudra bien que les cinéastes du genre comprennent qu'il leur faut suivre la démarche qu'avait jadis suivie Rod Serling. Qualité de la mise en scène, originalité du scénario : deux buts à atteindre. C'est ensuite qu'intervient le travail magique des effets spéciaux : pour servir avec brio l'histoire et non pour constituer un but en soi.
Peut-être, alors, les sommets du cinéma fantastique seront-ils à nouveau atteints.

De Philippe Quintas, Châteauneuf-les-Martigues

Eh, ho ! Ça va pas, non ? Je commencerais bien cette lettre par un petit compliment mais ça peut attendre because you are Mad, O.K. ? Figurez-vous qu'en lisant cette revue hémoglobino - science - fictiono - extra-terrestro etc... je tombe sur le courrier des lecteurs et là, je prends plaisir à prendre leur parti. Je suis entièrement d'accord avec Éric Burdet (nº 44). Je suis pour la liberté d'expression, mais il faudrait un peu stopper. Je parle de celle des lecteurs, mais aussi de la vôtre lorsque vous leur répondez dans cette rubrique. Vous risquez de perdre des lecteurs en s'adressant ainsi à eux. Exemple : Jean-Christophe Gachenot dans le nº 41. Quand un lecteur vous demande la fin d'un film qu'il n'a pas comprise : répondez, vous êtes là pour ça. Pareil pour David Lemercier dans le nº 39. Si vous avez voulu faire une plaisanterie à propos de sa « pizza », O.K. Mais moi, à sa place, j'aurais pris cela pour une insulte. Et dans le même numéro, vous répondez à Christophe Duchamp : « arrêtez de nous faire des compliments », eh bien je ne comprends pas non plus. Si on vous en fait, c'est pour vous encourager, ne les méprisez pas.
Mais ce n'est pas parce que je vous dis tout ça que je ne vous aime pas. Si vous me répondez de manière grand-guignolesque, alors j'aurai compris que la leçon n'aura servi à rien. Ne vous vexez pas, I love you.

Mais non, on ne se vexe pas, mon lapin, et puis, sous le caractère caustique de nos réponses perce souvent un humour complice, mais si ! Je te rappelle d'ailleurs que c'est David Lemercier lui-même qui disait que ses amis trouvaient son maquillage gore semblable à une pizza. De plus, certains lecteurs aiment à nous provoquer et doivent s'attendre à une repartie dans le même registre. Ils sont rarement déçus ! J.-P. P.

Rédaction, administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Éditeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique n° 45. **Rédacteur en chef : Jean-Pierre Putters. Comité de rédaction :** Yves-Marie Le Bescond, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Denis Tréhin. **Collaboration :** Bernard Achour, Marcel Burel, Jean-Christophe Spadaccini, Jack Tewksbury. **Correspondante U.S.A. :** Maitland McDonagh (traduite par Bernard Achour). **Correspondant Italie :** Giovanni Arduino. **Maquettiste :** Jean-Pierre Putters. **Documentation :** Christophe L. et Denis Tréhin.
Remerciements à : A.A.A., Actium Films, A.R.P., Monique Assouline, Josée Benabent Loiseau, Jean Boyenval, Laurence Bresson, Denise Breton, Cannon, Carlton Filmexport, Agnès Chabot, E. Chamboredon, Circuit 4, Frédéric Contet, Catherine Dussart, Eurogroup, Thierry Foucher, Jacques Gastineau, Claude Giroux, Agnès Goldman, Laure Gouadin, François Guérar, Victor Hadida (Metropolitan Filmexport), Olivier Jahan, Vanessa Jerrom, Bruno Leclerc, Claude Le Gac, Films Jacques Leitienne, Claire Léo (Jos Stelling Prod.), Lumière, Disques Milan, Pathé Marconi, Chantal Poupaud, Promo 2000, André-Paul Ricci, Alain Roulleau, Tactics, Gérard Thomas, 20 th Century Fox, U.G.C., Jean-Pierre Vincent, V.I.P., Warner Columbia.
Photogravure et composition : E.F.B. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 75 000 exemplaires. **Dépôt légal :** janvier 1987. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire n° 59956. N° ISSN :** 0338-6791. Prix du numéro : 20 francs.

Photos de couverture : La Mouche (en médaillon) et la pré-affiche du film Inhuman (Empire). Page 4 : **Massacre a la tronçonneuse II.**



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

ENTRETIEN

RÉTROSPECTIVE

RUBRIQUE



KING KONG LIVES !

BOX-OFFICE : nous invitons tous nos lecteurs à nous renvoyer, sur carte postale, la liste de leurs films préférés et de leurs cinq films détestés l'année dernière. Publication des résultats et de notre propre palmarès dans le prochain numéro. Attention, récompenses pour les cartes les plus originales...

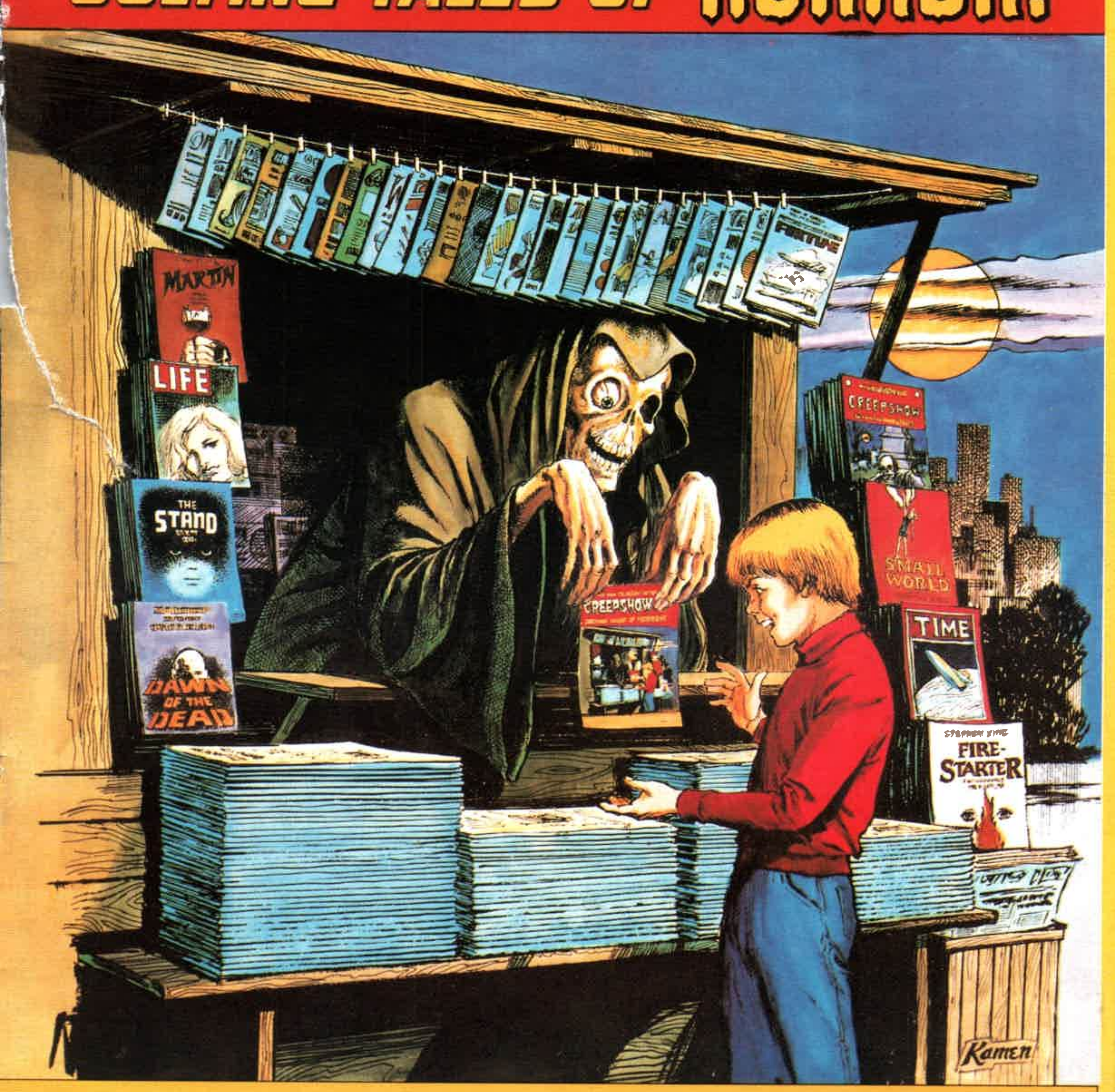
L

SECOND ISSUE COLLECTORS' EDITION!

15¢

CREEPSHOW 2

JOLTING TALES OF HORROR!



NEW WORLD PICTURES *presents* A LAUREL PRODUCTION CREEPSHOW II

written by GEORGE ROMERO *produced by* DAVID BALL *executive producer* RICHARD RUBINSTEIN

NEW WORLD PICTURES *directed by* MICHAEL GORNICK


MAD MOVIES